

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

MATERNITÉ, ENGAGEMENT MILITANT ET RELATIONS D'AMITIÉS : LE CAS DE GROUPES
FÉMINISTES RADICAUX MONTRÉALAIS VERS UNE ARTICULATION TRAVAIL MILITANT –
FAMILLE

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN SOCIOLOGIE

PAR
STÉPHANIE BENOIT-HUNEULT

FÉVRIER 2018

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.10-2015). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

J'aimerais d'abord remercier ma directrice de recherche, Elsa Galerand, professeure au département de sociologie de l'UQAM, pour la confiance soutenue dont elle a fait preuve envers ce projet de recherche. Ce mémoire ne serait pas ce qu'il est sans ses commentaires, relectures et annotations. Je suis infiniment reconnaissante de la compréhension qu'elle a su démontrer tout au long de la course à obstacles qu'a été mon parcours aux études supérieures.

Ce mémoire ne serait pas possible sans la contribution financière de la Fondation UQAM et de la Fondation de l'UQ. Principalement à l'Institut de recherches et d'études féministes (IREF), Monsieur Jean-Marc Eustache, Madame Francine Descarries et Monsieur Robert Bélanger pour leur confiance répétée envers les études féministes et sa relève. Cela est également vrai pour la présence du Réseau québécois en études féministes (RéQEF) et son équipe. J'ai grandi avec vous et porte avec grande fierté l'ensemble de nos accomplissements.

Je désire également remercier les collectifs féministes radicaux de m'avoir fait confiance et d'avoir mis à ma disposition autant de ressources afin de faciliter mon travail. Je vous souhaite un avenir rayonnant, solidaire et rempli de victoire.

Shout out infini à mes ami-e-s qui m'ont épaulé-e-s, encouragé-e-s et qui m'ont toujours accueilli à bras ouverts malgré mes absences répétées. Merci Paméla, Roxanne, Soleil, Pascal, Romich, Véronica, Vikie, Chloé, Éliane, Julie, Lorenzo,

Sarah, Laurence, Phil, Virginie, Jean-Marc, Claire, Patricia, Amanda, Christopher et Marion. Merci d'avoir utilisé la question « Comment se passe ton mémoire/ta rédaction? » avec parcimonie et jugement. Merci à ma famille de m'avoir gardée « *groundée* » et de m'avoir maintes fois réaffirmé votre fierté. Je désire plus spécialement souligner ma reconnaissance éternelle envers Lorraine Benoit qui a procédé à la révision linguistique de ce gigantesque document. Mention très honorable avec félicitations du jury à David L'Écuyer, mon partenaire de vie. Ta présence, ton écoute, ton calme, ta patience et ta vivacité d'esprit m'ont été nécessaires afin de passer à travers ce défi.

Finalement, je souhaiterais souligner la contribution significative de personnes croisées lors de mon parcours académique : Élisabeth Besner-Ali, Marie-Ève Campbell, Geneviève Pagé, Isabelle Courcy, et, encore une fois, Marie Soleil Chrétien, Véronica Gomes et Pamela Marceau. Sans vous, je ne serais pas sortie de mes zones de confort et n'aurais pas questionné certaines de mes certitudes.

DÉDICACE

À ma sœur, Marie-Claude Benoit,
qui m'a soutenue tout au long de mon parcours de vie,
à qui je dois mes premières discussions, observations,
réflexions et constats sur la maternité.

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS.....	iii
DÉDICACE.....	v
TABLE DES MATIÈRES.....	vi
LISTE DES FIGURES.....	xi
LISTE DES TABLEAUX.....	xii
RÉSUMÉ ET MOTS-CLÉS.....	xiii
INTRODUCTION.....	1
CHAPITRE I	
RECENSION DES ÉCRITS.....	4
1.1 Le militantisme féministe radical au Québec au tournant des années 2000.....	4
1.2 Les théorisations et approches féministes de la maternité.....	9
1.3 La sociologie féministe et l'articulation travail militant-travail maternel.....	13
1.4 Conclusion.....	14
CHAPITRE II	
QUESTION DE RECHERCHE, CADRAGE THÉORIQUE ET MÉTHODOLOGIE.....	15
2.1 Question de départ.....	15
2.2 Pertinente sociale et scientifique.....	16
2.3 Cadrage théorique.....	17
2.3.1 Travail militant.....	17
2.3.2 Répertoire d'actions.....	19
2.3.3 Désengagement militant.....	19
2.3.4 La question de l'attachement et des amitiés.....	21
2.4 Reformulation de la question de recherche et hypothèse.....	23
2.5 Méthodologie.....	24
2.5.1 Choix de matériaux.....	24

2.5.2 Échantillonnage.....	26
Les Sorcières.....	27
La <i>Coalition féministe radicale contre le G20</i>	28
Le <i>Montreal Sisterhood</i>	29
2.5.3 Instrument de cueillette.....	30
CHAPITRE III	
LES MILITANTES FÉMINISTES RADICALES MONTRÉALAISES ET LEUR UNIVERS MILITANT.....	33
3.1 Qui sont les militantes féministes radicales montréalaises?.....	34
3.1.1 Les participantes.....	34
3.1.2 Que disent-elles des autres militantes faisant partie de leur collectif?.....	40
Composition sociale du <i>Montreal Sisterhood</i>	40
Composition sociale du collectif <i>Les Sorcières</i>	42
La composition sociale de la <i>Coalition féministe radicale contre le G20</i>	44
3.2 L'univers militant féministe radical.....	48
3.2.1 Le contexte d'émergence des collectifs féministes radicaux.....	48
Les relations entre les groupes féministes radicaux et les groupes mixtes de la gauche radicale montréalaise : entre « ras-le-bol ».....	48
<i>Division sexuelle du travail militant</i>	49
<i>Secondarisation des enjeux féministes</i>	52
... et la création d'un rapport de force.....	53
3.3 Trajectoires dans les organisations féministes radicales.....	55
3.3.1 Le recrutement de nouvelles militantes dans les collectifs.....	56
3.3.2 L'intégration et la rétention des membres dans les groupes féministes radicaux montréalais.....	59
3.3.3 Le désengagement militant.....	62
3.4 Conclusion.....	64
CHAPITRE IV	
LES MODES DE POLITISATION DE LA MATERNITÉ.....	66

4.1 L'analyse défendue par les groupes féministes radicaux de la maternité et la reproduction.....	67
4.1.1 Les Sorcières.....	67
4.1.2 La Coalition féministe radicale contre le G20.....	71
4.1.3 Le <i>Montreal Sisterhood</i>	77
4.1.4 Similitudes et différences des analyses sur la maternité.....	80
4.2 Enjeux et expériences soulevés par les militantes.....	83
4.2.1 Normes maternelles.....	83
4.2.2 Division sexuelle du travail.....	86
4.2.3 Atomisation et isolement social.....	87
4.2.4 La santé reproductive.....	88
4.2.5 Inégalités entre les femmes.....	89
4.3 Conclusion.....	92
CHAPITRE V	
MATERNITÉ ET RAPPORT AU MILITANTISME.....	95
5.1 Maternités alternatives : résistance, solidarité et injonction.....	96
5.1.1 La maternité alternative : stratégie de résistance et de lègue.....	97
5.1.2 La maternité alternative face à l'environnement familial.....	98
5.1.3 La maternité alternative dans les milieux féministes radicaux.....	99
<i>Entre jugement</i>	99
<i>... et solidarité</i>	101
5.2 Les contraintes freinant l'implication militante des mères.....	103
5.2.1 Gestion du temps.....	104
5.2.2 Les espaces du militantisme.....	108
5.2.3 Transformation du rapport au répertoire d'actions.....	112
5.3 Conclusion.....	115
CONCLUSION.....	117
Les principaux résultats de recherches.....	118

Limites de la recherche.....	121
Ouverture.....	122
ANNEXE I	
GRILLE D'OBSERVATION.....	125
ANNEXE II	
GRILLE D'ENTRETIENS.....	129
ANNEXE III	
QUESTIONNAIRE SOCIODÉMOGRAPHIQUE.....	135
ANNEXE IV	
GRILLE PRÉLIMINAIRE D'ANALYSE DE CONTENU.....	140
ANNEXE V	
TABLEAU DES THÉMATIQUES DANS LE MATÉRIEL MILITANT <i>LES SORCIÈRES</i>	143
ANNEXE VI	
TABLEAU DES THÉMATIQUES DANS LE MATÉRIEL MILITANT DE LA <i>COALITION</i>	149
ANNEXE VII	
TABLEAU DES THÉMATIQUES DANS LE MATÉRIEL MILITANT DU <i>MONTREAL SISTERHOOD</i>	150
ANNEXE VIII	
COURRIEL DE RECRUTEMENT.....	154
ANNEXE IX	
FORMULAIRE DE CONSENTEMENT.....	156
ANNEXE X	
PORTRAIT DE CYNTHIA.....	161
ANNEXE XI	
PORTRAIT D'ANAÏS.....	162
ANNEXE XII	
PORTRAIT D'ÉLISE.....	163
ANNEXE XIII	
PORTRAIT DE MYRIAM.....	164
ANNEXE XIV	
PORTRAIT DE MARION.....	165

ANNEXE XV PORTRAIT DE JOSÉE.....	166
ANNEXE XVI PORTRAIT D'IRIS.....	167
ANNEXE XVII PORTRAIT DE VÉRONIQUE.....	168
BIBLIOGRAPHIE.....	169

LISTE DES FIGURES

Figure		Page
4.1	Conceptualisation de l'imbrication des oppressions telle que présentée dans des notes d'atelier de la Coalition.....	72
4.2	Trame argumentaire principale de la Coalition.....	74
4.3	Trame argumentaire secondaire de la Coalition.....	76

LISTE DES TABLEAUX

Tableau		Page
3.1	Compilation des données socio-démographiques des participantes.....	35
3.2	Compilation des données socio-démographiques des parents des participantes.....	36
3.3	Compilation des données spécifiques aux participantes qui sont mères.....	36
3.4	Compilation des données spécifiques aux mères dont il est mention dans ce mémoire, mais avec lesquelles je ne me suis pas entretenues.....	37
Annexe V	Tableau des thématiques dans le matériel militant des <i>Sorcières</i> ..	143
Annexe VI	Tableau des thématiques dans le matériel militant de la <i>Coalition féministe radicale contre le G20</i>	149
Annexe VII	Tableau des thématiques dans le matériel militant du <i>Montreal Sisterhood</i>	150

RÉSUMÉ ET MOTS-CLÉS

Dans le cadre de ce mémoire, je souhaite comprendre la sous-représentation des mères dans trois organisations féministes radicales montréalaises : *Les Sorcières*, la *Coalition féministe radicale contre le G20* et le *Montreal Sisterhood*. Pour ce faire, j'explorerai les pratiques et les discours relatifs à la maternité de celles-ci. Dans un premier temps, j'explorerai quelques-unes des logiques qui traversent le féminisme radical et la construction de son rapport au militantisme. De plus, j'étudierai l'implication des mères dans ces collectifs, les difficultés qu'elles y rencontrent ainsi que les éléments facilitant leur participation politique. Il sera démontré que, bien que les affinités politiques soient importantes afin de comprendre le rassemblement des militantes en collectif, ce sont davantage les relations d'amitié qui permettent aux membres de ces groupes de rester soudées. Dans ce jeu du maintien et de la création de nouvelles amitiés, les mères se trouvent défavorisées face à leurs camarades militantes. Bien que certains collectifs féministes radicaux tentent de mettre en place des mesures permettant la participation des mères aux rencontres des collectifs, il n'y a aucune mesure (ou peu) ou aménagement des activités de l'entre-soi militant, comme les activités sociales, appartenant au répertoire d'action de la gauche radicale. Pourtant, ces moments sont identifiés comme majeurs afin de permettre le maintien et le renforcement des liens affectifs et des relations significatives entre militantes. C'est à l'aide de trois méthodes de cueillette et d'analyses de donnée que j'ai pu arriver à ces constats. Dans un premier temps, j'ai effectué des entretiens semi-dirigés réalisés auprès de huit membres présentes ou passées de ces organisations. Ensuite, j'ai compilé les résultats de questionnaires sociodémographiques auprès de ces mêmes participantes. Finalement, j'ai passé en revue près de 450 pages de matériel militant rédigé de 2000 à 2016 afin d'en faire une analyse de discours.

MOTS-CLÉS : militantisme, maternité, féminisme radical, Montréal, amitié, articulation travail militant-famille.

INTRODUCTION

Très tôt dans le cadre de ma maîtrise, je me suis intéressée à la question de la maternité. Mon intérêt pour ce thème renvoie à mes expériences militantes au sein du réseau féministe radical montréalais. J'y ai rencontré plusieurs féministes qui présentaient leurs refus d'avoir des enfants comme un parti pris politique ainsi que des féministes qui étaient aussi des mères et qui conféraient, pour leur part, une dimension à la fois militante et critique à la maternité. En dépit de convergences fortes sur nombre d'enjeux féministes au sein du réseau, les perspectives politiques concernant la maternité semblent différer, sinon diverger. Il apparaît, par ailleurs, que la présence de mères militantes varie selon les collectifs. Certaines organisations, comme le *Montreal Sisterhood*, n'ont jamais été rejointes par des mères; d'autres, comme *Les Sorcières*, comptent des mères parmi leurs membres. Reste que les mères demeurent largement minoritaires dans le réseau féministe radical montréalais. Ces premiers constats sont au point de départ de ce travail de maîtrise qui s'intéresse aux relations entre militantisme féministe radical et maternité : comment les féministes radicales conjuguent-elles maternité et militantisme ?

Il s'agit donc d'examiner ici non seulement les discours mais aussi les pratiques des organisations féministes radicales montréalaises sur ce thème de la maternité en vue de mieux comprendre la sous-représentation des mères dans ces espaces et, par là même, d'éclairer quelques-unes des logiques qui traversent le féminisme radical et le rapport au militantisme qui s'y construit. Inversement, il s'agit de chercher à voir

comment les mères s'impliquent, militent et politisent, le cas échéant, leurs engagements et l'activisme.

Les deux premiers chapitres de ce mémoire sont consacrés à la présentation de la démarche qui a été la mienne. Le *premier chapitre* revient sur l'état de la littérature disponible et pertinente au regard de mon questionnement de départ. Le *second chapitre* présente la problématique, le cadrage théorique ainsi que la méthodologie retenue. Les chapitres qui suivent exposent les principaux résultats de la recherche.

Le *troisième chapitre* répond à deux objectifs : il propose un portrait sociodémographique des féministes radicales montréalaises et tente d'expliquer leur univers militant. Premièrement, je démontrerai que les féministes radicales montréalaises sont de jeunes femmes blanches, francophones, ayant comme pays d'origine le Canada. Bien qu'elles soient hautement éduquées, leurs revenus sont faibles puisqu'elles travaillent majoritairement à temps partiel ou comme contractuelles. Ensuite, afin de permettre au lectorat de bien saisir l'univers militant féministe radical montréalais, je décrirai dans un premier temps comment ces organisations en sont venues à se former. Par la suite, je m'intéresserai au fonctionnement interne de celles-ci par les différents moments de l'engagement militant soit, le recrutement, leur intégration et rétention, puis, dans certains cas, leur désengagement.

Le *quatrième chapitre* se centrera sur la compréhension, l'analyse et la politisation de la maternité des militantes puis des collectifs sélectionnés par le biais de l'analyse de discours, de leurs productions militantes et des entretiens semi-dirigés. Du côté des

discours militants, on verra que les collectifs ont des manières différentes d'aborder la question de la maternité et de la reproduction, bien qu'elles partagent des thématiques communes comme l'avortement, la division sexuelle du travail puis le contrôle limitatif de la fécondité. Du côté des militantes, les analyses de la maternité et de la reproduction sont davantage complexes et hétérogènes que ne le laissent paraître les discours des collectifs.

Le cinquième chapitre s'appliquera à exposer les conditions d'articulation entre militantisme et maternité. Premièrement, il sera question à la fois de la façon dont les mères militantes comprennent leur maternité comme un lieu de résistance ainsi que du legs féministe par la pratique d'une maternité alternative qui passe par l'éducation féministe non-genrée des enfants. Par la suite, on verra comment l'environnement familial fait obstacle à la mise en place de cette maternité alternative. Ensuite, il sera possible de constater comment l'engagement militant des mères se transforme à l'arrivée d'un enfant. Finalement, je soulignerai comment les mesures favorisant la participation des mères sont inégales d'un collectif à l'autre.

En conclusion, je démontrerai comment les pratiques mises en place par les organisations afin de faciliter la présence des mères, ne peuvent être comprises à l'extérieur à la fois des sensibilités politiques des organisations, des fonctionnements interne et des relations qu'entretiennent les militantes au sein de celles-ci.

CHAPITRE I

RECENSION DES ÉCRITS

Pour rendre compte de l'état de la littérature existante concernant mon objet, je procéderai en trois temps. Je présenterai d'abord l'état des connaissances disponibles sur les groupes féministes radicaux montréalais. J'examinerai ensuite les différentes théorisations féministes de la maternité. Finalement, je m'intéresserai à la question du militantisme et du travail militant en regard du travail maternel.

1.1 Le militantisme féministe radical au Québec au tournant des années 2000

Le courant féministe radical est souvent associé aux luttes des années 1960-1970, à une « deuxième vague féministe » ou, encore, à un vestige militant dans lequel les « jeunes » féministes se reconnaîtraient peu (Nengeh Mensah, 2005, p. 12). Pourtant, au cours des années 1990, puis au tournant des années 2000, il a été possible d'observer un foisonnement de groupes s'identifiant au féminisme radical au Québec¹ (Leblanc,

1 Voici une liste non-exhaustive de groupes féministes radicaux qui apparaissent au tournant des années 2000 : « les Insoumises, les Amazones, les Amères Noëllles, Rebelles sans frontières, les Femmes ont faim, Cyprine, les Féministes radicales de l'Université du Québec à Montréal (UQAM-FRUes), les Fallopes, Groupe F.E.M.M.E.S. Sororitaires, les Lilithantes, La Riposte » (Leblanc, 2013, p. 241-242). Il est possible d'ajouter le groupe féministe radical lesbien Lilith et Sappho, Les Sorcières, Némésis, le Montreal Sisterhood, La Solidaire Insurgée, la Coalition féministe radicale contre le G-20, les Hyènes en Juppon ainsi que des féministes radicales qui se retrouvent dans divers comités de femmes ou féministes qui ne sont pas explicitement féministes radicales, sans oublier l'existence de plusieurs autres groupes autonomes et ponctuels qui fonctionnent davantage dans l'anonymat.

2013, p. 242). Ce renouveau féministe radical coïncide avec le début d'un nouveau cycle de mobilisation (Tarrow, 1995) autour des résistances à la mondialisation et au néolibéralisme qui, au Québec, se sont d'abord articulées contre le Sommet des Amériques à Québec en 2001. Ce mouvement alter et antimondialisation a rassemblé des groupes de femmes, communautaires, altermondialistes et anticapitalistes (Lamoureux, 2008). Depuis, d'autres mobilisations ont su garder les milieux militants – dont celui du féminisme radical – actifs : les grèves étudiantes de 2005 et de 2012, les luttes contre le néolibéralisme et contre les mesures d'austérité qui ont suivi la crise financière de 2008, les mobilisations contre la tenue des rencontres du G8 et du G20 en Ontario en 2010, pour ne nommer que celles-ci. On ne peut cependant réduire la formation d'organisations féministes radicales à ces seuls moments de luttes. Effectivement, comme l'affirme Jacinthe Leblanc, membre du Collectif de Recherche sur l'Autonomie Collective (CRAC-K), les groupes féministes radicaux bâtissent leur propre réseau de solidarité féministe, et ce, dès 2003 à travers les rencontres Ya Basta² tout en participant à « des coalitions ponctuelles ou d'actions d'éclats de la nébuleuse antiautoritaire » (2013, p. 242).

Dans la rue, les militantes radicales privilégient les « actions de blocage, de réappropriation, de dénonciation » (Leblanc, 2013, p. 242-243), les manifestations, les contingents, les ateliers d'éducation populaire, et ce, sur une multitude d'enjeux et de cibles : la droite religieuse, le masculinisme, le capitalisme, le néolibéralisme, la violence policière, les violences masculines, l'avortement, etc. (*Ibid.*).

2 Les six rencontres Patriarcat Ya Basta! ont été organisées afin d'offrir un espace de discussion, d'échange et de réseautage aux féministes radicales. Les trois premières rencontres (2003-2004-2005) ont été organisées conjointement par Némésis et Les Sorcières. Les rencontres de 2008 et de 2010 ont été organisées par des féministes radicales se réunissant en comité d'organisation. La plus récente rencontre, celle de 2012, a été organisée par La Solidaire Insurgée. Plusieurs groupes féministes radicaux ont été formés lors de ces rencontres comme Lilith et Sappho, La Solidaire Insurgée, Cyprines, etc.

Critiques des groupes féministes institutionnalisés et de leurs structures, les militantes radicales s'organisent en groupes affinitaires dont les membres partagent des positions politiques fortes et clairement définies. Comme le soulignait la sociologue et politologue Geneviève Pagé dans le cadre de son mémoire sur les groupes féministes radicaux au Québec, si les militantes souhaitent davantage s'orienter vers les actions politiques plutôt que de privilégier les groupes de conscience, il n'en demeure pas moins que lors de leurs rencontres, elles partagent leurs expériences vécues de l'oppression. Les thématiques et constats émergents de ces discussions servent ensuite de base pour la mise en place de leurs actions politiques (Pagé, 2006, p. 115-118).

Les travaux existants jusqu'ici sur les organisations féministes radicales au Québec commentent ainsi les actions et modes d'organisation. En revanche, ils sont relativement silencieux sur la composition sociologique des organisations. Selon l'étude menée par Fortier *et al.* (2009) auprès de deux microcohortes de militantes féministes – radicales et « queer », les groupes féministes radicaux comme *Némésis*, *Les Sorcières*, *Cyprines* et *Les Insoumises* seraient « plus homogènes que les groupes *queers* en termes d'appartenance sociale ». Les « femmes scolarisées et non racisées » seraient « surreprésentées » dans les organisations féministes radicales (p. 33). Les auteures ne laissent toutefois que peu d'indices sur la méthode utilisée dans le cadre de leur recherche³, si bien qu'il est difficile de savoir quelles femmes ont été

3 Leurs conclusions se basent sur cinq types d'outils et de méthodes : 1) trois « focus groups » dont on ne saisit pas bien le profil des participantes; 2) une analyse du matériel militant de groupes libertaires; 3) l'analyse préliminaire d'entretiens; 4) le mémoire de Geneviève Pagé sur les groupes féministes radicaux montréalais publié en 2006; 5) leurs propres expériences militantes. Il n'est pas spécifié si des questionnaires sociodémographiques ont été distribués lors des entretiens et des « focus group » ou si encore les auteures ont mis en commun ce que les militantes disaient d'elles-mêmes ou si elle se basent sur leurs perceptions de qui étaient les participantes. Il est par conséquent difficile de reprendre ces informations de surreprésentation des femmes scolarisées et non racisées sans vouloir les valider d'abord.

rencontrées. Pourtant, précisément parce qu'il s'agit de groupes de conscience, la question de leur composition est incontournable si l'on veut comprendre les orientations de lutte, pourquoi et comment certaines revendications se trouvent mises de l'avant, tandis que d'autres sont, au contraire, écartées ou secondarisées.

En conformité avec les visées des groupes de conscience, les militantes s'organisent en non-mixité organisationnelle qui constitue :

(...) d'abord une stratégie de création d'espaces au sein desquels il est possible de mettre en commun [des] expériences, de partager [des] connaissances et [des] idées d'actions en conformité avec [la] réalité commune d'opprimée. (Blais, 2008, p. 173)

Selon Fortier *et al.*, ce mode d'organisation leur permet de s'extraire temporairement des rapports sociaux de sexe (2009, p. 30). Cela ne signifie pas qu'elles ne collaborent pas par moments avec des organisations mixtes. Par contre, comme le relève la sociologue Mélissa Blais dans son analyse de la Coalition anti-masculiniste, « le travail en mixité, même avec des hommes qui se disent pro-féministes, ne permet pas des rapports égalitaires avec les femmes » (*op. cit.*, p. 170).

Conscientes par ailleurs que cette non mixité de sexe ne garantit pas un espace féministe exempt de rapports de pouvoir, les féministes radicales produisent différents outils pour tenter de les limiter : prises de décisions par consensus, rotation des tâches, tours de paroles (Pagé, 2006, p. 119), « des "comment ça va?", des retours, des bilans, "un bâton de parole" » (Kruzynski, 2004, p. 252), etc. Cependant, « les différences de statut basées sur l'ancienneté, l'accès à l'information et les privilèges individuels » persistent, selon la conclusion de Pagé (2006, p. 119). L'état actuel des

connaissances disponibles sur ce thème ne permet cependant pas de savoir comment se manifestent ces « privilèges individuels », qui en sont les bénéficiaires et quels sont leurs effets sur les collectifs et les membres les constituant.

La question de la maternité est un autre point peu traité par les recherches sur les collectifs féministes radicaux. La question est généralement abordée lorsque les militantes sont questionnées sur ce qu'elles considèrent être source d'oppression des femmes. Effectivement, toujours selon Pagé, les militantes radicales considèrent généralement que le patriarcat s'appuie sur le fait que les femmes peuvent porter des enfants pour les opprimer et s'approprier leur corps (2006, p. 108-110). On constate rapidement que dans cette analyse, les expériences concrètes de la maternité semblent délaissées.

Au final, la littérature existante sur les groupes féministes radicaux qui ont émergé autour des années 2000 au Québec s'intéresse principalement à leurs principes et modes d'organisations ainsi qu'à leur répertoire d'actions. De ce fait, elle néglige trois éléments importants. Premièrement, l'ensemble de ces composantes n'est pas rapporté aux trajectoires sociales des militantes qui composent ces organisations, si bien qu'on peine à les saisir sociologiquement. Deuxièmement, les relations entre les actrices et les logiques auxquelles ces interactions répondent au sein d'un même collectif, ou, encore, entre les collectifs, sont peu explorées. Finalement, on ne sait que très peu de choses sur les pratiques et discours de ces féministes sur la maternité. Par exemple, on ne saisit pas très bien où elles se situent dans les débats féministes sur la maternité. De ce fait, on ne connaît pas comment les mères arrivent à naviguer dans cet univers militant.

1.2 Les théorisations et approches féministes de la maternité

Depuis sa constitution, le mouvement féministe s'est efforcé de politiser la maternité. Cette section se donne comme objectif de rendre compte de trois conceptualisations de la maternité à travers la typologie élaborée par les chercheuses Francine Descarries et Christine Corbeil dans *Espace et temps de la maternité* (2002, p. 23-50).

Dans un premier temps, je présenterai la position égalitariste, puis celle du courant féministe radical. J'exposerai ensuite la théorisation issue du féminisme différentialiste.

Comme son nom l'indique, la pensée égalitariste souhaite que les femmes acquièrent les mêmes chances et opportunités que les hommes dans la sphère publique. D'un point de vue stratégique, il s'agit alors de miser « sur la volonté et la détermination des femmes de même que sur leur investissement individuel pour éliminer les contraintes de la fonction maternelle » (*Ibid.*, p. 28). Autrement dit, c'est par le biais de différentes réformes que l'émancipation des femmes est envisagée. Comme le relèvent Descarries et Corbeil, une telle grille d'analyses ne prend pas en compte les inégalités entre les femmes (*Ibid.*). Pourtant, alors qu'il peut être aisé pour une femme blanche de milieu favorisé de se réaliser et de percer, les embûches structurelles sont beaucoup plus importantes pour les femmes racisées, immigrantes et/ou de classe socio-économique défavorisée. Ainsi, l'analyse égalitariste est « largement circonscrite à ses aspects symboliques et relationnels » (*Ibid.*, p. 29) ce qui rend sa portée limitée.

Au sein même de la famille des féministes radicales, il existe différentes analyses du patriarcat qui modulent la manière de concevoir la maternité. Descarries et Corbeil identifient trois courants de la pensée féministe radicale : 1) les féministes matérialistes; 2) les féministes de la spécificité; et 3) les féministes lesbiennes⁴. De manière générale, les féministes radicales s'opposent aux systèmes patriarcal et capitaliste, rejettent les théories naturalistes et différentialistes ainsi que la distinction entre des sphères dites privée et publique qui servent à opprimer les femmes. Dans cette lignée, elles défendent l'idée que la maternité est une construction sociale. En ce sens, elles s'objectent à l'idée que l'institution maternelle constitue l'unique voie de réalisation de soi pour les femmes. Elles rejettent également que le travail de prise en charge leur soit spécifiquement dédié (division sexuelle du travail). Elles luttent pour le contrôle de leur fécondité, refusent l'assignation à la reproduction qui agit « comme instrument de leur dépendance et de l'extorsion de leur travail gratuit dans l'univers domestique » et qui les « enferment dans des rapports de dépendance affective et économique » (*Ibid.*, p. 30-31). Elles visent à se libérer de la contrainte à l'hétérosexualité, au mariage et à la maternité obligatoire.

Les féministes matérialistes, comme Christine Delphy, Colette Guillaumin, Nicole-Claude Mathieu et Paola Tabet, affirment que le rapport d'oppression des femmes trouve sa logique dans l'appropriation de leur corps et de leur travail. Elles refusent « les normes hétérosexistes et patriarcales » (*Ibid.*, p. 33). Pour Delphy, par exemple, « la maternité loin d'être un fait naturel *donnant naissance* à l'exploitation, est-elle une construction sociale *créée par* l'exploitation » (1982, p. 73. Elle souligne.). Plus largement, les féministes matérialistes s'attachent à démontrer que la division sexuelle du travail est un rapport social d'exploitation et politisent ainsi le travail gratuit et non-valorisé auquel les femmes sont arbitrairement assignées et les hommes

4 Il est important de noter que ces catégories ne sont pas mutuellement exclusives.

déchargés. Cependant, « la relation ou l'expérience maternelle est généralement passée sous silence » dans les travaux réalisés par ce courant (Descarries et Corbeil, 2002, p. 33).

Pour les féministes de la spécificité (*women centered analysis*), telles Adrienne Rich, Nancy Chodorow et Mary O'Brien, l'oppression des femmes se loge dans leur assujettissement aux tâches domestiques et à l'entretien des enfants. Elles souhaitent transformer les conditions matérielles quotidiennes des femmes. De plus, elles s'intéressent également à la manière dont les hommes se sont approprié les savoirs, le travail et le corps des femmes à travers l'histoire. Elles militent contre « la disparition de la femme au profit de la mère et incitent les premières à se prendre en charge et à ne plus accepter d'être définies par rapport aux hommes et aux enfants » (*Ibid.*, p. 34).

Finalement, les féministes lesbiennes, telles que Ti-Grace Atkinson, Adrienne Rich et Charlotte Bunch, souhaitent la création de liens de sororité entre les femmes et plus spécifiquement entre les mères et les filles « pour exorciser la nature oppressive de la maternité-institution » (*Ibid.*). Les féministes lesbiennes contestent également « la conception hétérosexiste de la maternité et du rapport maternel » ainsi que de la famille.

En somme, on peut affirmer que les féministes radicales ont en commun de critiquer la conception dominante et idéalisée de la maternité à travers une lecture des rapports sociaux de sexe. Cependant, comme l'affirment Descarries et Corbeil, le coût d'une critique si radicale de la maternité peut être dommageable pour des femmes au foyer

et « accroître leur vulnérabilité et leur sentiment de marginalité sociale et d'incompétence personnelle dans les conditions d'isolement » (*Ibid.*, p. 36), les laissant à elles-mêmes dans leur assujettissement financier et émotif. Même chez les féministes radicales, il devient alors impossible de réconcilier d'un côté, leur positionnement politique et militant, et, de l'autre, leur vécu « de mère, d'épouse, de conjointe, de sœur et de fille » (*Ibid.*).

De leur côté, les féministes de la différence souhaitent « théoriser l'expérience maternelle dans une certaine harmonie avec le vécu individuel et collectif des femmes » (*Ibid.*, p. 36). Ce courant s'intéresse à l'expérience maternelle dans ses composantes « symboliques et métaphoriques » (*Ibid.*, p. 40) comme étant au centre de la « construction d'un sujet féminin » (*Ibid.*, p. 42) et d'une culture féminine à laquelle on pourrait rattacher des valeurs, une morale et une culture propre. L'expérience de la maternité et du rapport avec l'enfant est ici centrale puisqu'elle est considérée comme les lieux du savoir et du pouvoir des femmes. Descarries et Corbeil résument de manière éloquent ce courant : « la maternité y est pressentie comme le lieu de pouvoir et de savoir des femmes [...] la maternité se voit en quelque sorte réhabilitée, voire réifiée, comme destin biologique, éthique et sociale des femmes » (*Ibid.*, p. 40). Ce courant a été largement critiqué pour sa théorisation a-historique, a-sociale et essentialiste dans lequel les femmes sont réduites à une identité maternelle.

Finalement, que la maternité puisse être considérée comme contraignante dans un système patriarcal réformable par les unes, appréhendée en termes d'appropriation des corps des femmes et de leur travail par d'autres ou, encore, en tant que source de pouvoir, on montre bien que « la pensée féministe ne sera jamais le lieu d'une seule

parole, ou d'un seul modèle d'interprétation sur la signification de la maternité dans la vie des femmes et leur accès à l'identité. » (*Ibid.*, p. 25).

Au regard de la typologie présentée ici, et malgré le peu d'informations disponibles sur le féminisme radical montréalais contemporain, il appert, comme je l'exposerai, que le discours des organisations actuelles s'inscrit dans la continuité du courant radical des années 1970.

1.3 La sociologie féministe et l'articulation travail militant-travail maternel

On l'a vu, la question du travail est centrale d'un point de vue féministe lorsqu'il est question de la maternité. Elle est par ailleurs centrale pour l'analyse des dynamiques internes aux mouvements sociaux (mouvements sociaux sexués) (Kergoat et *al.*, 1992). De nombreuses recherches ont montré comment la division sexuelle du travail militant oriente la place des femmes dans les organisations militantes. Par exemple, la politologue Lucie Bargel (2005) montre comment la socialisation politique secondaire genrée dans des groupes politiques constitués de jeunes influence les trajectoires militantes des hommes et des femmes. Elle affirme que la division sexuelle du travail instaurée dans ces groupes « façonne le contenu de l'apprentissage politique de ces militant-e-s » et qu'en ce sens, « les individu-e-s bénéficient d'opportunités et de ressources différenciées pour devenir des professionnel-le-s de la politique » (p. 38). De son côté, la sociologue Yannick Le Quentrec affirme que « l'assignation prioritaire des femmes à la sphère domestique implique une charge de travail physique et mentale qui diminue leur temps libre. » (2009, p. 114). Dans le cas de l'implication syndicale, ce temps libres est utilisé afin d'effectuer une partie

importante du travail politique. En l'absence de temps libre suffisant à l'exercice militant, les conséquences directes pour les femmes sont leur exclusion ou leur auto-exclusion. Dans la même lignée, Margaret Maruani (1979) montre en quoi le rapport des femmes au syndicalisme se distingue de celui de leurs collègues masculins en raison des contraintes familiales et de l'organisation sexuée du travail domestique. Elle montre que les femmes tendent à revendiquer un aménagement des horaires des rencontres syndicales et la prise en compte de leurs contraintes de temps dans la distribution du travail militant. Cependant, peu de choses ont été écrites dans une perspective comparative sur les rapports différenciés des féministes au militantisme selon qu'elles soient mères ou non.

1.4 Conclusion

On a vu que les écrits sur les groupes féministes radicaux qui ont émergé au tournant des années 2000 se sont tendanciellement centrés sur leurs répertoires d'actions et modes d'organisation. Il a donc été possible de constater que les questions relatives à la composition sociale des groupes, leur dynamique interne et leur politisation de la maternité ont été peu explorées, encore moins mises en relation. La sociologie féministe des mouvements sociaux, de son côté, s'est principalement intéressée à la transversalité des rapports sociaux de sexe dans le militantisme mixte et des embûches des femmes au militantisme au regard de la division sexuelle du travail. Cependant, j'ai relevé l'absence de littérature sur le rapport différencié à l'engagement militant entre les féministes qui sont mères et celles qui ne le sont pas. La sociologie du militantisme offre différentes analyses qui seront utiles au regard de notre questionnement.

CHAPITRE II

QUESTION DE RECHERCHE, CADRAGE THÉORIQUE ET MÉTHODOLOGIE

Ce chapitre consiste à préciser la problématique. J'exposerai la question de départ, les outils théoriques qui m'ont permis de la reformuler sociologiquement, puis la méthodologie mise en place pour y répondre.

2.1 Question de départ

Ce mémoire s'intéresse à la manière dont le militantisme féministe radical intègre ou non des mères militantes et politise cette participation des mères au militantisme. Sur cette base, on peut formuler trois questions de recherche initiales concomitantes : 1) comment les organisations féministes radicales montréalaises intègrent-elles ou non des mères militantes?; 2) comment composent-elles avec les contraintes spécifiques que connaissent les mères-militantes le cas échéant?; et 3) comment la maternité militante module-t-elle la manière de penser et d'agir le féminisme?

Ces questionnements recouvrent plusieurs sous-questions. Dans un premier temps, il faut se demander : comment les organisations et les féministes qui s'y investissent

appréhendent, collectivement et individuellement, la question de la maternité ? Quelles places font-elles aux mères au sein de leur organisation ? Comment l'expérience de la maternité peut-elle devenir un nouvel enjeu de lutte et de résistance pour les militantes concernées ? Comment la maternité modifie-t-elle le rapport au militantisme et à l'engagement militant ? Comment les contraintes liées à la maternité viennent-elles limiter la participation politique des mères au sein des collectifs dans lesquels elles sont engagées ? Comment ces collectifs prennent-ils ou non en considération ces contraintes dans leurs fonctionnements ? Quelles sont les pratiques qui contrarient ou, au contraire, facilitent l'entrée des mères et leur rétention dans ces espaces militants ? Et finalement, quelles sont les conséquences de ces pratiques sur l'engagement militant des mères ?

2.2 Pertinente sociale et scientifique

L'importance scientifique de telles questions est double. Premièrement, elle ouvrira la voie à une analyse de l'articulation travail militant-travail familial qui sort des terrains connus des syndicats mixtes, permettant de mieux saisir les dynamiques et embûches en cause de la participation pleine et active des mères. Deuxièmement, ce mémoire contribuera, je l'espère, aussi aux recherches qui se sont intéressées dans les dernières années non seulement aux inégalités hommes-femmes, mais également, à celles qui subsistent entre les femmes et les féministes. En ce sens, cette recherche sera utile socialement pour les groupes et mouvements féministes afin de questionner leur pratiques, et d'aller au-delà de ces seuls questionnements pour véritablement mettre de l'avant des pratiques pour les mères qui soient inclusives.

Pour mieux situer mon objet dans le cadre de la sociologie du militantisme, il est impératif d'examiner les concepts utiles au regard de mon questionnement initial et de présenter la perspective que je souhaite mettre de l'avant.

2.3 Cadrage théorique

Le cadrage conceptuel de cette recherche s'inscrit de facto dans le champ de la sociologie du militantisme. D'abord, je définirai les termes de travail militant, de répertoire d'actions et ceux qui renvoient à l'engagement comme au désengagement militant soit, le recrutement, la rétention et l'intégration. Ensuite, je présenterai les écrits qui mettent en évidence l'importance des réseaux de sociabilité dans les organisations féministes radicales qui se dotent de structures horizontales dans les années 1970-1980. En explicitant les différents concepts, je serais en mesure de mieux circonscrire ma question de recherche.

2.3.1 Travail militant

À la manière de la sociologue Mathilde Pette, on peut dire que le travail militant est « une pratique de travail parmi d'autres ». Pour comprendre de quoi est fait le travail militant, dit-elle, il faut :

(...) saisir les pratiques militantes, [...] s'intéresser à ce que font les militant[e]s, à la manière dont ils le font, aux outils et aux compétences qu'[elles] mobilisent ainsi qu'à l'organisation du temps et de l'espace de travail qu'[elles] mettent en place pour y parvenir (2014, p. 407-408)

C'est à travers ce travail que les militantes peuvent espérer acquérir des

connaissances militantes ou du « capital militant⁵ ».

À l'image des autres activités humaines, le travail militant est traversé par les rapports sociaux inégaux. Ce qui signifie que ce travail n'est ni réparti, ni valorisé également entre les membres des collectifs. Des chercheurs, tels que Xavier Dunezat, ont analysé « l'agencement du travail militant [...] comme médiateur pour analyser les reconfigurations de groupes sociaux (de sexe, de classe, de race...) dans et par le militantisme » (2008). Il démontre qu'il est possible d'observer une division sexuelle du travail au sein des mouvements des sans-papiers en France, mais qu'il existe également une division du travail basée sur le capital militant et le capital culturel à l'avantage de ce qu'il appelle les « militant-e-s + » au détriment des « militant-e-s - ». Ainsi, non seulement le travail est-il inégalement réparti entre les hommes et les femmes, mais il l'est également entre les femmes elles-mêmes.

Le travail militant semble donc servir aussi à la reproduction des inégalités sociales, créant ainsi une hiérarchie militante. Il est à la fois une manière d'acquérir du capital militant, mais tous et toutes n'ont pas un accès égal aux différents types de travail en fonction des positions qu'ils et elles occupent dans la hiérarchie sociale et militante. Il est alors impératif de regarder ce travail militant, à la fois dans ce qu'il implique, dans la manière dont il est réalisé et dans ses divisions - qui fait quoi et quelles positions occupent les individus au sein des hiérarchies militantes.

5 Matonti et Poupeau définissent le capital militant comme « la diversité des formes d'engagement, des [sic] savoir-faire acquis en particulier grâce à des propriétés sociales permettant de jouer, avec plus ou moins de succès, dans un espace qui est loin d'être unifié. » (2004, p. 11).

2.3.2 Répertoire d'actions

On doit le concept de répertoire d'actions au sociologue, politologue et historien Charles Tilly qui le définit comme « une série limitée de routines qui sont apprises, partagées et exécutées à travers un processus de choix relativement délibéré » (1995, p. 26). Tilly a démontré que les groupes militants disposaient d'un nombre restreint de moyens d'actions selon les moments historiques. Cette notion a notamment été mobilisée pour l'analyse des transformations historiques des répertoires d'actions suivant les contextes sociaux et politiques. Le concept a été critiqué pour avoir laissé de côté les « formes individuelles de lutte et de résistance » que l'on peut voir émerger entre autres dans les régimes non-démocratiques (Péchu, 2007). Par contre, comme il en sera question plus loin, la forme de militantisme à laquelle je m'intéresse ne s'inscrit pas dans un tel contexte. Ainsi, dans le cadre de cette recherche, la définition de Tilly concernant le répertoire d'actions convient parfaitement au contexte de groupe affinitaire à Montréal. Il sera mobilisé afin de représenter les moyens d'actions mobilisés à un moment donné dans le contexte spécifique qu'est la militance féministe radicale à Montréal.

2.3.3 Désengagement militant

Dans leur ouvrage sur la désyndicalisation, les politologues Dominique Labbé et Maurice Croisat affirmaient que :

(...) le départ d'un syndiqué est rarement un événement accidentel. Il s'inscrit dans un parcours [...]. Il est donc nécessaire de remonter à l'origine de ce parcours, de cet enchaînement, pour comprendre mieux la signification du dernier acte : le départ. (1992, p. 39)

Effectivement, la question du désengagement militant est complexe et celui-ci ne peut être analysé comme un moment isolé de l'ensemble du parcours militant : du recrutement, à l'intégration et jusqu'à la défection.

Je définis le recrutement comme étant un processus par lequel « les institutions [dans le cas qui m'intéresse : les organisations] sélectionnent et éjectent leurs membres en fonction d'une grande variété de règles formelles et de codes informels. » (Gerth et Mills, 1954, p. 165). Comprendre en quoi consiste spécifiquement le recrutement des groupes féministes radicaux montréalais suppose d'en cerner leurs critères.

L'intégration, quant à elle, est le processus par lequel une ou des membres en viennent à apprendre et à adopter les codes, les valeurs et les normes d'un groupe socialement défini. Ce processus correspond à une « socialisation secondaire [qui] permet à l'individu, déjà socialisé, d'absorber de nouvelles réalités liées à son investissement dans de nouveaux secteurs de la vie sociale » (Qribi, 2010, p. 135). Il est important de noter que dans le cas des organisations féministes appartenant à la gauche radicale, il s'agit d'une socialisation politique inscrite dans la marginalité. Une fois le processus d'intégration complété, l'individue peut espérer être « retenue » par les liens sociaux qu'elle y a construits.

Le désengagement s'inscrit donc dans ce processus de recrutement et d'intégration. Il se définirait simplement par le fait de quitter, volontairement ou non, un groupe, un réseau ou un mouvement social. Évidemment, les facteurs en cause menant à la défection peuvent être multiples. Pour ma part, je centre mon attention sur deux aspects : 1) l'importance de l'attachement des militantes à l'intérieur des groupes à la

fois pour le recrutement, la rétention et le désengagement; 2) l'émergence d'engagements concurrents mettant à mal l'implication militante.

2.3.4 La question de l'attachement et des amitiés

L'état et la transformation des relations de sociabilité au sein des collectifs militants est une variable importante à prendre en compte dans le recrutement, l'intégration et le désengagement des militantes.

Dans son texte *The Tyranny of Structurelessness* (1970), la politologue et avocate féministe Jo Freeman relate ses constats et expériences au sein du *Women's lib*, groupe féministe radical ayant pris naissance dans le Mouvement des droits civiques aux États-Unis. Elle montre comment leur structure non-hiérarchique, d'une part, et l'importance des relations de sororité et des amitiés entre les plus anciennes, d'autre part, amenuisaient les chances d'intégration des nouvelles arrivantes. Ces barrières à l'entrée que causaient les liens amicaux pré-existants au sein du *Women's lib* ont également été observées par la sociologue Francesca Polletta :

Les amitiés entre femmes étaient une base nouvelle pour la solidarité politique en plus de fournir l'intimité et la confiance qui permettait aux femmes à la fois de sonder les limites qu'elles avaient préalablement acceptées et de prendre des mesures risquées et créatives en termes d'action collective. Le problème était pour les femmes exclues des milieux d'amitié qui constituaient le leadership du groupe. Pour ces femmes, que ce soit les nouvelles ou les "différentes", l'excitation de nouvelles possibilités politiques faisait également face à la frustration d'être marginalisées. L'amitié en pratique plutôt qu'en tant qu'idéal politique ne s'est pas suffisamment répandu pour inclure le nombre de femmes qui souhaitaient devenir membre. (2002, p. 151, traduction libre)

Les travaux du sociologue J. Miller McPherson et de ses collègues montrent comment la transformation des réseaux de sociabilité ont un « rôle dans le maintien des engagements, et sur le poids des relations à l'intérieur du groupe dans la défection » (Fillieule, 2009, p. 186). Ces analyses rejoignent celles de Doug McAdam à l'effet que les divers engagements concurrents d'une personne peuvent obliger une personne à prioriser certaines sphères de sa vie plutôt que d'autres et ainsi favoriser le désengagement d'une militante d'un groupe, d'un mouvement ou du militantisme dans son ensemble. Effectivement, McAdam explique que

(...) une immersion dans un nouveau réseau social [par exemple un emploi à temps plein] qui, avec le temps, peut en venir à concurrencer d'autres liens sociaux significatifs en remodelant la conception de soi, les attitudes, et plus largement les conceptions du monde. Associées à ce que demande en temps et en énergie, l'exercice d'une profession, ces influences concurrentes peuvent graduellement (ou subitement) décourager la continuation de tout activisme. [...] Dans un tel cas, l'individu n'est pas seulement sujet à de nouvelles formes de pressions sociales au travers de l'immersion dans son activité professionnelle, mais il est aussi moins capable de résister à ces pressions du fait du relâchement des liens entretenus avec ses camarades. (McAdam, 2005, p. 68).

Ainsi, les réseaux de sociabilité peuvent, pour les nouvelles arrivantes, constituer une barrière à l'intégration. D'un autre côté, la participation à ces réseaux de sociabilité peuvent également agir comme un ciment et permettre la rétention des membres. Lors de l'émergence d'un engagement concurrent (travail, famille, etc.), celui-ci pourrait venir faire pression sur les « autres liens sociaux significatifs », comme les relations d'amitiés développées dans le cadre de la militance féministe radicale et ainsi mettre à risque de désengagement les militantes.

2.4 Reformulation de la question de recherche et hypothèse

À la lumière des différents concepts précédemment définis, j'en viens à formuler les questions de recherche suivantes. Comment la maternité affecte-t-elle l'engagement militant des mères appartenant ou gravitant autour de groupes féministes radicaux montréalais ? Comment la maternité transforme-t-elle le rapport des mères au répertoire d'action, travail militant et réseaux de sociabilité féministe radical montréalais ? Comment les organisations tentent-elles de contrer ou non la défection ou le désengagement des militantes devenues mères ? Comment les organisations facilitent ou nuisent à l'intégration des mères militantes ?

Bien que l'analyse des discours militants pourra être informative de la ligne de pensée et de pratiques des groupes en ce qui a trait à la maternité, et qu'une meilleure compréhension sociodémographique de ces militantes est indispensable afin de saisir qui elles sont et la base de leur positionnement politique, je pose l'hypothèse que c'est par l'analyse des interactions et relations entre les militantes dans et entre les collectifs qu'il est possible de saisir comment des pratiques sont mises ou non en place afin de faciliter la participation des mères.

Pour ce faire, je m'intéresserai au parcours militant de ces féministes, de leur recrutement à leur désengagement, le cas échéant. Il est d'autant plus difficile de répondre à un tel questionnement puisque les connaissances actuelles sur les groupes féministes radicaux ne font pas état de leur dynamique interne. D'autres éléments énigmatiques connexes sont sans contredit les trajectoires sociales et militantes des militantes qui y gravitent.

2.5 Méthodologie

La présente section s'intéresse à l'opérationnalisation de ma problématique. Tout d'abord, j'exposerai ce qui formera mon choix de matériaux, ensuite, je sélectionnerai les groupes affinitaires féministes radicaux sur lesquels je me pencherai et je justifierai cet échantillonnage. Finalement, j'élaborerai sur la manière dont j'ai recueilli mes informations, soit les instruments de cueillette utilisés.

2.5.1 Choix de matériaux

Considérant les connaissances limitées sur l'articulation militantisme-famille et, plus spécifiquement, sur les pratiques et les discours des collectifs et des militantes, la composition sociale des collectifs ainsi que sur les relations qu'entretiennent les militantes entre elles, il me semble nécessaire de travailler sur quatre plans.

Premièrement, puisque je m'intéresse aux discours et pratiques des groupes féministes radicaux montréalais relativement à la maternité, il m'a semblé indispensable d'étudier le matériel militant et de lui appliquer une analyse de contenu (Bardin, 2013; Leray, 2008). Par matériel militant, j'entends journaux, tracts, ateliers de formation et discours produits par ces groupes⁶. Par ailleurs, je postule que ce

⁶ Les groupes féministes radicaux montréalais utilisent très peu les outils présent sur le web. Lorsqu'ils ont des sites web, comme c'est le cas des *Sorcières*, ceux-ci se limitent à mettre à disposition des personnes intéressées le contenu de leurs journaux et textes en format électronique. *Les Sorcières* et le *Montréal Sisterhood* ont des pages Facebook, mais celles-ci sont très peu actives. Elles sont habituellement utilisées afin de diffuser les événements organisés par les collectifs ou encore auxquels ils participent.

matériel militant est *de facto* le résultat de luttes de cadrages⁷ et qu'il ne reflète donc pas nécessairement les analyses de chaque militante.

Deuxièmement, j'ai souhaité effectuer de l'observation directe (Laperrière, 2009) lors des rencontres et des événements des collectifs. Pour ce faire, j'ai élaboré une grille d'observation (Annexe I) à l'aide de celle préalablement développée par Héloïse Nez (2011) dans le cadre de ces observations des conseils de quartier parisien. Je jugeais que l'observation était la manière la plus appropriée d'en connaître davantage sur les interactions entre les membres d'un groupe, les rapports de pouvoir, la distribution de la parole et les sujets débattus.

Ensuite, j'ai effectué des entretiens individuels semi-dirigés (Savoie-Zajc, 2009) (Annexe II) auprès de membres actives et anciennes des collectifs identifiés. Le but était d'en savoir davantage et sur la manière dont elles conçoivent individuellement la maternité et sur les pratiques mises en place ou non par leurs collectifs pour favoriser la présence des mères.

Finalement, à la fin des entretiens, j'ai distribué des questionnaires sociodémographiques (Annexe III) afin de saisir qui sont les militantes avec qui je me suis entretenue.

7 Selon Benford et Snow (2012), le cadrage est un « travail de signification et de construction de sens » (p.224) produit par les actrices des mouvements sociaux dirigés à la fois vers leurs membres, leurs opposants et les observateurs. Ainsi, puisque le cadrage est « un schème d'interprétation [qui] sert de guide à l'action individuelle et collective » (Benford, 1993, p. 678), il est possible que les participantes d'un mouvement social ne soient pas en complet accord avec l'interprétation de la réalité mise de l'avant par d'autres actrices. Les débats entourant l'émergence ou la renégociation des différents cadrages sont appelés « lutte de cadrage ».

2.5.2 Échantillonnage

Je me limite à étudier les groupes affinitaires féministes radicaux qui se sont formés et/ou étaient actifs après les années 2000, afin de les distinguer des autres groupes féministes radicaux qui ont pu exister précédemment. C'est effectivement au tournant des années 2000, dans le cadre des mobilisations contre la mondialisation, que divers groupes s'identifiant au courant féministe radical ont vu le jour (Lamoureux, 2008) à Montréal. Comme mentionné ci-haut, si en termes de positionnement politique et de mode de fonctionnement ces groupes se rapprochent à bien des égards de leurs prédécesseurs, ils n'en constituent pas une copie conforme. J'ai choisi de me concentrer sur la région de Montréal pour deux raisons principales. Premièrement, la proximité géographique représentait un avantage indéniable en termes de faisabilité compte tenu des ressources limitées dont je disposais pour réaliser l'enquête de terrain. Deuxièmement, la proximité géographique peut influencer sur la fréquence des contacts entre des gens et des groupes me donnant ainsi une meilleure chance de discuter avec les participantes des relations intergroupes.

Bien que mon intérêt s'étende à l'ensemble des féministes radicales montréalaises après 2000, mon échantillon est sélectif et, pour le réaliser, j'ai utilisé la méthode de l'échantillonnage par contraste (Pires, 1997). Ce type d'échantillonnage consiste à créer un portrait généralisable d'un milieu donné par comparaison entre différentes parties qui le composent. Concrètement, dans un premier temps, j'ai sélectionné différents groupes féministes radicaux, puis des membres actives et anciennes de chacun de ces groupes pour les entretiens.

Trois groupes sont finalement étudiés : *Les Sorcières*, la *Coalition féministe radicale*

contre le G-20 et le *Montreal Sisterhood*. La section qui suit présente chacun de ses trois groupes.

Les Sorcières

Toujours actif, le collectif d'actions directes *Les Sorcières* a vu le jour en 2000. Plusieurs militantes ont fait partie de ce collectif depuis sa naissance, des membres d'autres collectifs féministes (par exemple, *Némésis* et *Les Insoumises*) s'y sont jointes, d'autres ont quitté ce collectif, si bien qu'aujourd'hui aucune des fondatrices n'en est membre. Malgré les recompositions du groupe, il a gardé les trois mêmes orientations depuis sa construction. *Les Sorcières* militent ainsi : 1) contre le capitalisme ; 2) contre le patriarcat ; 3) contre l'État. Ce groupe poursuit différents objectifs dont celui de lutter contre la secondarisation de la lutte féministe dans le milieu militant antiautoritaire. Ultimement, *Les Sorcières* souhaitent enrayer les « relations de pouvoir, d'oppression, de hiérarchie et de catégorisation » (*Les Sorcières*, 2000a, p. 2).

Premièrement, j'ai choisi ce groupe puisqu'il fait partie du paysage féministe radical montréalais dès sa réémergence au début des années 2000 et ne l'a pas quitté depuis. Il pourrait révéler des transformations intéressantes à travers les années à la fois en termes de discours et de pratiques relativement à la maternité et à la reproduction. Ce collectif a interagi par ailleurs avec plusieurs groupes mixtes des milieux anticapitalistes et antiautoritaires depuis sa naissance. Le collectif *Les Sorcières* est également intéressant à analyser puisqu'il a pris part à plusieurs mobilisations (Sommet des Amériques, par exemple) et à des événements de plus ou moins grande

envergure de la gauche radicale, en plus d'avoir collaboré à multiples reprises avec diverses groupes féministes radicaux montréalais (*Némésis*, *Les Insoumises*, le *Montreal Sisterhood* et le comité femme du *Comité Libertaire de Montréal* pour ne nommer que ceux-ci).

La Coalition féministe radicale contre le G20

La *Coalition féministe radicale contre le G20* a vu le jour en février 2010 dans le cadre des mobilisations contre la tenue du G8 et du G20 en Ontario qui a eu lieu la même année. En tant que coalition d'événement ponctuel (Tarrow, 2005), son objectif premier était de bâtir une analyse féministe et anticapitaliste sur les enjeux de santé maternelle qui était l'un des thèmes du G8. Leur second objectif était de mettre de l'avant une analyse anti-patriarcale alors absente du réseau anticapitaliste *CLAC-2010*⁸, auxquels plusieurs d'entre elles étaient membres actives.

J'ai sélectionné ce groupe dans un premier temps puisqu'il se penche sur les enjeux reliés à la maternité et la reproduction via la santé maternelle. Aussi, il a basé ses

8 La Convergence des Luites Anticapitalistes (CLAC) a d'abord existé de 2000 à 2006 afin de lutter contre la ZLEA (Zone de Libre-Échange des Amériques) et le Sommet des Amériques en 2001 à Québec. Une initiative similaire à la CLAC suivra, soit le Bloc AMP (Action Mondiale des Peuples). Ce dernier a été impliqué dans diverses mobilisations comme celle contre le Partenariat pour la Sécurité et la Prospérité à Montebello en 2007. Dans le contexte des mobilisations contre la rencontre du G20 à Toronto, un groupe qui rassemble plusieurs groupes radicaux anticapitalistes s'organisent sur les bases du Bloc AMP. Rapidement, ce groupe devient la CLAC-2010 (ce nom a été choisi afin de la distinguer de la CLAC initiale). Lors de différentes Assemblées Générales tenues suite au G-20, les membres de la CLAC-2010 décidèrent que l'organisation devait perdurer dans le temps. Elle reprit alors le nom de la CLAC. Pour plus d'informations, voir La Convergence des luttes anticapitaliste (CLAC). Récupéré le 4 mai 2017 de <http://www.clac-montreal.net>; Breton, Émilie, 2013, La CLAC : parcours d'un réseau anticapitaliste ». Dans Rémi Bellemare-Caron, Émilie Breton, Marc-André Cyr, Francis Dupuis-Déri, Anna Kruzynski (dir.), *Nous sommes ingouvernables. Les anarchistes au Québec aujourd'hui* (41-62). Montréal : Lux éditeur.

activités à Montréal, à l'exception d'une présence lors des manifestations contre la tenue du G20 à Toronto. Finalement, ce groupe a été actif dans l'une des mobilisations les plus importantes des dernières années au Canada.

Le Montreal Sisterhood

Le Montreal Sisterhood a été fondé en 2011 afin de lutter contre les problèmes de sexisme que rencontrent les femmes dans les milieux contre-culturels « Punk, Hardcore, Skinhead et Hiphop » et de permettre une plus grande présence féminine dans ces milieux (Casse sociale, 2011, p. 26). Bien qu'elles soient issues de scènes et milieux contre-culturels divers, ces militantes se sont rencontrées lors d'événements organisés par la communauté antifasciste radicale. Plus largement, ce groupe s'oppose au capitalisme, au patriarcat, au racisme et à l'homophobie.

Outre l'aspect explicitement montréalais de ce collectif, sa spécificité antifasciste m'a semblé intéressante à étudier. Il semblait également regrouper des membres plus jeunes que la *Coalition* et *Les Sorcières*. Il est important de noter que bien que son nom soit à consonance anglophone, le *Montreal Sisterhood* a comme langue d'usage le français à la fois dans ses publications, événements et actions militantes.

Antifasciste radical, antiautoritaire, anticapitaliste et féministe radical. Bien que chacun des groupes sélectionnés s'organisent séparément, ils collaborent également régulièrement et participent à l'élaboration d'une communauté féministe radicale autonome et active. Ces liens seront analysés en détail plus loin.

2.5.3 Instrument de cueillette

Concernant le matériel militant, l'essentiel de mon corpus est constitué de journaux militants⁹, mais aussi de tracts, d'autocollants, de discours et de notes pour des ateliers de formation diffusés entre 2000 et 2016. Afin d'analyser tout ce matériel de manière cohérente, égale et systématique, je propose de suivre une grille d'analyse de contenu (Annexe IV) qui consiste à répondre à la série de questions suivantes : « Qui parle ? Pour dire quoi ? À qui ? Comment ? Pourquoi ? Avec quels résultats ? » (Muke Zihisire, 2011, p. 99). Cette grille a été bâtie suivant la méthode Morin-Chartier qui vise à analyser les contenus de presse, mais qui peut aussi s'appliquer à d'autres types de documents, comme le matériel militant, et ce, de manière quantitative et/ou qualitative (Leray, 2008). À l'aide de cette grille d'analyse de contenu, j'ai analysé près de 450 pages de journaux, tracts, discours, fanzines traitant de sujets variés. Cette opération a été effectuée au cours du mois de décembre 2016. Dans un premier temps, elle m'a permis d'identifier les thématiques mobilisées par les trois groupes auxquelles je me suis intéressée (voir Annexes V, VI et VII).

Consciente que cette première méthode ne me permettrait pas de saisir la composition sociale des groupes, les interactions, les pratiques militantes, les raisons qui poussent les militantes vers un positionnement politique plutôt qu'un autre, je prévoyais mener des observations directes (Laperrière, 2009) des réunions et des activités. Cependant, les membres des deux collectifs toujours actifs – *Les Sorcières* et le *Montreal Sisterhood* – ont refusé ma demande. Dans un cas, la raison évoquée était que ma

9 Les Sorcières ont leur journal depuis leur tout début et en sont rendues à leur huitième numéro. Le dernier étant paru en 2012. Elles ont également collaboré au tout premier numéro du journal « *Smash it up!* » du Montreal Sisterhood paru le 8 mars 2014. Depuis 2010, le Montreal Sisterhood a, à cinq reprises, eu sa propre section dans le fanzine des Red and Anarchist Skinheads (RASH) de Montréal, le « Casse sociale ». La Coalition féministe radicale n'a pas produit de journal.

présence en tant que personne extérieure pouvait nuire à la pleine participation de l'ensemble des membres lors des discussions sur des sujets sensibles. Dans l'autre, les militantes voyaient mal quel serait mon apport au travail collectif puisque j'avais opté pour une observation non participante.

Pour les entretiens individuels semi-dirigés (Savoie-Zajc, 2009), le recrutement des participantes s'est déroulé du mois de juin à août 2015, dans un premier temps, par courriel (Annexe VIII) et, dans un second temps, en utilisant la méthode boule-de-neige. Les entrevues se sont déroulées sur une base volontaire du mois de juin à août 2015 auprès de huit membres dont cinq étaient encore actives dans leurs collectifs. Ma grille d'entretien (Annexe II) comprenait quatre thématiques distinctes. La première visait à en apprendre davantage sur leurs parcours militants et les organisations au sein desquelles elles s'étaient impliquées. Les deuxième et troisième section du questionnaire traitaient de la manière dont elles et les groupes politisent la maternité et l'intersectionnalité¹⁰, à la fois en pratique et dans leurs discours. La dernière partie de l'entretien laissait le champ libre aux participantes de rectifier ou d'ajouter des éléments ou encore de me poser des questions relativement à l'entretien et à la suite des choses pour la recherche.

Les résultats de cette recherche sont donc ceux d'une analyse de contenu appliquée au matériel militant des trois groupes appartenant à mon échantillonnage, des entrevues

10 Lors de mon projet de mémoire, je souhaitais traiter de la question de la maternité et de l'intersectionnalité chez les groupes féministes radicaux. Lors de mes entrevues, j'ai rapidement constaté que les militantes avaient davantage à dire sur les relations inter et intra groupe et sur les discours et pratiques relatifs à la maternité et la reproduction. Bien que les éléments recueillis concernant l'intersectionnalité ne se retrouvent pas dans ce mémoire, ils ont fait l'objet d'une présentation intitulée « Les groupes affinitaires féministes radicaux à Montréal : analyses et pratiques intersectionnelles sur la maternité » lors du 7^e Congrès international des recherches féministes dans la francophonie qui se déroulait à Montréal (Benoit-Huneault, 2015).

semi-dirigées réalisées avec huit militantes (actives ou non) et de leur portrait sociodémographique recueillis à l'aide de questionnaires sociodémographiques .

CHAPITRE III

LES MILITANTES FÉMINISTES RADICALES MONTRÉALAISES ET LEUR UNIVERS MILITANT

L'objectif principal de ce chapitre est de voir les logiques sociales qui caractérisent cet univers spécifique que constitue le milieu affinitaire féministe radical montréalais. Pour ce faire, je procéderai en quatre temps. D'abord, je préciserai la composition sociologique de cet univers militant. Il s'agira de répondre à la question : « qui sont les militantes ? ». Ensuite, je reviendrai sur la formation des collectifs féministes étudiés, formation dont je ferai la démonstration qu'elle renvoie aux relations que les militantes entretiennent aux organisations mixtes de la gauche radicale. J'examinerai également quelques-unes des caractéristiques de ces collectifs affinitaires en termes de fonctionnement – le mode de recrutement de nouvelles militantes, leur intégration, leur rétention et, dans certains cas, leur désengagement. Enfin, je m'intéresserai aux pratiques organisationnelles – dites horizontales – visant à contrarier les rapports de pouvoir entre militantes.

3.1 Qui sont les militantes féministes radicales montréalaises?

3.1.1 Les participantes

Pour répondre à cette question, je m'appuie ici sur les données produites à partir du questionnaire sociodémographique¹¹ distribué aux participantes, ainsi que sur les discours recueillis dans le cadre des entretiens individuels.

¹¹ Vous pouvez trouver ci-bas les résultats compilés de ces questionnaires dans les tableaux 1.1, 1.2, 1.3 et 1.4.

Tableau 3.1 Compilation des données sociodémographiques des participantes

Répondantes	Cohabitation	Enfants	État civil	Plus haut diplôme obtenu	Langue première	Pays de naissance	Position occupée dans les rapports sociaux de race	Occupation principale	Classe sociale ¹²
Josée, 30 ans La Coalition	Colocation	-	En couple	Maîtrise	Français	Canada	Blanche	Enseignement	Populaire
Véronique, 26 ans La Coalition	Colocation	-	Célibataire	Baccalauréat	Français	Canada	Blanche	Études et intervention communautaire	Populaire
Élise, 34 ans Les Sorcières	Conjoint et enfant	1	Union civile	Doctorat	Français	Canada	Blanche	Enseignement et recherche	Moyenne
Iris, 35 ans Les Sorcières et la Coalition	Conjoint	-	En couple	Certificat de premier cycle universitaire	Français	Canada	Blanche	Intervention communautaire	Populaire
Marion, 36 ans Les Sorcières	Conjoint et enfants	2	En couple	Maîtrise	Français	Canada	Blanche	Documentation et archivage (congé de maternité)	Moyenne
Myriam, 36 ans Les Sorcières et la Coalition	Conjoint	-	En couple	Maîtrise	Français	Canada	Blanche	Études et enseignement	Populaire
Anaïs, 28 ans Montreal Sisterhood	Conjoint	-	En couple	Baccalauréat	Français	Canada	Blanche	Études et travail contractuel	Populaire
Cynthia, 26 ans Montreal Sisterhood	Conjoint	-	En couple	Collégial	Français	Canada	Blanche	Gestion communautaire	Moyenne

12 Les participantes devaient répondre à la question suivante : « À quelle classe sociale vous identifiez-vous? ». Il s'agit donc ici de la classe sociale à laquelle les participantes disent appartenir.

Tableau 3.2 Compilation des données sociodémographiques des parents des participantes

Répondantes	Occupation principale mère	Occupation principale père	Revenus combinés des parents	Classe sociale des parents ¹³
Josée, 30 ans La Coalition	Enseignement	Direction d'établissement d'enseignement (décédé)	50 000-69 999\$	Moyenne
Véronique, 26 ans La Coalition	Documentation et archivage	Accueil et gestion dans le milieu hospitalier	50 000-69 999\$	Moyenne
Élise, 34 ans Les Sorcières	Gestion d'entreprise	Haute sphère politique (retraité)	110 000\$ et plus	Moyenne
Iris, 35 ans Les Sorcières et la Coalition	(Retraitée)	(Absent)	10 000-29 999\$	Populaire
Marion, 36 ans Les Sorcières	Finance (retraitée)	Télécommunications (retraité)	Ne sait pas	Moyenne
Myriam, 36 ans Les Sorcières et la Coalition	(Décédée)	(Retraité)	Moins de 10 000\$	Populaire
Anaïs, 28 ans Montreal Sisterhood	Syndicalisme dans le domaine de la santé	Propriétaire d'entreprise	70 000-89 999\$	Aisée
Cynthia, 26 ans Montreal Sisterhood	Gestion des ressources humaines	Transport et livraison	110 000\$ et plus	Aisée

3.3 Compilation des données des participantes qui sont des mères

Répondantes	Nb. d'enfants	Âge des enfants		Nb. d'enfants vivant avec elles	Type de garde
Élise, 34 ans Les Sorcières	1	5 ans ½		1	Complète (avec conjoint)
Marion, 36 ans Les Sorcières	2	5 ans	3 mois	2	Complète (avec conjoint)

¹³ Les participantes devaient répondre à la question suivante : « À quelle classe sociale identifiez-vous vos parents, tuteurs/tutrices légaux? ». Il s'agit donc ici de la classe sociale à laquelle les participantes pensent que leurs parents, tuteurs/tutrices légaux appartiennent. Ceci explique pourquoi certaines participantes n'identifient pas la même classe sociale à la même tranche de revenu.

3.4 Compilation des données spécifiques aux mères dont il est mention dans ce mémoire, mais avec lesquelles je ne me suis pas entretenues

Répondantes	Nb. d'enfants	Âge des enfants		Nb. d'enfants vivant avec elles	Type de garde
Pascale, âge inconnu La Coalition féministe radicale contre le G20	1	Inconnu		1	Partagée
Rachel, âge inconnu Red and Anarchist Skinhead de Montréal (RASH-Montréal)	2	Inconnu	Inconnu	2	Complète (Monoparentalité)

Les participantes ont entre 26 et 36 ans. La moyenne d'âge est de 31 ans. L'âge moyen des participantes du *Montreal Sisterhood* est de 27 ans, de 31 ans pour les membres de la *Coalition féministe radicale contre le G20* et de 35 ans pour le collectif *Les Sorcières*. Ces différences d'âge renvoient à la jeunesse du *Montreal Sisterhood* qui s'est constitué en 2010 tandis que le collectif *Les Sorcières* a le plus d'ancienneté (2000). Les différences d'âge peuvent par ailleurs s'expliquer par la capacité de rétention des militantes ou, au contraire, le désengagement militant.

Toutes (8) les militantes rencontrées ont en leur possession un diplôme d'études supérieures au moment de l'entretien. Deux militantes ont obtenu un diplôme d'études collégiales, deux un diplôme de baccalauréat, trois ont complété une maîtrise et une a terminé son doctorat. Si je compare ces résultats au pourcentage de femmes québécoises qui ont obtenu un diplôme d'études supérieures au moment du recensement de 2006¹⁴ (ISQ, 2010, p. 119), soit 39.3%, on peut penser que les femmes hautement scolarisées sont surreprésentées au sein de l'échantillon des militantes rencontrées. Pourtant, le revenu annuel de la majorité des participantes est inférieur au revenu d'emploi moyen des femmes québécoises ayant un diplôme universitaire qui s'élève à 43 656\$ (*Ibid.*, p. 186)¹⁵ : six participantes gagnent entre 10 000 \$ et 29 999 \$ annuellement, une entre 30 000\$ et 49 999\$, une entre 70 000 \$ à

14 Au moment d'écrire ces lignes, le document le plus récent de l'Institut de la statistique du Québec (ISQ) « Portrait social du Québec. Données et analyses » date de 2010 et mobilise les résultats du recensement de 2006. Il s'agit sans doute du document le plus complet à ce jour sur les conditions de vie des québécois et québécoises. Un document de ce type incluant les données et analyses du recensement de 2011 et 2016 ne semblait pas disponible au moment d'écrire ces lignes. L'absence d'un tel document pour 2016 peut s'expliquer par les délais pour traiter et colliger les données. En ce qui concerne l'*Enquête nationale auprès des ménages* (ENM) de 2011, dû aux changements apportés sur la manière de récolter les données – c'est-à-dire que le questionnaire long n'était plus à ce moment obligatoire – l'ISQ a affirmé que les résultats « ne peuvent être directement comparés [sic] avec celles [sic] des cycles précédents » (ISQ, 2015). Pour plus d'informations voir : Institut de la statistique du Québec [2015] *Recensement et Enquête nationale auprès des ménages*. Récupéré le 13 mars 2016 de <http://www.stat.gouv.qc.ca/statistiques/recensement/index.html>

89 999 \$. Sur les six femmes qui ont un le plus faible revenu, cinq travaillent à temps partiel¹⁶. Trois d'entre elles travaillent dans le milieu communautaire; de ce nombre, il y a une intervenante, une coordonnatrice et une adjointe administrative. Trois d'entre elles travaillent dans le milieu de l'enseignement : deux sont enseignantes universitaires et une professeure contractuelle de cégep. Les deux autres participantes sont des commis de bibliothèque et employées contractuelle dont l'occupation principale est d'être aux études. En moyenne, elles gagnent 15 576 \$¹⁷.

L'ensemble des participantes (8) ont pour langue première le français, toutes sont blanches et nées au Canada. Quatre participantes se disent hétérosexuelles, une lesbienne et trois bisexuelles¹⁸.

Ces résultats ne peuvent être généralisés à l'ensemble de la population militante des trois groupes féministes radicaux auxquels je m'intéresse. Dans le cadre de chacun des entretiens semi-dirigés, j'ai demandé aux militantes de me parler de la composition sociodémographique de leurs collectifs, à la fois des militantes toujours actives et de celles qui ne le sont plus. Si j'ai procédé ainsi, c'est de manière à valider

15 Je ne possédais pas toutes les données nécessaires afin de voir si les participantes vivaient sous le seuil de faible revenu. Par exemple, pour celles vivant en couple, je n'avais pas en ma possession le salaire de leur conjoint-e. J'ai donc préféré exclure cette notion de mon mémoire et faire des comparatifs des salaires en fonction de différentes variables que j'avais en ma possession.

16 De ce lot, on compte une contractuelle, une travailleuse à temps partiel, deux étudiantes contractuelles, une étudiante travaillant à temps partiel et une en congé de maternité (ce qui explique sont bas revenu).

17 Selon le recensement canadien de 2006, les femmes travaillant à temps partiel représentaient 18,5% de la population (ISQ, 2010, p. 186)

18 Dans son *Enquête sur la santé dans les collectivités canadiennes* de 2014, Statistique Canada estime que « le pourcentage des Canadiens âgés de 18 à 59 [ayant] déclaré en 2014 qu'ils se considèrent être homosexuels (gay ou lesbienne) » était de 1,7% et que « le pourcentage des Canadiens [hommes et femmes] âgés de 18 à 59 ans [ayant] déclaré en 2014 qu'ils se considèrent être bisexuels » était de 1,3%. On peut donc constater une surreprésentation des femmes s'identifiant comme homosexuelles et comme bisexuelles.

auprès d'elles la manière dont elles voyaient la constitution interne des groupes auxquels elles appartiennent ou auxquels elles ont appartenu. Effectivement, bien qu'un échantillonnage par contraste ne recherche pas une « représentativité numérique », c'est par le biais « d'une bonne description interne de chaque cas et dans la subséquente comparaison avec les autres cas » (Pires, 1997, p. 158-159) que l'on peut prétendre à la généralisation des données. Pour moi, cette description interne passe à la fois par les résultats colligés des questionnaires sociodémographiques et la description qu'en font les participantes. Je cherche donc à valider mes données en demandant : qui sont les militantes invisibles de cette recherche?

3.1.2 Que disent-elles des autres militantes faisant partie de leur collectif?

Composition sociale du Montreal Sisterhood

Selon Anaïs et Cynthia, le *Montreal Sisterhood* réunit douze militantes, dont trois femmes racisées. La majorité d'entre elles sont hétérosexuelles et quelques-unes bisexuelles. Elles ont entre 22 et 28 ans. Trois ou quatre d'entre elles seulement possèdent un diplôme d'études supérieures. Certaines « viennent de milieux plutôt précaires » d'autres « de milieu plutôt aisé ». Aucune ne vivrait dans une situation « d'extrême précarité », une telle situation leur permettrait difficilement de s'impliquer dans le militantisme (Cynthia, P28). Au moment d'effectuer les entretiens, aucune des membres du *Montreal Sisterhood* n'avait d'enfant à charge et la moitié d'entre elles avaient déjà exprimé le souhait de devenir mère (Cynthia, P84).

Portrait de Cynthia, membre active et co-fondatrice du Montréal Sisterhood (Annexe X)

Cynthia a 26 ans. Elle possède un diplôme d'études collégiales et fréquentait l'université au moment de l'entretien. Elle occupe un poste de gestion dans un groupe communautaire et s'identifie à la classe moyenne. Ses parents, pour leur part, appartiennent à la classe aisée. Son père travaille dans le secteur des transport et livraison et sa mère en gestion des ressources humaines. Depuis quelques années, Cynthia habite à Montréal avec son conjoint. Le couple n'a pas d'enfant bien que son conjoint ne « veut pas vraiment d'enfant », ils ont convenu d'en reparler dans leur trentaine.

Son parcours militant débute dans un établissement d'enseignement supérieur où elle y a son premier contact avec le féminisme radical par le biais d'un comité femmes. C'est là qu'elle développe des liens avec le milieu antifasciste radical et décide de s'y impliquer. À travers ses expériences du sexisme et de la secondarisation des enjeux féministes, elle fonde avec d'autres femmes du milieu antifasciste radical un collectif féministe radicale non-mixte : le *Montreal Sisterhood*.

Portrait d'Anaïs, membre active et co-fondatrice du Montreal Sisterhood (Annexe XI)

Présentement étudiante à la maîtrise, Anaïs, 28 ans, a grandi dans une famille de classe aisée. Son père est le propriétaire d'un commerce et sa mère travaille dans un syndicat du domaine de la santé. Elle habite depuis quelque temps avec son copain de longue date. Ils n'ont pas d'enfant pour le moment et n'ont pas discuté de la question.

C'est à Québec qu'Anaïs a intégré les milieux de la gauche radicale. Elle y fréquente de manière récurrente un bar où les groupes de diverses scènes contre-culturelles font des prestations. Ce bar est également un lieu de prédilection pour les gens appartenant aux milieux de la gauche radicale de Québec. Elle y organise ses premiers spectacles et y côtoie différents groupes de différentes tendances politiques, mais sa « crew » était les antifascistes autour de l'organisation *RASH-Québec (Red and Anarchist Skinheads)*. Lors de son arrivé à Montréal, ses liens avec des organisations et des militants antifascistes lui ont permis d'intégrer le milieu antifasciste montréalais où elle rencontre les femmes avec lesquelles elle cofondera le *Montreal Sisterhood*.

Composition sociale du collectif Les Sorcières

Les Sorcières existe depuis 16 ans et la composition de ce collectif semble s'être transformée à travers le temps. Selon Élise, « la première génération des *Sorcières* » comptait une quinzaine de membres actives. Elles provenaient de différentes organisations militantes de la gauche radicale : punks, communistes, anarchistes, étudiantes, etc. Elles avaient « autour de 23/24 ans »; il y avait « quand même quelques filles qui venaient de milieux plus « populaires », et quelques filles racisées. » (Élise, P14). Quelques-unes avaient des enfants. Toujours selon Élise, cette hétérogénéité de la première génération se reflétait dans les analyses et luttes portées par le collectif.

Portrait d'Élise, ancienne membre des Sorcières (2004-2011) (Annexe XII)

Élise a 34. En plus d'être titulaire d'un doctorat, elle enseigne et fait de la recherche. Elle dit appartenir à la classe moyenne. Son père travaillait dans les hautes sphères politiques (il est maintenant à la retraite) et sa mère est gestionnaire d'entreprise. Elle vit en union civile, avec son conjoint de longue date et leur enfant de 5 ans et demi.

Son parcours militant débute en 2000 alors qu'elle est au baccalauréat. C'est l'une de ses camarades de classe qui l'invite à participer à une réunion dont le but était de créer un nouveau collectif féministe radical. Arrivant à la rencontre avec des préjugés défavorables sur le féminisme radical, les militantes qu'elle rencontre font preuve, à son avis, d'une très grande ouverture face à ces craintes et questionnements. Curieuse et un peu convaincue, elle décide de s'investir davantage dans les rencontres et les discussions du groupe. C'est dans ce contexte que naît le collectif féministe radical *Les Insoumises*. C'est par le biais de ce groupe féministe qu'elle entre en contact avec la gauche radicale montréalaise. À travers diverses activités, manifestations et mobilisations militantes, elle côtoie des membres du collectif *Les Sorcières* qu'elle a rejoint en 2004.

Cela créait parfois de vifs débats, mais donnait également lieu à des échanges enrichissant, dit Myriam :

Il y avait des filles qui venaient des milieux anarcho-autonomes, plus de culture punk faque ça, ça clashait avec les universitaires qui venaient de la banlieue, dont moi. Mais des fois ça donnait des super belles dynamiques [...]. Après ça tu avais justement des femmes qui venaient des milieux anglos, mais pas parce qu'elles étaient anglos, mais parce qu'elles venaient de l'Université Concordia. Elles ramenaient des problématiques anti-racistes et les luttes qu'elles faisaient à Concordia sur le fait que le féminisme était blanc. Donc on avait des discussions aussi sur le sujet du racisme dans le collectif. [...] il y avait aussi une femme née au Niger, mais adoptée par des blancs. Je veux dire à part la couleur de la peau, elle a l'accent québécois, il y avait ça. Il y avait une femme arabe catholique, mais ça cette diversité raciale on l'a pu. Ça on l'avait, on l'a pu.
(Myriam, P14-P18)

Portrait de Myriam, membre active des Sorcières depuis 2001 (Annexe XIII)

Myriam est une étudiante et enseignante de 36 ans. Elle vit depuis plusieurs années avec son conjoint. Elle n'a pas d'enfant et ne compte pas en avoir. Elle affirme être issu d'une famille de classe populaire (sa mère est décédée et son père est à la retraite), mais elle tient également à spécifier que, de par ses études avancées, de son emploi et de sa longévité dans le milieu militant, elle possède tout de même un capital militant et culturel notable.

Elle retrace le début de son parcours militant au sein du mouvement étudiant québécois vers les années 1999-2000. Alors au baccalauréat, elle découvre son intérêt pour le féminisme dans le cadre d'un cours. Forte de ses nouvelles connaissances, elle souhaite alors militer rapidement afin d'éradiquer les oppressions et les diverses problématiques dont elle prenait conscience. Elle s'est impliqué dans le collectif féministe radical *Les Insoumises* avec Élise, puis, ayant un « ras-le-bol » du milieu militant étudiant, elle est invitée à joindre *Les Sorcières* en 2001. Bien qu'elle ne revendique pas à titre individuelle la création de ce qui deviendra en 2010 la *Coalition féministe radicale contre le G20*, elle se souvient avoir lancé cette initiative avec Iris (dont je parlerai un peu plus loin). Les deux militantes avaient alors constaté l'absence d'analyse féministe au sein du *Bloc AMP* – qui deviendra par la suite la *Convergence des luttes anti-capitalistes* (CLAC). Malgré la courte aventure que fût la *Coalition*, elle est demeurée active jusqu'à ce jour dans *Les Sorcières*.

Au fil des années, le nombre de membres du collectif s'est à la fois réduit et

homogénéisé selon Myriam. Le collectif regroupe aujourd'hui cinq militantes et ne compte plus de femmes de groupes minorisés. Elles sont toutes : « d'origine francophone, de vieilles origines européennes, catholiques » dit Myriam, et en majorité diplômée. « Dans *Les Sorcières*, il y a une forte majorité de diplômées universitaires. C'est comme si [réfléchit] le langage de l'universitaire, pour faire une espèce d'image, est plus présente dans le collectif qu'il l'était avant. » (Myriam, P20). En 2015, le collectif ne compte qu'une seule mère : Marion.

Portrait de Marion, membre active des Sorcières depuis 2007 (Annexe XIV)

Marion a 36 ans. Mère de deux enfants – 5 ans et 3 mois – elle est en congé de maternité au moment de l'entretien. Elle travaille dans le secteur de la documentation et de l'archivage. Tout comme ses parents, elle s'identifie à la classe moyenne (sa mère travaillait dans la finance et son père travaillait dans le secteur des télécommunications ; les deux sont maintenant à la retraite. Elle est en couple avec un homme depuis plusieurs années qui est également le père de ses deux enfants.

Du point de vue militant, elle a participé de manière distanciée à une grève étudiante à la fin de l'année 1990. Elle commence à militer plus activement au sein de son association étudiante modulaire, puis son association étudiante facultaire, pour ensuite s'impliquer au sein du comité femmes de son association étudiante nationale. C'est là qu'elle découvre la non-mixité organisationnelle. Au même moment, elle rencontre des militantes féministes radicales des *Sorcières*, de *Cyprines* et de *Némésis*. Elle investit ensuite deux coalitions mixtes – la *Coalition anti-masculiniste* et la coalition *Avortons leur congrès!* (contre la venue d'un congrès anti-choix) – avant de rejoindre *Les Sorcières* en 2007. Elle est toujours active au sein de ce dernier.

La composition sociale de la Coalition féministe radicale contre le G20

S'il y a un consensus entre les participantes à la recherche sur la *Coalition*, c'est qu'elle est largement composée de femmes blanches fortement scolarisées (toujours

aux études ou ayant terminé leur études). Josée affirme :

Si mettons actuellement on faisait un groupe comme cette coalition-là, je pense qu'il y aurait beaucoup de remise en cause de " Vous êtes toutes des blanches majoritairement du milieu universitaire " ou qu'on est encore à l'école avec un capital culturel assez important (Josée, P111).

Portrait de Josée, membre de la Coalition féministe radicale contre le G20 en 2010 (Annexe XV)

Âgée de 30 ans, Josée a récemment terminé sa maîtrise. Elle a grandi en région dans une famille de classe moyenne œuvrant dans le milieu de l'enseignement. Sa mère est enseignante et son père, maintenant décédé, était dans un poste de direction dans un établissement d'enseignement. Josée est aujourd'hui enseignante contractuelle. Elle est présentement en couple et vit en colocation. Bien qu'elle n'ait pas d'enfant au moment de l'entretien, elle confie penser fréquemment à la possibilité d'en avoir, mais que sa précarité économique est un frein au projet.

Elle commence à militer en s'impliquant dans des associations étudiantes locales lors d'une grève étudiante alors qu'elle fréquente une université en région. À son arrivée à Montréal, elle recherche en vain des groupes politiques féministes dans lesquels s'impliquer. Les années 2008-2011 sont des années de creux en termes d'organisations féministes radicales selon elle, et se dit déçue de ses expériences dans le mouvement étudiant. En 2010, elle s'est jointe à la *Coalition féministe radicale contre le G20* au début de sa constitution, mais la quitte rapidement à cause des dynamiques internes qu'elle juge problématiques.

Iris, ancienne membre de *la Coalition* et actuelle membre des *Sorcières*, insiste par ailleurs sur la différence d'âge et surtout d'ancienneté et du capital militant entre les membres de *la Coalition*.

Portrait d'Iris, membre active des Sorcières depuis 2007 ou 2008 et membre de la Coalition féministe radicale contre le G20 (Annexe XVI)

Âgée de 35 ans, Iris a complété des études universitaires de premier cycle. Elle grandit en région au sein d'une famille monoparentale de classe populaire (sa mère est aujourd'hui à la retraite). Iris travaille aujourd'hui dans le milieu communautaire et se considère toujours comme appartenant à la classe populaire. Elle vit avec son conjoint et n'a pas d'enfant.

Son militantisme a débuté dans un cégep de région au sein du comité de mobilisation. Grâce aux contacts qu'elle a développés dans le mouvement étudiant et au gré des rencontres dans des manifestations, elle s'implique à l'extérieur du milieu étudiant. À la fin des années 1990, elle s'implique dans un groupe mixte, ouvert, non-violent et non-affinitaire contre la mondialisation. C'est au sein de cette organisation qu'elle rencontre d'autres féministes radicales. Face aux diverses problématiques spécifiquement vécues par les femmes au sein de cette organisation, elle participe à la création d'un comité femmes. Quelques mois plus tard, ce comité deviendra un collectif autonome féministe radical. Après la dissolution de ce dernier, elle se joint à un groupe féministe radical qui s'organise contre les groupes anti-choix. Le groupe a depuis cessé ses activités. C'est en 2007 qu'Iris rejoint *Les Sorcières*. En 2010, avec Myriam, elle lance un appel à la création d'une *Coalition féministe radicale contre le G20*. Iris demeure à ce jour active au sein du collectif *Les Sorcières*.

Véronique distingue ainsi deux catégories :

Les personnes qui étaient plus jeunes, comme moi, qui avaient peut-être 21-22 ans. En général, c'est lié à l'âge mais on avait moins d'expérience de militantisme. On en connaissait peut-être moins sur le féminisme parce qu'on avait moins lu sur le sujet. C'était peut-être plus récent notre éveil par rapport au féminisme. Contrairement aux femmes qui avaient dans la trentaine à l'époque et qui militaient depuis 10-15 ans.
(Véronique, P34)

Portrait de Véronique, membre de la Coalition féministe radicale contre le G20 en 2010 (Annexe XVIII)

Véronique a 26 ans et détient un baccalauréat. Elle est présentement étudiante en plus de travailler dans un organisme communautaire comme intervenante. Elle a

grandi à Montréal dans une famille blanche de classe moyenne. Sa mère travaille dans le secteur de la documentation et de l'archivage et son père à l'accueil et gestion dans le milieu hospitalier. Présentement célibataire, elle vit en colocation et n'a pas d'enfant.

Son parcours militant débute alors qu'elle est étudiante à l'université et qu'un conflit de travail éclate entre les professeur-e-s et l'administration de son université qui culmine par le déclenchement d'une grève – à la fois du côté professoral et étudiant. À ce moment, ses ami-e-s l'encouragent à participer à des manifestations de solidarité aux professeur-e-s. C'est par ce chemin qu'elle en vient à s'impliquer dans le mouvement étudiant. Elle identifie à la fois ses cours, ses lectures, ses amitiés, le contexte politique et une conférence marquante d'une militante dans le cadre d'un de ses cours comme étant à l'origine de son engagement politique. Par la suite et sous invitation, elle intègre le comité organisateur d'une rencontre féministe radicale à Montréal. Ensuite, elle participe à la formation d'un groupe affinitaire féministe radical : *La Solidaire Insurgée*. En 2010, elle intègre la *Coalition féministe radicale contre le G20*. *La Solidaire Insurgée* se dissout autour de 2012. Depuis, Véronique n'est dans aucun collectif, mais continue de participer à diverses manifestations et actions à titre individuel.

Finalement, *toutes* les militantes avec lesquelles j'ai pu m'entretenir partent du postulat féministe que le privé est politique et que le militantisme doit s'ancrer dans les expériences et conditions réelles d'existence. Elles partagent ainsi une posture épistémologique du « point de vue situé »¹⁹ qu'elles tentent de mettre en action. Il s'agit alors de politiser leurs propres expériences de jeunes femmes blanches, francophones, citoyennes canadiennes, hautement scolarisées pour la majorité d'entre elles mais avec de faibles revenus, qui combinent travail à temps partiel et petits contrats.

19 Pour plus d'information sur l'épistémologie du point de vue situé, voir : Dorlin, Elsa. (2008). *Épistémologies féministes*. Dans Elsa Dorlin, *Sexe, genre et sexualités*. Paris : Presses universitaires de France.

3.2 L'univers militant féministe radical

Je m'intéresserai ici plus spécifiquement aux contextes d'émergence des trois collectifs féministes radicaux sélectionnés. Par la suite, il sera question des modalités de recrutement et d'intégration des nouvelles ainsi que de désengagement militant.

3.2.1 Le contexte d'émergence des collectifs féministes radicaux

Les relations entre les groupes féministes radicaux et les groupes mixtes de la gauche radicale montréalaise : entre « ras-le-bol »...

Afin de comprendre l'émergence des groupes féministes radicaux, il est impératif d'analyser les relations que les militantes entretiennent avec les militants des organisations mixtes de la gauche radicale. Les groupes d'extrême-gauche et le mouvement étudiant²⁰, bien qu'ils visent une transformation radicale de la société, sont, eux-aussi, traversés par de nombreux rapports de pouvoir, dont les rapports sociaux de sexe. La majorité des militantes (7 sur 8) ont identifié la secondarisation des enjeux féministes et la division sexuelle du travail militant comme des facteurs

20 Bien que présenté ici séparément, il existe plusieurs liens entre le mouvement étudiant et la gauche radicale au Québec. Les participantes en ont clairement décrit les liens par le biais de leur parcours militant. Plus spécifiquement, cinq d'entre elles (62,5%) ont d'abord milité dans le mouvement étudiant avant d'intégrer un groupe féministe ou appartenant à la gauche radicale. Deux autres (25%) ont commencé à militer d'abord dans un groupe féministe sur leur campus pour ensuite militer dans le milieu d'extrême-gauche. Une seule participante n'a pas intégré le militantisme via un lieu d'études supérieur, mais plutôt directement par la gauche radicale pour ensuite se mobiliser sur des enjeux féministes. Pour plus de détails sur les liens entre la gauche radicale, plus spécifiquement anarchiste et le mouvement étudiant, voir : Bellemare-Caron, Rémi. (2013). *Les anarchistes et le mouvement étudiant*. Dans Rémi Bellemare-Caron, Émilie Breton, Marc-André Cyr, Francis Dupuis-Déri, Anna Kruzynski (dir.) *Nous sommes ingouvernables. Les anarchistes au Québec aujourd'hui* (p.95-117). Montréal : Lux éditeur.

les ayant poussés à se mobiliser de manière autonome sur des enjeux ou dans une perspective spécifiquement féministe.

Division sexuelle du travail militant

On retrouve ici ce qui a déjà amplement été démontré par la littérature féministe sur les mouvements sociaux à hégémonie masculine à savoir, qu'ils sont marqués par la division sexuelle du travail. Celle-ci « a deux principes organisateurs : le *principe de séparation* (il y a des travaux d'hommes et des travaux de femmes); le *principe hiérarchique* (un travail d'homme "vaut" plus qu'un travail de femme) » (Danièle Kergoat, 2010, p. 64. Elle souligne). Les formes prises par cette division sexuelle du travail militant sont toutefois spécifiques au militantisme de la gauche radicale compte tenu de son répertoire et des tâches militantes qu'il implique. Par exemple, Cynthia raconte comment plusieurs militantes du *Montreal Sisterhood* se sont vues exclues des bagarres de rues contre des gens appartenant à des groupes d'extrême-droite :

Cynthia, P33 : des filles racontaient ceci: "Ben là on est sorti dans un bar, il y a des fachos [fascistes] qui sont arrivés puis là mon chum m'a dit ou mon ami de gars m'a dit "Tiens ma bière, j'vais m'en occuper" ou "peux-tu surveiller mon manteau";

Stéphanie, I34 : Pendant qu'eux allaient leur casser la gueule ?;

Cynthia, P34: Oui. (Cynthia, P33-P34)

Il est important d'abord de saisir l'importance que revêt la confrontation physique chez les antifascistes radicaux pour comprendre la gravité de l'exclusion des femmes de ces pratiques. Le passage à tabac d'individus appartenant ou ayant été identifiés comme gravitant autour des cercles militants d'extrême-droite est considéré comme une partie intégrante de la lutte antiraciste contre le néofascisme, le néonazisme et

autres idéologies d'extrême-droite identifiées à des mouvances identitaires et nationalistes^{21, 22}. Ainsi, les militant-e-s qui participent à ces bagarres se voient fortement valorisé-e-s et reconnu-e-s dans les cercles antifascistes radicaux. En étant ainsi écartées de ce qu'elles qualifiaient elles-mêmes « d'actions violentes », les femmes antifascistes se voient mises à l'écart d'un des éléments importants du répertoire d'actions antifascistes, elles se voient refuser toute capacité à mobiliser la violence dans des objectifs politiques. Ainsi, comme le disait l'historienne Fanny Bugnon dans son ouvrage sur les femmes violentes de deux organisations révolutionnaires : « si, par leur engagement et leurs pratiques, les militantes des groupes violents se pensent et se veulent les égales des hommes, elles n'échappent pas aux tensions suscitées par la reconnaissance de leur capacité à être violentes » (2015, p. 56). Cependant, pour les membres du *Montreal Sisterhood*, cette lutte pour la reconnaissance ne doit pas être accompagnée d'une pression ou d'une obligation de participer aux actions violentes, tout comme les militantes qui refusent d'y prendre part ne doivent pas considérées comme des militantes de deuxième zone :

D'une part, qu'on arrête de voir les femmes comme des militantes de second rôle si elles ne veulent pas se battre. D'autre part, qu'on arrête aussi de prendre pour acquis qu'elles ne vont pas se battre, puis si elles ne se battent pas de ne pas mettre la faute sur

-
- 21 Les *Skinheads* de droite, aussi appelés *Boneheads*, sont identifiés comme des ennemis par les antifascistes, mais l'inverse est également vrai. Dans leur étude exploratoire sur les processus de radicalisation des *Skinheads* de droite au Québec, Tanner et Campana affirment que ces derniers les identifient comme leur ennemi principal : « leur ennemi principal sont les militants de gauche, spécialement ceux qui appartiennent à des groupes de *Skinheads* de la gauche. Le *RASH* et le *SHARP* sont fréquemment critiqués et sont considérés comme des ennemis héréditaires. Ils mobilisent un langage coloré et une symbolique violente afin de les décrire. » (2014, p. 33, traduction libre).
- 22 Ce genre de bagarres entre les différentes franges *Skinheads* ont aussi été observées aux États-Unis par le sociologue Derek Bowen : « Des conflits en cours avec d'autres *Skinheads* étaient une occurrence courante. Plusieurs des gangs devaient négocier avec d'autres factions *Skinheads* avec des visions idéologiques opposées. [...] Certains observateurs des scènes *Skinheads* ont notés que les *Skinheads* du *SHARP* avaient tendances à être aussi violents que leurs homologues racistes (Christensen, 1994; Leet *et al.*, 2000; Blee, 2002). Les *Skinheads* antiracistes se décrivent eux-mêmes comme les vrais *Skinheads* et affirment que les racistes, qu'ils appellent parfois *Boneheads*, corrompent la culture *Skinhead*. » (2008, p. 172-173, traduction libre).

elles. Ça serait trois trucs qu'on essaie de faire. Aussi d'arrêter de dire que la violence c'est une affaire masculine puis d'exclure les femmes de ces stratégies-là d'emblée.
(Cynthia, P35)

Outre les modalités de participation aux actions dites violentes, les tâches réalisées par les femmes dans le cadre de l'activisme « mixte » sont invisibilisées et dévalorisées, ce qui n'est pas sans créer de frustration.

C'était toujours nous-autres [les femmes du collectif mixte non-violent] qui s'occupaient des jobs de réception, de paperasseries, de faire la bouffe pour les manifs ou les camps de formation [...]. Je pense que j'en suis devenue tellement écœurée des groupes mixtes [...] où on se retrouve toujours dans les mêmes tâches, où on a toujours si peu de visibilité, où on organise des actions extraordinaires, mais qui n'ont pas de place, qui ne sont pas valorisées par le reste de l'organisation. (Iris, P11 et P27)

À travers la division sexuelle du travail militant, c'est aussi « l'appropriation du travail collectif des militantes par leurs collègues masculins » (Zylberberg-Hocquart, 1981) qui est dénoncée. Iris, militante des *Sorcières*, décrit comment, dans le cadre du Sommet des Amériques en 2001, un « leader » s'était approprié le travail de mobilisations et les actions politiques du comité femmes de leur organisation mixte :

Mais on [le comité femme] avait créé un espace non-mixte femmes, un *safe space*²³, à Québec. On avait une action le jeudi soir [...] sur le périmètre de sécurité, puis on avait organisé une énorme marche féministe avec là où on avait invité un million de collectif puis de groupes de femmes. Ça nous avait pris beaucoup de temps puis on avait eu très peu de support du reste de [l'organisation mixte non-violente], en fait, pas du tout. À part des entrevues fait par un certain *leader* charismatique où il s'appropriait le travail qu'on avait fait. (Iris, P11)

Ainsi, l'exclusion (principe de séparation) des militantes de certaines actions militantes fortement valorisées, l'invisibilisation de leur travail, la dévalorisation (principe de hiérarchisation) de celui-ci et son appropriation répondent toutes à la logique de division sexuelle du travail militant.

23 Iris réfère ici aux *safe space*, traduction de « lieu sécuritaire ». Voir The Roestone Collective. (2014). *Safe Space. Toward a Reconceptualization*, *Antipode*, 46(5), 1346-1365.

Secondarisation des enjeux féministes

Après plusieurs années de militance en non-mixité, Iris prend la décision en 2010 de se mobiliser à nouveau dans une organisation mixte.

La CLAC [*Convergence des luttes anticapitalistes*] se reformait, [...] j'étais allée à une réunion avec plein d'ouverture. [...] J'étais vraiment en colère [après la rencontre]. Les hommes avaient encore pris toute la place, les femmes très peu, dans tout ce qui avait été nommé de "iste" dans l'appel, il n'y avait pas "féministe". Encore une fois, c'était mis de côté. (Iris, P27)

Iris constate ainsi, après dix ans, que les enjeux féministes sont toujours invisibilisés dans les organisations mixtes de la gauche radicale et ce, dans la plus grande structure visant à rassembler les anticapitalistes du Québec au moment important de mobilisation suscitée par la rencontre du G20 à Toronto.

Cynthia résume l'ensemble des problématiques vécues par les femmes dans les groupes de la gauche radicale dans ces termes:

Le féminisme est souvent une lutte qui est secondaire. [...] il y a peu de mesures concrètes et réelles pour faire en sorte que [...] la place des femmes soit ce qu'elle devrait être. [...] les comportements sexistes, les jokes sexistes continuent même si les gars disent qu'ils sont féministes. [...] dans une réunion quand tu dis quelque chose et qu'un gars dit la même chose après toi, ben c'est lui qui est cool. Je pense que c'est présent dans tous les autres groupes, regroupements d'extrême-gauche. (Cynthia, P43)

La seule prise de conscience de ces problématiques n'est pas suffisante afin d'expliquer la formation des collectifs non-mixtes bien qu'elle constitue une première étape. Sept participantes sur huit ont insisté sur l'importance du partage et de la mise en commun de ces expériences individuelles entre femmes comme moment structurant pour l'émergence de leur collectif.

... et la création d'un rapport de force

C'est à travers la non-mixité organisationnelle qu'elles peuvent s'extirper, ne serait-ce que temporairement, des rapports sociaux de sexe (Fortin et al., 2009, p. 30) et ainsi libérer leur parole et enclencher un processus d'« empowerment » (Maruani, 1979; Blais, 2008). Elle prouve également sa force mobilisatrice au moment où les individuelles sont déjà mobilisées au sein d'un collectif. Anaïs du *Montreal Sisterhood* affirme :

Il y a beaucoup de filles qui se sont politisées à travers le groupe [le *Montreal Sisterhood*]. Dans le sens que tu n'as peut-être pas besoin d'écrire des textes [...], peut-être que les discussions qu'on a entre nous sont suffisantes pour générer des réflexions. (Anaïs, P28)

Si toutes les militantes participantes à la recherche critiquent sévèrement le manque d'analyse féministe des organisations mixtes, elles « collaborent » tout de même avec ces dernières pour y créer un rapport de force visant à « amener cette analyse-là [féministe] au sein des mobilisations » (Iris, P25). Iris décrit ainsi la première participation de la *Coalition féministe radicale contre le G20* à une assemblée générale de la CLAC :

Il y avait une table en rectangle, [...] on faisait [les membres de la *Coalition féministe radicale*] un pan de table au grand complet. Donc physiquement, les féministes prenaient la moitié de l'espace. Une à côté de l'autre, je nous voyais comme un mur. [...] si je compare au moment où je suis allée seule, je ne me suis pas levée pour péter une coche et être encore la féministe de service frustrée puis trop émotive [...]. Là, en étant en gang, non seulement on était calme, [...] On a nommé toutes nos critiques par rapport à la première rencontre, entre autres, que le féminisme était pas là et qu'on était là pour s'assurer que l'analyse ferait partie des mobilisations contre le G20. [...] On a été mises à l'ordre du jour et par la suite on a toujours été mises à l'ordre du jour. Il y avait toujours un point *Coalition féministe radicale*. (Iris, P32-33)

Les féministes radicales assument ainsi deux fonctions au sein de la gauche radicale.

La première est celle de la « mauvaise tête » (Trat, 2006) : « On [le comité femme du groupe mixte non-violente] était devenu les chialeuses de services qui remettait tout le temps en question les rapports genrés, le fait que c'était des rapports inégalitaires. » (Iris, P25).

La seconde est une fonction de « consultante externe », voir de « représentante », pour les groupes mixtes et non-mixtes sur une variété d'enjeux féministes :

Les Sorcières à un moment donné sont devenues un peu les féministes de référence dans la gauche radicale [...] *Les Sorcières* aussi souvent sollicitées par la CLAC [...] pour se joindre à des actions, y amener une parole féministe. [...] Il y avait même déjà eu des filles qui nous ont écrit pour des situations : "Comment on s'organise là-dessus?" (Élise, P23-25)

Évidemment, ces deux fonctions ne sont pas sans créer de tensions. D'un côté, les groupes mixtes risquent de voir leur organisation questionné face à certaines de leurs pratiques et discours militants. De l'autre, les groupes féministes radicaux non-mixtes risquent que leurs critiques ne soient toujours pas pris en compte. Sur ce dernier aspect, Myriam relate les constats auxquels sont arrivés *Les Sorcières* plusieurs années après les mobilisations contre le G20 et de collaboration avec la CLAC :

Il n'y a pas d'intégration du féminisme [...] à chaque fois celles qui y étaient allées faisaient des bilans de rencontres, puis le collectif posait les questions : "Est-ce que l'énergie qu'on met à aller à la CLAC vaut la peine ? Est-ce qu'on en retire quelque chose ?" Puis à un moment donné, on en est venu à la conclusion qu'on ne retirait plus rien. (Myriam, P50)

Selon Iris, si la *Coalition féministe radicale contre le G20* a réussi à imposer un rapport de force, c'est que la parole des femmes ne pouvait tout simplement plus être effacée. Au final, comme l'affirmait Kergoat :

(...) la mixité a bien, semble-t-il un pouvoir subversif. Mais encore faut-il définir de quelle "mixité" l'on parle : il ne s'agit pas de la simple co-présence de groupes sexués mais d'une "vraie" mixité où les femmes ne sont plus – tant objectivement que subjectivement – dans l'illégitimité par rapport au pouvoir. Ce qui suppose que les femmes soient quantitativement très majoritaires; car cela passe par l'instauration d'un rapport de force. (2010, p. 74).

3.3 Trajectoires dans les organisations féministes radicales

Comme il a été possible de le voir, les collectifs ne se réduisent pas à leur moment initial de constitution d'autant que les effectifs militants sont variants. En se concentrant sur leur émergence, leurs pratiques et leur mode d'organisation, la littérature existante sur ces collectifs féministes radicaux tend à délaissier la manière dont de nouvelles militantes les intègrent, s'y mobilisent ou les quittent (Fillieule, 2009).

Or, il ne suffit pas de s'identifier comme féministe radicale pour intégrer ces collectifs. Je tenterai d'abord d'expliquer comment le recrutement et l'intégration de nouvelles militantes s'effectuent au sein de ces organisations. En ce sens, il est légitime de se demander : quelles sont les critères de sélection des collectifs et quels sont les effets de cette sélection sur leurs membres ? Ensuite, j'explorerai les mécanismes qui permettent la rétention des militantes dans leur organisation. Finalement, je discuterai des motifs soulevés par certaines militantes pour expliquer leur désengagement militant. En somme, il s'agira d'exposer comment et pourquoi les effectifs se transforment au sein de ces groupes. L'analyse de ces moments de la mobilisation permettra d'en apprendre davantage sur la manière dont on se mobilise dans un collectif féministe radical, mais également sur les fonctionnements internes et les tensions qui traversent cet univers militant.

3.3.1 Le recrutement de nouvelles militantes dans les collectifs

Comment entre-t-on dans un collectif affinitaire féministe radical à Montréal? À partir des récits d'entretien, on peut distinguer deux modes de recrutement : le recrutement élargi et le recrutement ciblé.

Le recrutement élargi consiste à rejoindre un plus grand nombre de féministes radicales. Celui-ci est surtout utilisé lorsqu'il s'agit de former de nouveaux collectifs de mobilisation. C'est le cas de la *Coalition féministe radicale contre le G20*.

Il y avait des femmes de collectifs qu'on connaissait. [...] Il y avait des militantes avec qui on [Iris et Myriam] avait milité à droite ou à gauche, mais avec qui on savait que la base affinitaire était là puis qu'il y avait un intérêt par rapport à la question féministe puis de développer l'analyse pour le G20. (Iris, P42)

Il s'agit d'inviter (par courriels dans ce cas-ci) plusieurs militantes à partir des réseaux des unes et des autres à se joindre aux prochaines rencontres. Le recrutement se fait sur la base de connaissances interpersonnelles qui semble assurer des affinités politiques connues ou présumées. Ce premier mode de recrutement est donc en lui-même sélectif et circonscrit à un entre soi militant déjà existant.

L'autre processus de recrutement en est un qu'on pourrait qualifier de « ciblé ». Il vise spécifiquement des individus (rarement plus de 2 ou 3) choisies par les membres de l'organisation. Il peut varier dans son degré de formalité. Pour leur part, *Les Sorcières* ont un processus de recrutement ciblé très formalisé qui comprend des entretiens et dont le but est de vérifier, dans un premier temps, l'intérêt et, dans un second temps, tester les affinités politiques avec les potentielles recrues. Alors qu'au début des

années 2000, Élise et Myriam avaient été invitées par des amies à se joindre aux *Sorcières* à la suite d'expériences militantes partagées, aucun processus ou mécanisme officiel d'intégration n'existait (Élise, P8-9; Myriam P3). C'est à la suite de vives tensions suscitées par des visions discordantes des luttes à mener contre le capitalisme qui a précipité le départ d'une membre que le collectif a décidé de se doter de critères et de procédures de recrutement :

On a aussi renforcé nos critères d'admission [Rire] parce qu'on a eu des blessures. Puisqu'on est dans l'affinitaire un moment donné il y avait une femme [Alice] qui nous sortait des affaires un peu grossiers: « Le capitalisme à visage humain ». Ça l'a créé des tensions, puis c'était pas nommé aussi puis c'est devenu problématique. [...] Alice a bien senti qu'elle était pas à sa place puis elle est partie. (Myriam, P27)

Iris et Marion racontent comment elles ont été approchées et invitées à intégrer *Les Sorcières* :

C'est une membre des *Sorcières* qui m'a un jour invité à aller prendre un café et je ne savais vraiment pas pourquoi. [...] Après on a eu une rencontre collective [...] Dans le fond, on a parlé de notre façon de penser puis de vivre notre féminisme pour voir si dans les faits ça pouvait fonctionner entre *Les Sorcières* et moi. Au final, ça l'a fonctionné. C'est comme ça que ça s'est fait. (Marion, P11-P13)

Ça faisait même quelques fois que *Les Sorcières* me demandaient des prestations ponctuelles. [...] je les connaissais de mon temps de [mon groupe féministe radicale s'étant autonomisé du collectif mixte non-violent] comme des alliées [...]. Donc c'est ça, les filles ont demandé à me rencontrer. [...] Donc j'ai eu une entrevue là [Rire]. (Iris, P15-P17)

Le recrutement ciblé peut également permettre de recruter une nouvelle féministe pour qu'elle fasse partie de la communauté interne²⁴ (Staggenborg, 1998) féministe radicale. À la limite de l'accompagnement (« coaching »), de la conscientisation politique et du recrutement, la relation entre Myriam et Véronique montre cette autre

24 Pour plus de détails sur la notion de communauté interne et par extension de communautés de mouvement social, voir Staggenborg, Suzanne. (1998). Social Movement Communities and Cycles of Protest : The Emergence and Maintenance of a Local Women's Movement. *Social Problems*, 45(2), 180-204.

facette du recrutement ciblé. Après des rencontres individuelles où confidences, partage de lectures féministes radicales et discussions politiques s'entremêlaient, Myriam introduit Véronique progressivement dans son entourage militant féminisme radical.

Véronique, P5 : En allant prendre une bière avec [Myriam], on avait parlé de plein de sujets dont le féminisme, puis c'était vraiment comme venu me chercher à plusieurs niveaux. C'était un peu comme une découverte genre : " Woowww! Le féminisme et l'anarchisme existent! ";

Stéphanie, I6 : Quand tu disais " à plusieurs niveaux " ça serait quoi ces niveaux-là?;

Véronique, P6 : Autant au niveau personnel que politique [...] cette soirée-là m'a permis de faire des liens entre les deux [...] elle m'a suggéré différentes lectures à faire comme Christine Delphy, Colette Guillaumin. Rapidement je suis allée chercher ces livres-là, puis j'ai commencé à les lire. Puis évidemment, à ce moment-là, j'avais aucune idée c'était quoi le féminisme radical. J'ai réalisé par après que les auteures qu'elle m'avait suggérées c'étaient des féministes radicales [Rire]. [...] après la soirée que j'avais passé avec Myriam, on a continué à se voir un peu. On allait prendre une bière de temps en temps, souper au resto des choses comme ça. Puis elle m'avait encouragé à aller dans des événements militants comme le *Salon du livre anarchiste* ou d'autres manifs. Bref, je m'en rappelle aussi j'étais allée quelques fois puis j'avais rencontré du monde là et Myriam dans le fond m'avait comme intégré à d'autres féministes radicales, si l'on peut dire (Véronique, P5-P9)

Au final, les critères de sélection des membres demeurent tout de même flous. La constante qu'il est possible d'identifier à travers les deux processus de recrutement est l'importance de connaître la personne à recruter. On recrute selon les amitiés, au sein du réseau militant féministe radical montréalais, sur la base d'affinités politiques connues ou présumées.

3.3.2 L'intégration et la rétention des membres dans les groupes féministes radicaux montréalais

Comment intègre-t-on et reste-t-on dans ces collectifs féministes? Tel que relaté précédemment, je définis l'intégration comme le processus par lequel une ou des membres en viennent à apprendre et à adopter les codes, les valeurs et les normes d'un groupe socialement défini. Une fois le processus d'intégration complété, l'individue peut espérer être « retenue » par les liens sociaux qu'elle a construits. Les frontières entre le statut de nouvelle recrue et celui de militante « intégrée » sont parfois très claires. Par exemple, lorsqu'il est question du mécanisme d'accompagnement et d'intégration qu'est le marrainage chez *Les Sorcières*. Dans d'autres cas, les frontières sont plus ambiguës soit par une absence de mécanismes formels d'intégration comme ce fût le cas dans *la Coalition féministe radicale contre le G20* ou, encore, parce que le moment de recrutement et d'intégration est perçu comme le même revers d'une médaille, comme c'est le cas pour le *Montreal Sisterhood*.

Effectivement, au sein du *Montreal Sisterhood*, recrutement et intégration ne peuvent pas être compris comme deux moments distincts. Le mode de recrutement est davantage ouvert et le groupe s'est doté d'une structure à double adhésion : les membres et les sympathisantes. Les nouvelles arrivantes sont d'abord considérées comme des « sympathisantes ». D'une durée de six mois, ce premier moment fonctionne comme une période d'intégration où les nouvelles se familiarisent avec les codes, valeurs et modes de fonctionnement du collectif. Pour les « anciennes », c'est une période qui permet de créer des liens et de tester, dans et par la pratique, les affinités politiques. Après quoi, le collectif peut, s'il le juge nécessaire, faire un retour

auprès de la sympathisante afin de valider avec elle son passage au statut de membre et ainsi obtenir le droit de vote durant les rencontres. Il est également possible au bout de cette période de six mois, que les membres refusent à la sympathisante son changement de statut. Cela n'implique pas son exclusion *de facto*. Les membres peuvent plutôt profiter de ce moment pour pointer des fragilités sur lesquelles la sympathisante est invitée à travailler pour acquérir le statut de membre à part entière – assumer davantage de tâches, veiller à avoir des pratiques et des discours plus en phase avec certains des principes politiques féministes définis par le *Montreal Sisterhood*, etc. Ainsi le travail de socialisation politique et d'intégration peut suivre son cours. Certaines sympathisantes optent elles-mêmes pour la conservation de leur statut de sympathisante, soit parce qu'elles ne peuvent pas s'impliquer davantage ou simplement parce que le lien de camaraderie que leur offre le statut de sympathisante répond à leurs besoins.

Dans le cas des *Sorcières*, le processus d'intégration se met en branle après le passage par les procédures formelles de recrutement (rencontre individuelle, puis collective avec la nouvelle recrue). Le principal mécanisme d'intégration des nouvelles militantes est le marrainage. Le rôle de la marraine se résume en ces termes : « si tu as des questions, si tu as des malaises, si tu as quelque chose, tu as une personne de référence avec qui tu peux communiquer. » (Marion, P14). Ainsi, la marraine accompagne l'apprentissage de la vie du collectif et de ses dynamiques.

Selon Myriam, la *Coalition féministe radicale contre le G20* ne s'est pas dotée de mécanisme formel d'intégration de ces participantes.

Les Sorcières justement on a travaillé notre affinité. *La Coalition*, ça se voulait : « Oui, voyez l'appel et joignez-vous à nous si vous vous reconnaissez dans l'appel ». Sauf qu'avec *Les Sorcières*, quand on intègre une nouvelle personne, on prend le temps, on fait un souper, on prend vraiment le temps de partager. Généralement, c'est des gens qu'on a rencontré ailleurs dans d'autres milieux qu'on va chercher. Et ça, c'est très différent. *La Coalition* ne pouvait pas atteindre le même objectif dans le fond de délibération en tenant compte du senti, du ressenti, avec... Comment dire? Avec quelque chose de plus égalitaire parce qu'on ne se connaissait pas toute et que ce n'était pas comme ça que ça se passait. (Myriam, P28)

Josée affirme pourtant qu'il existait bel et bien des mécanismes informels d'intégration par l'accompagnement (« coaching ») au sein de la coalition. Cet accompagnement était généralement pris en charge par les militantes plus anciennes, disposant d'un plus grand capital militant²⁵ et la prise en charge était dirigée vers une militante plus jeune avec un moins grand capital militant :

Puis je sentais qu'il y avait quand même un genre de... [Hésitation] Comment tu appelles ça? De *coaching* entre des plus vieilles et des plus jeunes avec pas tant d'espace pour les plus jeunes. Ça se faisait dans un cadre très amical. Moi, j'étais pas amie vraiment avec les gens qui étaient là, donc je voyais peut-être plus c'était quoi le cadre, mais ça se passait beaucoup par l'amitié tout ça. (Josée, P15)

Pour Josée, des rapports hiérarchiques étaient dissimulés derrière des relations d'amitié et de « coaching » rendant les structures de pouvoir moins visibles, mais produisant très concrètement l'effacement des jeunes militantes. Véronique se remémore comment elle-même en tant que jeune militante et d'autres jeunes militantes s'autocensuraient :

C'est lié à l'âge, mais on [les plus jeunes militantes de *la Coalition*] avait moins d'expérience de militantisme, on en connaissait peut-être moins sur le féminisme parce qu'on avait moins lu sur le sujet [...]. Contrairement aux femmes qui avaient dans la trentaine à l'époque et qui militaient depuis 10-15 ans. Veut, veut pas, au niveau de

25 Les auteur-e-s définissent le capital militant comme « la diversité des formes d'engagement, des [sic] savoir-faire acquis en particulier grâce à des propriétés sociale permettant de jouer, avec plus ou moins de succès, dans un espace qui est loin d'être unifié. » (Matonti, 2004, p. 11).

l'âge et des connaissances sur le féminisme, ça crée des relations de pouvoir. Ça faisait que certaines femmes, comme moi par exemple, pouvaient plus craindre de donner son opinion ou de s'exprimer sur tel sujet. Pas parce que je sentais qu'on allait me dire : « Tais-toi » ou me réprimer, vraiment pas. [...] parce que tu as peur de passer pour la petite jeune qui milite depuis seulement six mois puis qui a pas tant de connaissances ou parce que tu connais pas telle auteure ou parce qu'au Sommet des Amériques en 2001, tu avais juste 13 ans. Au niveau de l'âge et au niveau des connaissances sur le féminisme puisqu'il y avait des femmes qui militaient qui faisaient leur maîtrise et leur doctorat. (Véronique, P34)

Les clivages qui opèrent ainsi sur la base du capital universitaire d'une part, et militant d'autre part, ne jouent pas seulement à l'intérieur des collectifs. Ils structurent plus largement l'espace militant féministe radical montréalais où certains collectifs sont connus pour être majoritairement constitués d'universitaires. Quoiqu'il en soit, le sentiment d'incompétence militante tout comme les tensions que ces clivages succinctement peuvent constituer un frein à l'intégration pour certaines.

Il y a ce réel rapport de pouvoir. [...] C'est comment le monde se parle et comment le monde cherche des poux pour essayer de trouver des failles dans ton discours féministe pour te rentrer dedans et publiquement souvent. [...] Moi, je trouve ça difficile et, tu vois, je suis quand même dans un milieu universitaire. Je vais à l'université. Les filles qui ne vont pas à l'école trouvent ça complètement *fucked up*. (Anaïs, P159-P163)

3.3.3 Le désengagement militant

Dans le cadre du militantisme féministe radical montréalais et selon les discours recueillis, le désengagement semble suivre deux chemins en fonction de son niveau d'intégration dans le groupe – celui des personnes faiblement intégrées et celles des personnes fortement intégrées – qui ont cependant la même finalité : le désengagement militant.

Les raisons pour quitter un collectif féministe radical sont nombreuses. Pour celles

comme Josée qui « n'avai[ent] pas de possibilité d'être dans la gang » (Josée, P16), il devient difficile de justifier son maintien dans une organisation qui souhaite s'organiser implicitement sur la base d'une appartenance de groupe à laquelle elles n'ont pas accès :

Ça prenait quand même beaucoup de temps de réunions pour qu'il se passe quelque chose. [...] Je pense que ce n'était pas assez motivant. Puis je trouvais pas ça nécessairement, si intéressant. (...) personne avait vraiment une super idée de projet concret à faire. Ça se perdait un peu entre ce qu'on voudrait faire politiquement, puis ce qu'on aimerait faire amicalement ensemble comme lieu *safe* (Josée, P40).

Véronique ajoute : « J'ai l'impression [...] que les personnes qui sont restées [dans la Coalition], étaient plus des amies, des personnes qui avaient aussi réussi au-delà du niveau politique à créer des liens d'amitiés. » (Véronique, P19). Si bien que dans ce contexte, le chemin des militantes faiblement intégrées vers le désengagement militant semble déjà tracé.

On retrouve donc ici ce que Francesca Polletta a pu observer au sein du *Women's lib* aux États-Unis:

Les amitiés entre femmes étaient une base nouvelle pour la solidarité politique en plus de fournir l'intimité et la confiance qui permettait aux femmes à la fois de sonder les limites qu'elles avaient préalablement acceptées et de prendre des mesures risquées et créatives en termes d'actions collectives. Le problème était pour les femmes exclues des milieux d'amitié qui constituaient le leadership du groupe. Pour ces femmes, que ce soit les nouvelles ou les "différentes", l'excitation de nouvelles possibilités politiques faisait également face à la frustration d'être marginalisées. L'amitié en pratique plutôt qu'en tant qu'idéal politique ne s'est pas suffisamment répandu pour inclure le nombre de femmes qui souhaitaient devenir membre. » [...] (2002, p. 151, traduction libre)

Quand les structures affectives et relationnelles sont si fortement liées aux objectifs politiques d'un collectif, il semble impossible pour une nouvelle arrivée de s'investir dans la mission de celui-ci (Passy, 2005). Il apparaît que Josée ne donnait pas le

même sens à son militantisme que le reste du groupe et son désengagement renvoie à une impossibilité pour elle d'être du collectif.

Le désengagement des militantes fortement intégrées suit un chemin différent. De manière générale, il s'explique par des contraintes biographiques dont l'entrée sur le marché du travail et le défaut de temps à consacrer au militantisme:

Il y a en a beaucoup qui ont quitté le collectif parce qu'elles ont eu des jobs à temps plein. Je pense à Justine qui a commencé à travailler dans un grand syndicat, puis un moment donné elle nous a dit: « Écoutez les filles, moi je ne suis plus capable. Je ne suis plus capable de militer. À ma job, on me demande de militer. Il n'y a pas l'espace pour un collectif militant. (Myriam, P19)

3.4 Conclusion

En guise de conclusion, je voudrais d'abord souligner un point de similitude concernant le parcours militant des participantes. Leurs premiers engagements et prises de contact avec l'univers militant se sont réalisés pour la plupart d'entre elles dans des organisations à hégémonie masculine du mouvement étudiant et dans le cadre des établissements d'études supérieures. Par ailleurs, c'est pour s'extraire temporairement du sexisme et contrer l'invisibilisation des enjeux féministes qui marquent la gauche radicale que ces militantes se sont organisées (en) ou ont rejoint (des) collectifs non-mixtes. Lesquels restent des alliés des organisations mixtes avec lesquels ils continuent de travailler.

Du côté des dynamiques internes aux collectifs affinitaires non mixtes, il semble que sans amitié et sans mécanisme d'accompagnement (marrainage ou « coaching »), il est difficile, voire impossible, d'être recrutée, intégrée et reconnue en tant que

membre à part entière. Il s'ensuit que ces collectifs, dans leur forme actuelle, produisent et reproduisent des affinités politiques fortes en fonctionnant comme des entre soi d'autant plus solides qu'ils sont « tricotés serrés ».

La réalité est quelque peu différente dans le *Montreal Sisterhood* où l'on peut s'impliquer à titre de sympathisantes, assumer diverses tâches, développer des liens affectifs avec les autres membres et sympathisantes du collectif. Cette possibilité pourrait expliquer d'ailleurs la faible défection²⁶ et le moindre désengagement au sein du *Sisterhood* dont les effectifs sont considérablement plus élevés que celui des autres organisations étudiées ici. Il a été possible de voir que le désengagement des militantes est également lié à l'importance des relations d'amitiés qu'elles bâtissent (ou non) avec les autres membres de leur collectif. Ainsi, on peut affirmer sans l'ombre d'un doute que le mode de recrutement, le processus d'intégration, la capacité de rétention et la tendance au désengagement sont indissociables des dynamiques internes aux organisations.

Sur ce point, je partage les conclusions de Polletta :

Quand la vieille garde d'un mouvement est faite d'amies, ces efforts pour incorporer des nouvelles venues peuvent être compromis par les manières subtiles dans lesquelles les membres réaffirment leurs liens les unes avec les autres, ce qui exclue par inadvertance les nouvelles venues. De plus, les amies ont tendance à choisir des amies qui sont comme elles en termes à la fois de valeurs et croyances ainsi qu'en termes de caractéristiques démographiques. (2002, p.154)

26 Se basant sur les écrits d'Alfred O. Hirschman (1995), Mounia Bennani-Chiraïbi définit la défection en ces termes : « La défection consiste à manifester silencieusement son mécontentement en quittant l'organisation. » (2009, p. 218).

CHAPITRE IV

LES MODES DE POLITISATION DE LA MATERNITÉ

Ce chapitre s'intéresse aux discours des militantes rencontrées en entretien individuel, d'une part, à ceux qui sont produits et portés collectivement par les organisations, d'autre part, sur le thème de la maternité parfois relié à celui de la reproduction : comment la maternité est-elle comprise, analysée et politisée par ce féminisme radical montréalais ?

Ce chapitre présente donc les résultats de l'analyse de contenu qui a été appliquée à deux types de discours. Ceux-ci doivent être dissociés du point de vue de leurs processus de production. Les premiers sont les discours portés par les collectifs, qui participent du matériel militant de contestation et de mobilisation. Ils sont destinés au « public » et veulent rendre compte des orientations politiques des groupes à l'étude. Les seconds ont été produits dans le cadre des entretiens individuels. Ils sont davantage réflexifs, puisque les militantes rencontrées étaient, de par le guide d'entretiens, invitées à réfléchir aux prises de position de leurs organisations respectives mais aussi, à un autre niveau, à leur propre analyse et pratique.

Je présenterai d'abord le discours de chacun des collectifs sur la maternité et la

reproduction en m'appuyant sur l'analyse de contenu du matériel militant (journaux, discours, tracts, etc.). Cela permettra essentiellement d'identifier les similitudes et différences dans les prises de positions publiques des différents collectifs. Ensuite, je présenterai les enjeux et les expériences discutés par les militantes sur ces thématiques dans le cadre des entretiens semi-dirigés. En conclusion, je chercherai à tirer des constats sur les croisements entre ce que les organisations et les militantes affirment sur la maternité et la reproduction.

4.1 L'analyse défendue par les groupes féministes radicaux de la maternité et la reproduction

Grâce à des analyses de contenus de matériels militants et d'entretiens semi-dirigés, cette section présente la manière dont chacun des collectifs aborde les questions relatives à la maternité et à la reproduction. Si les journaux donnent accès aux consensus construits au sein des groupes militants, la façon dont les militantes racontent le cheminement et l'histoire de leurs groupes permet, non seulement une meilleure contextualisation, mais aussi, une compréhension plus fine des dynamiques militantes.

4.1.1 Les Sorcières

Le principe général qui guide l'analyse des *Sorcières* sur la maternité est celui de la lutte contre le contrôle du corps des femmes (2000b, p. 13; 2002, p. 2-4; 2003, p. 18-21; 2005, p. 4-5). Le contenu de leur tout premier journal, paru en 2000, témoigne bien de la centralité de cet enjeu « du contrôle du corps des femmes » dans la

constitution du collectif, centralité réaffirmée dans des numéros subséquents (2000b, p. 13; 2005, p. 2-5). Dans l'article intitulé « Le corps des femmes » (2000a, p. 20-22) qui compose avec d'autres²⁷ leur première parution, on peut lire : « Le patriarcat, depuis son instauration, a tenté (toujours par la force) de contrôler le corps des femmes. » (2000a, p. 21-22). Dans les discours des *Sorcières*, il s'agit plus spécifiquement de « s'opposer au contrôle de notre maternité et non à cette dernière. Nous luttons pour une auto-détermination de nos corps, une réappropriation de notre capacité à donner la vie et surtout pour le droit de choisir » (2000b, p. 13). *Les Sorcières* affirment par ailleurs que « le capitalisme et le patriarcat ont besoin de contrôler notre capacité reproductive pour se maintenir » (*Ibid.*). Dans leur littérature, la maternité est ainsi thématisée en termes de contrôle du corps des femmes, ce corps est compris en tant que reproducteur de l'espèce et son contrôle organisé par et pour le capitalisme et le patriarcat. Les luttes pour l'auto-détermination sont alors pour l'essentiel articulées autour de la défense des droits à l'avortement et à la contraception (2000a, p. 4-5). Cette défense est l'enjeu de nombreuses mobilisations (2000a, p. 4-5; 2000a, p. 6-7; 2000a, p. 8-9; 2003, p. 16-17; 2010, p. 20-21) dans un contexte où le statut législatif et le financement de ces droits sont fréquemment menacés (2000b, p. 16; 2001, p. 8 et 28; 2002, p. 5) par une multitude d'acteurs dont l'Église catholique et certains de ces adhérents (2000a, p. 4-5; 2000, quatrième de couverture; 2012, p. 12).

Les Sorcières relate une autre facette du contrôle du corps des femmes dans un numéro où elles répondent à un éditorial du collectif anarchiste *Le Trouble*. Ce dernier critiquait ce qu'il considérait de l'hypocrisie de la part des militantes féministes radicales. D'un côté, ces dernières critiquaient l'oppression des femmes

27 Ce numéro traite également de l'objectivisation du corps des femmes, d'une action contre l'Église catholique organisée par Les Sorcières, de la prostitution et la traite des femmes, des violences faites aux femmes, de la Marche mondiale des femmes de 2000, des corps policiers ainsi que d'autres groupes féministes et militants à travers le monde.

dans la figure de mère-femme-ménagère. De l'autre, selon *Le Trouble*, elles n'hésiteraient pas à « "se garocher" ventre premier dans la procréation dès la vingtaine, comme jadis leur mère » (Les Sorcières, 2005, p. 5). Bref, ce collectif affirmait qu'être une mère féministe radicale était une contradiction. Ce à quoi une mère des *Sorcières* répondit :

(...) laissez-moi vous dire que nous ne nous laisserons pas brimer une fois de plus par la société patriarcale en renonçant à mettre au monde des enfants auxquelles nous saurons transmettre nos valeurs et qui, peut-être, poursuivront nos luttes inachevées. (*Ibid.*, p. 3).

En réponse, *Les Sorcières* pointaient l'existence d'un continuum du contrôle du corps des femmes allant de l'interdiction à l'obligation auquel elles s'opposaient farouchement :

L'on nous dit en même temps et par des voix (et des voies) différentes : "Faites des bébés mais n'en faites pas et surtout faites des bébés blancs!". D'autres se font dire : "Faites des bébés et faites des bébés, mais les blancs nous disent de ne plus en faire!". Ces deux voix (et voies) nous crient cependant en cœur : "Mais surtout, vous femmes, ne décidez pas et ne souhaitez rien! Dormez tranquille, nous décidons de vos corps et l'utilisons comme bon nous semble" Non mais vraiment, fermez vos gueules! (*Ibid.*, p. 5)

Ici, les réponses racistes et colonialistes antinatalistes sont considérées comme appartenant à une même logique que l'obligation à la maternité, soit le contrôle du corps des femmes.

Outre la question du contrôle du corps, la maternité est aussi régulièrement abordée sous l'angle de la division sexuelle du travail (2010, p. 17) et de l'enfermement des femmes dans la sphère « privée ». D'abord, *Les Sorcières* dénoncent la séparation privée/publique :

Étant donné que la "sphère privée" est une création servant à justifier les privilèges masculins des mâles blancs et bourgeois, il serait plus juste de parler "d'espace libre de toutes sanctions pour les hommes" [...]. Il serait encore plus juste de parler "d'enfermement des femmes". (2010, p. 3).

En ce sens, elles identifient la sphère privée comme un lieu d'enfermement des femmes : « c'est la vocation sacrée de la mère et de l'épouse chez les femmes qu'on a tant cherché à démontrer, voulant les exclure de la sphère publique, pour la maintenir prisonnière de ce rôle si naturel de ménagère. » (2001, p. 22). Dans la sphère privée, la figure de la femme-mère-ménagère doit prendre soin, en autre, des enfants (2000a, p. 2-3; 2000b, p. 6; 2001, p. 12-13; 2001, p. 14-15). Enfin, le collectif pose le problème de l'éducation genrée qui permettrait, par le biais de la socialisation, la reproduction de cette division sexuelle du travail (2001, p. 9-10). Cette lecture les conduit à proposer et mettre de l'avant des modèles de famille qui remettent en question ces modèles genrés et hétérocentrés (2005, p. 2 et 6;).

Les journaux contiennent de nombreux récits rédigés par des mères, qui relatent les différentes difficultés qu'elles rencontrent tout en proposant, dans certains cas, des pistes de solutions ou des conseils pratiques. Les difficultés qui y sont abordées sont variées : les différentes pratiques de contrôle du corps des femmes durant la grossesse, l'isolement après la venue d'un enfant, la division sexuelle du travail de soins et d'éducation des enfants (2002, p. 16-17) :

Depuis que le petit est là, je ne l'ai pratiquement jamais laissé et je dois avouer que je m'en occupe plus que mon chum. Normal, c'est moi qui reste à la maison et qui le nourrit. L'allaitement! N'est-ce pas devenu l'excuse par excellence pour ne pas être le premier à se lever quand le bébé pleure? (2004, p. 16)

D'autres récits mettent en évidence les injonctions à avoir ou à ne pas avoir d'enfant (2005, p. 2-3), les multiples facettes de l'inclusion des parents dans les milieux

militants (2005, p. 2-3; 2010, p. 16-17) :

(...) il faut réfléchir plus loin que l'organisation d'un service de garde, questionner et s'interroger sur ce que sont vraiment les besoins des parents dans nos groupes [...]

Bien souvent, après le travail ou bien au retour de la garde partagée, le besoin prioritaire, c'est de passer du temps avec son ou ses enfants, et non pas de les faire garder! (2010, p. 16)

ainsi qu'une fausse couche à la suite d'un épisode de violence policière : « Septembre 2012. Coup de matraque dans le ventre. J'ai perdu le bébé. » (2016, p. 5).

À la lumière de ces informations, quels constats est-il possible de tirer de la perspective des *Sorcières* sur la maternité et la reproduction? Dans un premier temps, elles conçoivent « le » corps « des » femmes comme étant assujetti par le biais du contrôle des naissances, contrôle qui suppose « nécessairement », disent-elles, d'imposer ou d'empêcher les grossesses. Paradoxalement, ces deux formes de contrôle n'occupent pas la même place dans la critique des *Sorcières* en termes quantitatifs. L'intérêt est en effet davantage centré sur les droits à l'avortement et à la contraception, c'est-à-dire, sur le front de « la contrainte à la maternité ». Celle-ci est par ailleurs articulée à la problématique de la division sexuelle du travail à travers la figure imposée de la femme-mère-ménagère. Dans un deuxième temps, les constats et expériences partagées par les mères dans les journaux deviennent la face visible et matérielle des problématiques qu'elles vivent dans les différentes sphères de leur vie : le travail, le couple et même la sphère militante.

4.1.2 La Coalition féministe radicale contre le G20

Comme il a été possible de le voir précédemment, la *Coalition* s'est formée pour

l'organisation d'une présence féministe dans les actions de contestation de la tenue du Sommet du G20 à Toronto en 2010. L'analyse de la *Coalition* concernant la maternité renvoie donc à ce contexte précis où le gouvernement conservateur avait annoncé les thèmes et orientations de ses interventions pour les rencontres du G8 et du G20. Myriam explicite ce contexte en ces termes :

Harper [premier ministre conservateur canadien en 2010] disait [...] qu'il allait d'abord porter un discours anti-choix à l'international, mais qu'il allait aussi stopper le financement pour les groupes qui travaillaient en planning des naissances. [...] puis justement dans la *Coalition*, il y a eu justement cette analyse de la contrainte puis du contrôle. Quand tu es blanche, on te contraint à la maternité puis quand tu es racisée, autochtones, on te contraint à la non-maternité. Faque, c'est ça, ça l'a été aussi dit, le double standard de la politique Harper, sur les politiques coloniales et sur les rapports à l'étranger. (Myriam, P87)

C'est donc l'opposition aux coupures annoncées en matière de planning des naissances²⁸ qui fut au cœur de la mobilisation des membres de la *Coalition*.

Afin de rendre intelligible l'argumentaire défendu par la *Coalition féministe radicale contre le G20*, j'ai choisi de procéder par le biais de trois figures. Le premier représente l'argumentaire que le groupe avait développé pour un atelier qu'elles ont donné dans le cadre du Salon du livre Anarchiste de 2010 (voir Figure 4.1).

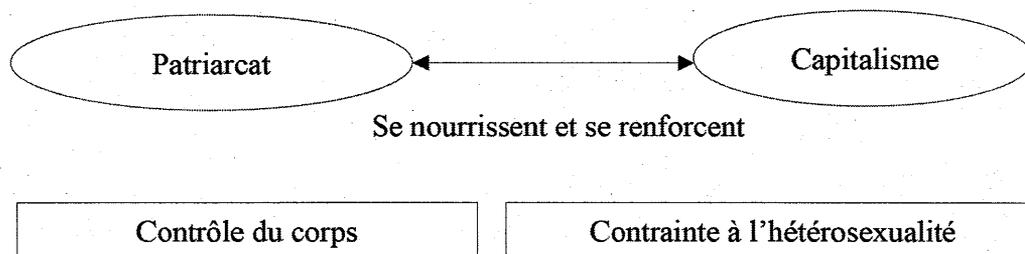


Figure 4.1 Conceptualisation de l'imbrication des oppressions telle que présentée dans des notes d'atelier de la *Coalition*

²⁸ Il souhaitait plutôt financer des initiatives en santé maternelle et infantile qui excluait les services d'interruption volontaire de grossesse (IVG).

On peut en comprendre que pour la *Coalition* le patriarcat et le capitalisme sont deux systèmes qui « se nourrissent et se renforcent » mutuellement. On voit alors apparaître sous ceux-ci deux concepts qui semblent centraux, soient ceux de « contrainte à l'hétérosexualité » et de « contrôle du corps ». Par contre, à la fois dans cette figure et dans leurs notes, il est difficile de saisir comment elles lient ou non ces différents éléments et concepts. C'est seulement à l'aide d'une lecture transversale de leur matériel militant (textes, tracts, discours et ateliers) qu'on arrive à saisir l'ampleur de leur trame argumentaire (voir Figure 4.2).

Les militantes affirment que : « La division sexuelle est le postulat de base qui permet au capitalisme et au patriarcat de se reproduire encore et encore. » (Coalition, 2010c). D'un côté, sur le marché du travail, le travail extorqué des travailleuses est globalement moins rémunéré que celui de leurs collègues masculins. De l'autre, dans l'économie domestique, leur travail est approprié et fourni gratuitement. Les femmes se retrouvent donc maintenues en situation de pauvreté, les contraignant ainsi à se trouver un mari ou un compagnon masculin avec lequel elles pourront subvenir à leurs besoins (contrainte à l'hétérosexualité). Cette contrainte aux relations hétérosexuelles fonctionne de pair avec un système de reproduction forcée qui les expose aux risques de grossesses par une panoplie de mécanismes discursifs et matériels – le contrôle du corps des femmes, la naturalisation de la fertilité des femmes et la naturalisation de la reproduction – et ce, au dépend de la santé maternelle et infantile. Elle voit, dans le refus du gouvernement fédéral de l'époque à financer les initiatives de planning familial, une mesure supplémentaire favorisant le maintien des femmes dans un système de reproduction forcée. En imposant des grossesses aux femmes, elles questionnent les mesures mises de l'avant par le gouvernement afin d'améliorer la santé maternelle et infantile à travers le globe :

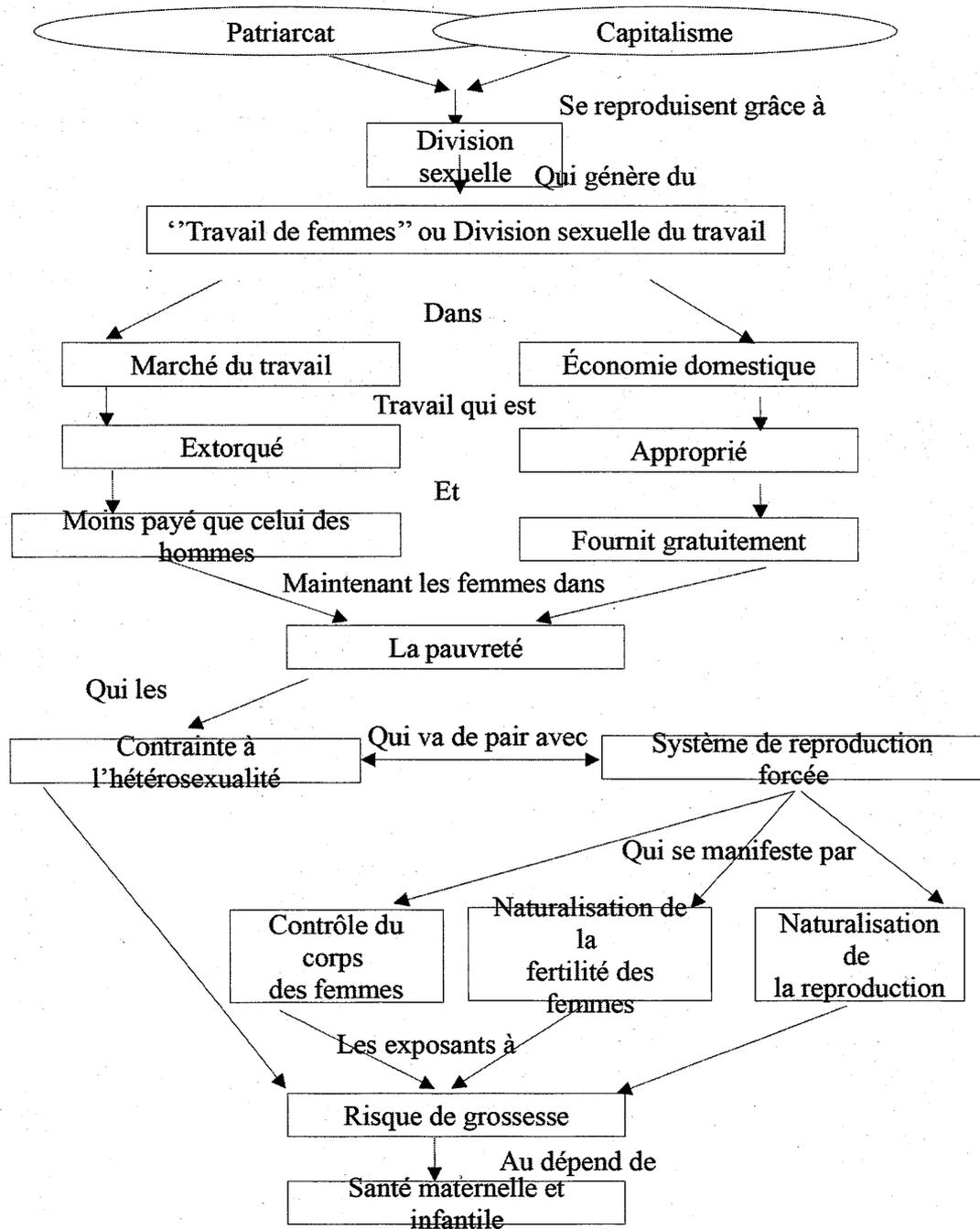


Figure 4.2 Trame argumentaire principale de la Coalition

A-t-on besoin de rappeler que 70 000 femmes meurent chaque année à cause d'un avortement bâclé ? A-t-on besoin de rappeler que l'accès à la contraception diminuerait le nombre d'avortements illégaux et dangereux de 20 millions à 5 millions ? A-t-on besoin de rappeler que les décès maternels seraient réduits de 70% si les besoins en pilule contraceptive étaient comblés à l'échelle de la planète ? A-t-on besoin de rappeler que la planification familiale éliminerait les deux tiers des grossesses non désirées et les trois quarts des avortements risqués ? (Coalition, 2010b)

Elles accusent même le gouvernement d'hypocrisie face aux solutions proposés :

On assiste – surtout chez les Inuits – à la tendance contraire, où des politiques antinatalistes imposent la stérilisation forcée, l'avortement ou la prise de contraceptif parfois encore à l'essai, sans donner aux femmes visées l'accès à des informations concernant les effets secondaires ou conséquences de tels traitements. (Coalition, 2010c)

C'est d'ailleurs cette seconde ligne argumentaire que l'on retrouve à la figure 4.3. En ce sens, il est possible d'observer dans les discours de la Coalition le développement de deux lignes argumentatives distinctes. L'une excessivement bien ficelée montrant comment le capitalisme et le patriarcat travaillent de pair afin de contraindre les femmes à l'hétérosexualité et à la reproduction forcée par le biais de la division sexuelle du travail (Figure 4.2). Une seconde où le patriarcat, de concert avec le racisme et le colonialisme, contrôlerait différemment le corps des femmes autochtones au Canada de manière à limiter les risques de grossesse ou d'enfantement (Figure 4.3). Elles affirment donc que le contrôle du corps des femmes est une constante universelle dans le système patriarcal. Cependant, elles spécifient que la manière dont ce contrôle se déploie et les finalités qu'il vise ne sont pas les mêmes pour toutes les femmes. D'un côté, elles démontrent bien que la manière dont on contrôle le corps des femmes est modulée selon l'appartenance de « race ». D'un autre côté, ces questions ne font pas partie intégrante de leur ligne argumentative principale. Elles vont même jusqu'à affirmer que le patriarcat prime sur le colonialisme et le capitalisme quand il est question du contrôle du corps des femmes :

Dans la vision de l'hôte du G20 [le Canada], les femmes ne sont que des mères, des utérus et rendent possible, par leurs ovaires qu'ils [les hommes] peuvent remplir, la reproduction des systèmes tels que le colonialisme et le racisme – *mais surtout du système patriarcal* (ou des systèmes patriarcaux). (Coalition, 2010d, p. 9, je souligne)

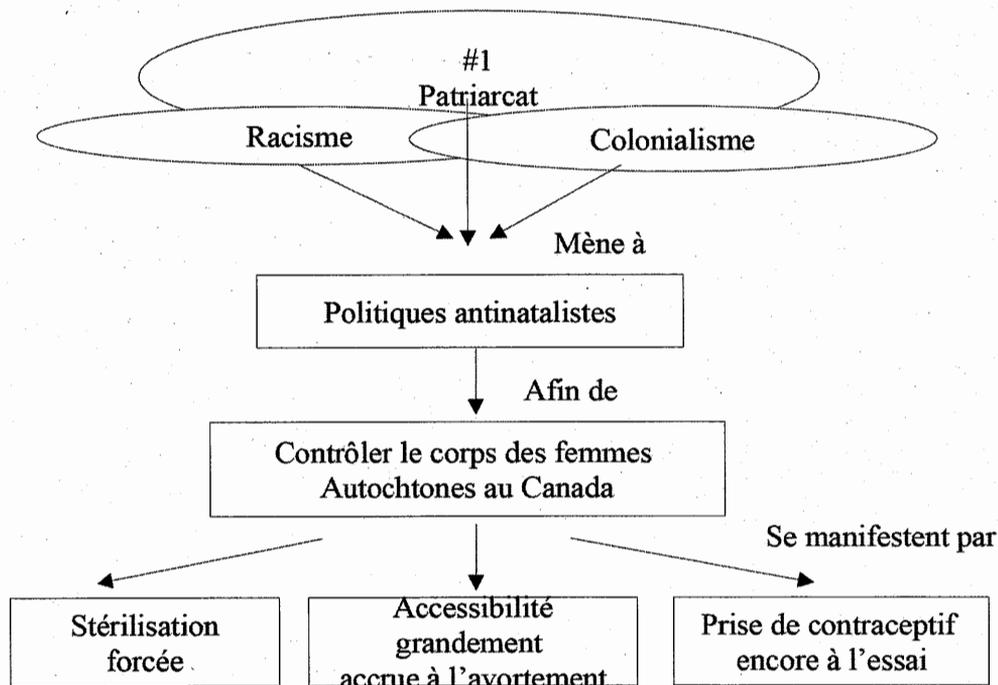


Figure 4.3 Trame argumentaire secondaire de la Coalition

À quoi avons-nous affaire ici ? Il s'agit, à mon avis, d'un cas flagrant de secondarisation des enjeux, ne touchant pas spécifiquement aux femmes blanches, en même temps qu'une universalisation de leur vécu. En procédant de la sorte, cela leur permet d'éviter d'attaquer de front les points aveugles d'une partie majeure de leur cadre d'analyse féministe matérialiste identifiant la division sexuelle du travail comme point de départ des inégalités entre les hommes et les femmes. Points aveugles qu'elles même relèvent par le développement de leur seconde trame argumentaire (schéma 4.3).

4.1.3 Le *Montreal Sisterhood*

Selon les dires de Cynthia, il semblerait que la maternité soit un sujet beaucoup moins abordé que la reproduction : « La maternité, on en a pas discuté beaucoup discuté. [sic] La reproduction peut-être un peu plus. » (Cynthia, P81). En effet, de 2010 à 2015, le collectif a peu mobilisé la question de la maternité et de la reproduction dans ses journaux²⁹. Sur l'ensemble de la production du *Montreal Sisterhood*, seuls six articles adressent la question. De ceux-ci, trois ne sont pas à proprement parler des analyses proposées par le collectif. On y compte un entretien avec une militante syndicaliste qui aborde la question de l'articulation travail-famille, ainsi que deux collaborations du comité femmes du *Collectif libertaire Montréal*³⁰ (CLM). En revanche, la troisième édition de leur fanzine, *Smash it up!* parue en 2016, en traite abondamment. À noter que ce numéro est paru après la réalisation des entretiens menés pour les besoins de cette recherche avec nombre militantes du *Sisterhood*. Il se peut que la dynamique de recherche ait ainsi pesé sur les discussions du collectif à l'interne. Je propose donc ici d'exposer le contenu des discours en tenant compte de ce découpage temporel.

29 En termes de production, le *Montreal Sisterhood* a réalisé trois journaux (*Smash it up!*). Le premier a même fait l'objet d'une réédition. Le collectif a également sa section dans le *Casse Sociale*, journal de la branche montréalaise du *Red and Anarchist Skinheads (RASH)*. Le *Red and Anarchist Skinheads (RASH)* de Montréal, comme son nom l'indique, est une organisation « autonome de skinheads s'identifiant à la gauche radicale et à ses idéaux progressistes d'égalité, de fraternité et de solidarité » (RASH, 2010, p. 1). Il est composé d'anarchistes, de communistes et de socialistes s'identifiant à la sous-culture skinheads. Il existe plusieurs chapitres du *RASH* dont celui de Madrid, Bogotá, Marseille et j'en passe. Le *RASH-Montréal* et le *Montreal Sisterhood* sont deux organisations qui collaborent fréquemment, que ce soit à travers le fanzine *Casse Sociale* ou via des spectacles de la scène skinhead. D'ailleurs, les participantes du *Montreal Sisterhood*, Cynthia et Anaïs, sont également membres du *RASH*.

30 Le *Collectif libertaire Montréal* était un groupe brièvement actif en 2012. Il était majoritairement composé d'anarcho-syndicalistes, de quelques anarchistes de la veine autonome et de quelques anarcho-féministes. Le comité des femmes du CLM, en plus de ses contributions à des journaux militants féministes radicaux, a co-organisé une manifestation contre la culture du viol avec le *Montreal Sisterhood* et *Les Sorcières*. Le premier journal du *Montreal Sisterhood* fait mention de cette étroite collaboration entre les trois groupes.

Avant 2016, le *Montreal Sisterhood* avait consacré un article complet au thème de l'avortement : « L'avortement; un combat d'actualité ? ». Il y est question d'avortement, de l'histoire des luttes féministes québécoises pour sa légalisation, des approches et services offerts, ainsi que des menaces pesant sur l'accès à l'avortement dans un contexte de montée de la droite. Le collectif adopte cette position : « Il est primordial pour les femmes de disposer de leur corps comme elles le veulent, et surtout, d'avoir l'autonomie nécessaire pour prendre leur propre décision » (Montreal Sisterhood, 2012, p. 38-41). Un deuxième article, paru en 2012, traite des mesures d'austérité et des impacts qu'elles ont sur les femmes. Elles affirment :

(...) les budgets d'austérité sont en vogue [...]. Ce genre de budget s'attaque surtout à l'éducation et [sic] la santé, ce qui touche surtout les femmes. En ce qui concerne la santé, les femmes en sont les principales usagères. Pour s'en rendre compte, il n'y a qu'à analyser le cycle de la vie. La contraception, l'accouchement et la ménopause sont très médicalisée [sic] (*Ibid.*, p. 37)

Le troisième article adresse le problème des inégalités persistantes de salaires entre les hommes et les femmes, qui s'expliquent en partie, selon elles, par le fait que les femmes passent davantage de temps à s'occuper des tâches domestiques liées à la présence des enfants :

Il faut également prendre en compte que les femmes occupent plus souvent des emplois atypiques, à temps partiel et précaires. Cela est dû à une discrimination systémique, soit au fait que ce sont encore elles qui, plus que les hommes, restent à la maison quand la famille a des enfants et remplissent les fonctions reliées au travail domestique (*Ibid.*, p. 44).

C'est donc la « maternité-travail » qui est analysée ici, comme dans les trois autres articles issus de collaborations et d'entretiens. Le premier article traite de certaines revendications des *Mujeres Libres*, groupe de femmes anarcho-syndicalistes actif de

1936 à 1939 lors de la Révolution Espagnole³¹.

[*Les Mujeres Libres*] voulaient que les femmes puissent travailler exactement comme un homme, sans avoir une surcharge de travail due à leur condition de femme, comme par exemple, le travail domestique, n'étant pas exclusivement féminin. (*Ibid.*, p. 43).

Le second article critique une campagne féministe autour du 8 mars qui associe la conciliation des « responsabilités familiales, sociales et professionnelles » strictement aux femmes (Montréal Sisterhood, 2013, p.31-32). Le troisième article aborde l'importance de la conciliation travail-famille y compris dans le milieu syndical. Sur ce dernier point, la militante syndicaliste avec laquelle elles s'entretiennent affirme que les congés de maternité deviennent un moment privilégié où « les femmes vont démissionner » des postes électifs contrairement à leurs collègues masculins qui vont continuer leur carrière syndicale, facilitant ainsi leur ascension et leur rétention. (Montréal Sisterhood, 2012, p.46-47).

En 2016, le troisième fanzine se donnait pour thème la « Réappropriation de nos corps et de l'autonomie corporelle » (Montréal Sisterhood, 2016, p.1). Il traite de la contraception à travers des témoignages personnels (*Ibid.*, p. 4-9) et s'attaque aux injonctions corporelles auxquelles les femmes doivent se plier : « Il faut arrêter de penser que les corps des femmes sont assujettis à des sacro-saintes responsabilités sociales de fonctions reproductrices telles des poules pondeuses ou d'objets sexuels. » (*Ibid.*, p.4-9). En guise de collaboration, le fanzine comprend également le récit de Magenta Baribeau, réalisatrice du documentaire « Maman? Non Merci!³² » (2015), sur son parcours médical pour obtenir une ligature des trompes. Magenta Baribeau

31 Pour plus de détails sur les revendications des *Mujeres Libres*, voir Ackelsberg, Martha A. (2010). *La vie sera mille fois plus belle. Les Mujeres Libres, les anarchistes espagnols et l'émancipation des femmes*. Lyon : Atelier de création libertaire.

32 Le documentaire traite de la question des pressions que vivent les femmes à avoir des enfants et des tabous entourant le refus de maternité.

dénonce le natalisme soit, « cet endoctrinement qui suppose que TOUTES les femmes sont faites pour avoir des enfants et surtout EN VOUDRONT un jour ou l'autre » (Montreal Sisterhood, 2016, p.18-25, en majuscule dans le texte). Finalement, le fanzine se conclut par une invitation de la part de féministes de l'Outaouais et d'Ottawa à une semaine d'actions nationales et de contre-manifestation à la « marche pour la vie », manifestation annuelle rassemblant des gens pro-choix du Canada.

Il semble évident que le focus du *Montreal Sisterhood* est porté sur le droit à l'avortement et à la contraception, laissant entière la manière dont le racisme et le colonialisme viennent affecter et remettre en question les luttes à mener en ce qui a trait à la libre-disposition des corps. La problématique de la maternité est par ailleurs reliée à celle de la division sexuelle du travail. Cette même question de la division sexuelle du travail est davantage portée par le comité des femmes du *Collectif Libertaire Montréal*. Finalement, lorsqu'on compare les publications de ce collectif à celles des *Sorcières*, il apparaît que les implications de la maternité pour le militantisme ne sont pas problématisées. Seule la contribution de la militante syndicaliste expose la maternité comme un moment de désengagement militant de la part des mères. Mais tout se passe comme si le collectif n'était pas lui-même concerné par cette question du rapport entre maternité et militantisme.

4.1.4 Similitudes et différences des analyses sur la maternité

Que peut-on retenir de ces modes de politisation de la maternité si on en tente une lecture croisée? Dans ces discours produits par les collectifs, il est possible

d'identifier trois thématiques³³ auxquelles les questions de maternité et de reproduction se trouvent articulées.

La première d'entre elles est celle de la division sexuelle du travail. Bien qu'elle soit présente dans les trois *corpus* (à la fois dans les discours des *Sorcières*, de la *Coalition* et du *Montreal Sisterhood*), elle n'y occupe cependant pas la même place et n'y prend pas la même importance. Pour le *Montreal Sisterhood*, les écarts de salaires entre les hommes et les femmes s'expliquent partiellement par le fait que les tâches de soins aux enfants incombent encore largement aux femmes. Dans cet argumentaire, la division sexuelle du travail et l'assignation au travail maternel sont compris comme des mécanismes explicatifs des inégalités salariales. *Les Sorcières*, pour leur part, mobilisent la division sexuelle du travail à travers sa face visible : la figure de la femme-mère-ménagère. Cette figure est mobilisée dans le cadre d'un argumentaire plus large sur le contrôle du corps des femmes et, plus spécifiquement, sur la contrainte à la maternité. C'est ce mode d'articulation que la *Coalition féministe radicale contre le G20* semble renverser. Effectivement, c'est d'abord la division sexuelle du travail qui permet au capitalisme et au patriarcat de se soutenir mutuellement afin d'assujettir les femmes pour contrôler leur corps afin de les exposer aux risques de grossesse.

Ce qui m'amène au second thème transversal : l'avortement et la contraception. Cette thématique est centrale au militantisme du *Montreal Sisterhood* qui l'articule essentiellement en termes de choix : le choix du moyen contraceptif, d'avoir accès à des services d'avortement, etc. Les discours des *Sorcières* et de la *Coalition féministe*

33 L'ordre de présentation des différentes thématiques ne représentent en aucun cas leur ordre d'importance.

radicale contre le G20, mobilisent également ce raisonnement en termes de « choix », mais y ajoutent une analyse en termes de « droit ». Cela ne les empêche évidemment pas de défendre l'accès à des services et de contrer les attaques que ces services peuvent subir. En traitant la question sous l'angle du contrôle du corps des femmes, elles peuvent affirmer que le contrôle du corps des femmes peut servir deux objectifs opposés: l'exposition aux risques de grossesse et empêcher les grossesses, seconde thématique que ne mobilise jamais le *Montreal Sisterhood*.

Cette question du contrôle limitatif des naissances qui frappe historiquement les femmes de couleur, comme en témoignent les critiques issues des *black feminism* et des féminismes post ou dé-coloniaux, est le troisième angle qui m'intéresse ici. Notre premier résultat sur ce point est que cette question apparaît pour l'essentiel en creux, en ce qu'elle est amplement délaissée dans la littérature des organisations étudiées. Bien que *Les Sorcières* parlent moins fréquemment du contrôle limitatif des naissances visant les femmes de groupes minorisés, elles les identifient comme appartenant à une même logique soit le contrôle du corps des femmes. *La Coalition* déploie l'analyse autrement. Bien que s'intéressant au cas des femmes autochtones au Canada qui se voient exposer à des pratiques de stérilisations forcées, et incitées à l'avortement comme à l'usage de contraceptifs, et en basant son analyse sur la division sexuelle du travail en premier chef, le discours de *la Coalition* secondarise largement ces politiques de contrôle des naissances qui ciblent spécifiquement les femmes autochtones au Canada.

Enfin, il faut souligner l'originalité du matériel militant produit par *Les Sorcières* qui ont, très tôt, mis de l'avant et mobilisé des récits d'expériences maternelles, exposant des réalités et enjeux encore largement méconnus y compris dans la littérature sur le

militantisme : articulation militantisme-maternité³⁴. Il s'agit là de l'un des grands apports de ce collectif, non seulement pour le milieu militant, mais également pour la littérature académique traitant des féministes radicales qui ont parfois négligé les expériences maternelles (Descarries et Corbeil, 2002, p. 33).

4.2 Enjeux et expériences soulevés par les militantes

J'aborderai dans cette section les discours produits par les militantes dans le cadre des entretiens individuels qui ont un tout autre statut puisqu'ils n'ont pas la vocation de mobiliser ni de sensibiliser, comme les discours militants examinés plus haut.

Si les cadres d'analyses qui dominent dans les discours publics des collectifs (contrainte à la maternité, contrôle du corps, pression sociale à se réaliser comme mère) se retrouvent dans les entretiens, les enjeux soulevés par les militantes sont cependant plus diversifiés et ouvrent davantage sur la question des inégalités entre femmes. Il sera question dans la présente section de normes maternelles, de division sexuelle du travail, de santé reproductive puis d'atomisation et d'isolement social, ce qu'ils sont et leurs effets sur les femmes et les mères.

4.2.1 Normes maternelles

La socio-démographe Nathalie Bajos et la sociologue Ferrand affirmaient qu'avec l'avènement de la contraception et de l'interruption volontaire de grossesse :

34 Je traiterai plus longuement de cette thématique de l'articulation militantisme-famille dans les groupes féministes lors du cinquième chapitre.

(...) il importe, plus que jamais, que les conditions les meilleures soient réunies pour avoir un enfant. C'est le respect de ces conditions, socialement définies, que nous nommons « norme procréative » [...]. Elle définit le « bon moment de la maternité » : ni trop tôt ni trop tard, entre 25 et 35 ans (avant, les grossesses sont stigmatisées comme « précoces » (Le Van, 1997), après, comme « tardives », donc « à risque » (Langevin *et al.*, 1982). La perspective planificatrice implique également la limitation du nombre d'enfants et l'espace entre les naissances. Mais surtout, puisque la possibilité de choisir quand va arriver l'enfant, il faut créer les conditions les plus favorables à son accueil : un couple parental, stable affectivement, psychologiquement et matériellement, cette naissance s'inscrivant dans un projet parental, et survenant au bon moment des trajectoires professionnelles des deux parents. (Bajos et Ferrand, 2006, p. 92).

C'est à partir de ce concept de « norme procréatrice » que j'ai souhaité parler de « normes maternelles » comme l'ensemble des critères socialement définis à partir desquels on distingue la « bonne mère » de la « mauvaise mère ». Ces éléments englobent une multitude d'injonction passant à la fois par des gestes, des manières d'être, de penser et d'agir auxquelles les mères doivent se plier et ce, de la grossesse aux différents stades de développement de l'enfant, en passant par l'accouchement³⁵.

La santé n'échappe pas à cette logique. Josée critique vivement ce qu'elle appelle le « marché de la maternité » (P63) :

C'est comme une nouvelle norme d'être en santé, [...] de plus en plus on demande aux gens d'avoir une grossesse en santé. Puis y'a plein de produits pour ça, y'a plein de pratiques à faire, mais au même moment, j'ai des amies qui elles n'ont pas pu voir leur médecin de famille 2 semaines avant l'accouchement. Les réalités se chevauchent là. Tu as autant le fait que de plus en plus on demande aux gens de la classe moyenne aisée d'avoir une super-maternité, puis au même moment y'a des gens qui ont de moins en moins accès à différents services. (Josée, P63)

Ainsi la « grossesse en santé » s'impose comme une nouvelle norme avec son lot de

35 Il est possible de considérer la maternité intensive, « cet impératif [qui] exige des femmes une attention exclusive et « in-égoïste » face aux enfants, basée sur leurs capacités psychologiques et émotives pour l'empathie, sur leur sensibilité face aux besoins des autres, et sur leur sens du sacrifice personnel (Di Quinzo 1999) » (Quénart et Vennes, 2003, p. 88-89), comme l'un des composantes de cette norme.

services et de produits qui ne sont pas accessibles pour toutes. Josée rappelle que même les suivis médicaux de base peuvent être difficilement accessibles. À travers l'émergence de cette nouvelle norme, ce sont les inégalités de santé qui se trouvent exacerbées dit-elle.

La santé psychologique est également un enjeu pour les nouvelles mères. Marion parle des attentes de l'entourage social sur le rapport obligé à son enfant et la maternité :

Tu es supposée être amoureuse de ton enfant, d'être sur un *high* et de dire que la maternité, c'est beau. Alors que dans les faits, pour bien des femmes, ce n'est pas ça. Puis si tu ne peux pas nommer, je ne sais pas moi, que ça n'a pas cliqué tout de suite avec ton enfant, l'amour magique, machin, ou si tu n'es pas capable de nommer que tu n'es pas bien après, c'est plus une répression *post-partum* qu'une dépression *post-partum*. (Marion, P48-49)

Un rapport malheureux à la maternité semble ainsi interdit et sanctionné par une « répression *post-partum* ». Pour Marion, les symptômes de dépression sont davantage liés au silence auquel sont soumises les mères. Un régime résolument répressif puisqu'elles ne peuvent pas nommer leurs émotions et expériences négatives et encore moins développer un rapport critique à la maternité. Être ou devenir une bonne mère implique un travail qui consiste à entretenir l'idéal de la maternité. Ainsi, plutôt que d'utiliser les termes de la psychologie clinique, Marion relève le cadre sociétal dans lequel s'inscrit ces symptômes de ce qu'elle nomme « répression *post-partum* ».

Il n'y a pas que leur état de santé physique et psychologique que les mères doivent surveiller. Suite à l'accouchement, le discours du bien-être de l'enfant vient réguler des gestes intimes, quotidiens et parfois anodins :

Il y a beaucoup de pression qui est mise sur les mères pour allaiter et si tu ne fais pas ce choix-là, tu peux très bien mal le vivre. Tu peux ressentir de la culpabilité, de la pression et ça, c'est un enjeu qui devrait être adressé. [...] Qu'est-ce qu'il y a d'autres? Le portage des bébés. Faque là que tu portes de telles façon idéalement pour vraiment être une bonne mère ou un bon parent, il faut que tu portes avec une écharpe nouée parce que c'est dont ben plus naturel, faut que tu le portes face à toi, pas face vers l'extérieur parce que c'est supposé être pas bon. Il y a beaucoup, beaucoup de trucs de choses comme ça qui pour moi mettent une pression que je trouve assez intense sur les parents puis surtout sur la mère. (Marion, P64-P66)

Selon Anaïs, les injonctions à devenir et se conduire en « bon parent » ne touchent pas les hommes et les femmes de la même façon :

Je pense quand même qu'on s'attend des femmes à ce que ce soient elles qui s'occupent des enfants et qu'elles s'occupent de leur éducation. [...] Je le vois dans l'éducation aussi des enfants à ma sœur. Je l'ai vu, elle qui est monoparentale [...]. Puis j'ai l'impression que tu n'as jamais droit à l'erreur. (Anaïs, P54-P56)

Plusieurs participantes affirment que les femmes sont davantage exposées ou ciblées par les critiques et jugements de leur entourage. De plus, les normes maternelles n'auraient pas leurs équivalents masculins. Si les deux parents sont susceptibles d'être exposés aux ragots, d'être réputés pour « ne pas se préoccuper du bien-être de leurs enfants » et d'être considérés comme de mauvais parents, c'est par les femmes et leur conformation aux normes maternelles que ce risque peut être évité. Bref, on voit bien, à travers les discours de participantes, comment, pour elles, le contrôle du corps des femmes s'incarne et s'actualise empiriquement.

4.2.2 Division sexuelle du travail

La question du travail lié aux soins d'un enfant, de la surcharge de travail et de sa distribution revient de manière récurrente dans les entretiens. Ceci n'a rien de

surprenant considérant que la division sexuelle du travail militant fût l'un des constats et des motifs menant les militantes à s'organiser en collectif non mixte.

Véronique affirme : « (...) le partage inégalitaire des tâches. Je pense que quand un couple a un enfant, c'est encore pire à ce niveau-là, puisqu'on le sait que socialement on va encourager la femme à s'occuper de son enfant. » (P55). Ainsi, il semble être attendu des femmes qu'elles s'occupent des soins et de l'éducation des enfants :

Je trouve que les pères ont l'air d'avoir moins de responsabilités. [...] C'est comme si on s'attend tout le temps à ce que les femmes s'occupent des enfants [...] En tout cas. [Silence] Il y a vraiment la notion de double tâche, je trouve que c'est intense. (Anaïs, P51-P54).

Par conséquent, le travail de prendre soin, du « care »³⁶, des enfants étant relégué aux femmes, les hommes se trouvent, du moins en partie, déchargés de ces responsabilités. Logique à laquelle les couples militants hétérosexuels n'échappent pas : « Ce n'est pas parce que tu es dans un couple militant que nécessairement les tâches domestiques sont mieux réparties. » (Marion, P63). Bien que les pères militants s'impliquent dans l'éducation de leur(s) enfant(s), il semblerait que même les couples militants n'échappent pas à la division inégale des tâches domestiques³⁷.

4.2.3 Atomisation et isolement social

Pour Anaïs et Josée, maternité rime avec isolement ou encore atomisation. Anaïs affirme : « J'ai l'impression qu'il y a beaucoup de personnes, de mères qui se sentent

36 Voir BRUGÈRE, Fabienne. (2011). *L'éthique du « care »*. Paris : Les Presses Universitaires de France.

37 J'y reviendrais lors du chapitre 5.

isolées. » (Anaïs, P51). Pour Josée, c'est l'institution familiale et la manière dont elle est organisée dans notre société qui mène vers ce genre de situation :

Je trippe pas beaucoup sur la famille en général comme institution. [...] Ça atomise les individus, j'aurais peur de rester pognée... De devenir une personne invisible [...]. J'ai vu beaucoup d'amies se renfermer dans leur maison avec leur chum, leur bébé puis aussi leur petit cocon parce que ça nécessite beaucoup. *Tsé*, tout nous tire un peu vers ça. (Josée, P52-P54)

Avec l'arrivée des enfants, les relations sociales des amies de Josée se sont transformées, recentrées sur l'unité familiale. Et cet isolement semble exacerbé dans un contexte de pauvreté et de réseau social restreint : « D'être pognée chez vous, d'être pognée, d'être pauvre, d'être pognée [Rire] avec pas de soutien, détresse psychologique relié à avoir des enfants. » (Josée, P54).

4.2.4 La santé reproductive

L'histoire féministe du Québec est traversée par les luttes de l'avortement et de la contraception (Desmarais, 1999) et ce, dans une perspective d'accès à ces services. En ce sens, Cynthia rappelle l'importance de l'« accès à la contraception [et de l'] accès à l'avortement libre, gratuit et sans jugement. » (Cynthia, P80). Cette affirmation révèle deux enjeux sur l'avortement et la contraception soit, les enjeux en termes de services disponibles et les enjeux légaux. Effectivement, la question de l'accès passe, dans un premier temps, par la voie légale :

[Une infirmière] me disait, en autre, avec les nouvelles lois sur les coupures que veulent mettre en place le gouvernement [projet de loi 20], en autre, il va y avoir le retrait des médecins dans les cliniques spécialisées [telles que le] Centre de Santé des Femmes ou à l'Alternative [santé des femmes, santé reproductive et interruption volontaire de grossesse], il faudrait qu[e] les médecins dans ces centre soient toutes des médecins de famille dans des cabinets. [...] On peut pratiquer quand même les

avortements parce que y'a comme un décret sur les avortements, mais il n'y aurait plus de médecins pour prescrire les contraceptifs, il n'y aurait plus de médecins pour les pap-test, plus de médecins pour faire les consultations [...]. Les gens vont avoir moins d'informations puis d'aide à la contraception. Alors, ça, c'est sûr qu'elles vont pas pouvoir choisir librement leur maternité, si elles veulent des enfants ou pas. Ils vont avoir moins accès à la contraception. [...] le fait concret, c'est plus d'avortements.

(Josée, P77-81)

Josée s'inquiète des effets de projets de loi et des changements qu'ils impliquent relativement à l'accès aux professionnel-le-s de la santé et, par ricochet, des informations et des soins qu'ils et elles peuvent procurer.

4.2.5 Inégalités entre les femmes

Dans un second temps, l'accès aux services passe aussi par l'offre de services, particulièrement à l'extérieur des grands centres urbains ou dans certaines provinces canadiennes :

Ça reste que là j'en parle [de l'avortement] comme si c'était quelque chose qui est super facile d'accès, mais quand tu es montréalaise oui, mais ce n'est pas le cas, par exemple, pour les femmes en région, puis c'est pas le cas nécessairement pour les femmes dans les autres provinces. (Marion, P62)

Outre l'accès, la notion de choix est fréquemment mise de l'avant sur les enjeux de la contraception et de l'avortement. Le choix est un paradigme qui, à la fois, guide les luttes militantes, un idéal à atteindre et une problématique vécue par les militantes : « J'ai dû me poser beaucoup la question de ce qui est contraception. À part ce qui est hormonal, et donc des médicaments et tout, il n'y a pas énormément d'options. » (Marion, P62).

En parallèle de ces discussions, certaines critiquent le paradigme de choix pour ces

points aveugles soit par les pressions indues exercés par des militants afin que des militantes avortent :

Tu peux justement coucher sans condom avec une fille, pas de problème, elle va se faire avorter. Là, je connaissais des récits de femmes où les gars avaient pas assumé et que ça l'avait été difficile pour elles. [...] il y a des femmes qui ont avorté par la pression de bonhomme militant. (Myriam, P63-P64)

A contrario, certaines femmes ont un accès grandement facilité à l'avortement et à la contraception :

J'ai eu la chance aussi dans mon parcours d'assister à une conférence donnée par une femme mohawk infirmière chez les Inuits [...] qui] nous racontait comment le gouvernement fédéral injectait du *Depo Provera* à des gamines de 15 ans et que c'était super difficile de faire venir par avion des besoins, de la nourriture ou des matériaux essentiels, mais avoir un avion pour les amener à Montréal se faire avorter, ça se faisait en claquant des doigts. Donc, comment justement il y a là une politique fédérale qui vise précisément les femmes inuites puis là [...] on avait une information vraiment intéressante venant de cette infirmière qui était en colère et qui disait et qui liait ça au colonialisme. [...] l'enjeu de la stérilisation forcée ou des politiques coloniales, je continue à trouver que c'est numéro un en termes de priorité calvince! (Myriam, P64 et P85)

En ce sens, elles préfèrent substituer le paradigme de choix à celui de justice reproductive³⁸. Iris dit :

38 C'est sous l'impulsion de plusieurs organisations de femmes racisées et autochtones dans les années 1980 et 1990 que se met en marche le mouvement pour la justice reproductive. Pour ces militantes, il s'agit de mettre de l'avant des revendications fondées sur « leur expériences de leurs différentes communautés » (Silliman *et al.*, 2004, p. 4-5) dans un contexte où le mouvement pour l'accès à l'avortement continue d'ignorer la stérilisation forcée et l'imposition de la prise soutenue de contraceptifs. Selon elles, le paradigme pro-choix « réifie et masque les structures de la suprématie blanche et du capitalisme qui soutiennent les choix reproductifs que font les femmes et cela réduit [les] objectifs politiques à la seule question de la criminalisation de l'avortement » (Smith, 2005, p. 120). Ainsi, les luttes pour la justice reproductive s'articulent autour de trois valeurs-clés : « (...) pour (1) le droit d'avoir des enfants; (2) le droit de ne pas avoir d'enfant; et (3) le droit d'éduquer ces enfants, tout comme contrôler nos options en matière d'accouchement, tel que l'obstétrique. Nous nous battons aussi pour mettre en place les conditions nécessaires afin de concrétiser ces droits » (Ross, 2006, p. 14).

Le concept de justice reproductive, c'est dire que c'est beau le droit à l'avortement, mais depuis quelques années il y a beaucoup de féministes qui se questionnent sur le droit d'être mère. Quand on parle des femmes autochtones, s'est pas un droit qu'elles ont au départ. On parle de nos privilèges de blanches en se disant : « Ben pour nous ce qui est important, c'est le droit à l'avortement », mais il y en a que c'est l'inverse: « On peut ne pas m'avorter? On peut-tu ne pas m'" anovuler " *de facto*? ». (Iris, P96)

Par la bande, c'est également le paradigme de choix qui est questionné par cette participante. La seule question de choix ne permet pas de résoudre ici la facilité accrue avec laquelle les femmes autochtones ont accès à des avortements et à de la contraception. Au final, Myriam pose les questions suivantes à certaines de ses collègues féministes radicales : « Il y a franchement un problème avec la contrainte à la maternité. La contrainte à la maternité, mais chez qui ? Puis la contrainte à la non-maternité, mais chez qui ? » (Myriam, P64). Ceci explique d'ailleurs pourquoi Myriam met autant d'accent sur son analyse globale de la maternité, c'est-à-dire, une analyse en termes du contrôle du corps des femmes. Elle plaide donc pour une prise en compte de l'enchevêtrement des structures d'oppression et comment celles-ci viennent modifier l'expérience que certaines ont face à la maternité³⁹, mais ici, plus spécifiquement à l'avortement et à la contraception.

Cette question des inégalités entre femmes apparaît aussi dans l'entretien de Véronique au sujet des inégalités de traitement entre lesbiennes et hétérosexuelles en particulier face à la possibilité d'avoir des enfants :

C'est sûr, premièrement, moi, en tant que lesbienne c'est quelque chose qui me touche moins [...] j'ai l'impression que des fois c'est plus l'inverse : " On sait ben, tu es lesbienne, tu peux pas avoir d'enfant, tu en auras jamais. " [Rire] On dirait que les gens ont mis une croix là-dessus. [...] même si moi je ne veux pas d'enfant, des fois faut que je dise : " Je pourrais en avoir des enfants même si j'suis lesbienne ". [...] Bref, pour les

39 À ce sujet, Patricia Hill Collins plaidait, en 1994, afin de « placer les expériences des femmes de couleur au centre de la théorisation féministe de la maternité [puisque] la domination raciale et l'exploitation économique forme profondément le contexte maternel non pas seulement pour les femmes racisées aux États-Unis mais pour toutes les femmes. » (1994, p. 56-73, traduction libre).

femmes hétéros, oui comme y'a clairement une forte contrainte à la maternité.
(Véronique, P43)

4.3 Conclusion

Au regard de cette analyse des discours collectifs et individuels, que peut-on dire de la transformation de la réflexion féministe radicale au regard du constat dégagé par Descarries et Corbeil qui, en 2002, affirmaient que : « la relation ou l'expérience maternelle est généralement passée sous silence » (2002, p. 33) ? Afin de répondre à cette question, il faut procéder à une autre analyse croisée entre la manière dont les collectifs et les militantes politisent la maternité. Avant de se lancer dans cette entreprise, je souhaite rappeler ce qui a été précédemment exposé dans ce chapitre.

D'abord, à travers une analyse du matériel militant de trois collectifs féministes radicaux, trois thématiques transversales ont pu être identifiées : la division sexuelle du travail, l'avortement et la contraception, puis le contrôle limitatif de la fécondité. J'ai retenu que les deux premières thématiques sont abordées de manières tout à fait différentes entre les collectifs. Alors que pour *Les Sorcières*, la division sexuelle du travail s'articule autour de la figure de la femme-mère-ménagère, la *Coalition* en fait la base de l'oppression des femmes qui permet d'expliquer le contrôle du corps des femmes, tandis que le *Montreal Sisterhood* en parle pour relater la persistance des inégalités salariales. L'avortement et la contraception sont abordés d'un côté par *Les Sorcières* et la *Coalition féministe radicale contre le G20* sous l'angle du contrôle du corps des femmes et, de l'autre, dans une perspective pro-choix par le *Montreal Sisterhood*. Concernant la limitation des naissances, la *Coalition* et *Les Sorcières* en font mention, mais de manière souvent limitée et accordent à ce sujet une place moins grande que la santé reproductive quand il n'est pas simplement secondarisé. En dépit

de cela, j'ai pu constater lors de mes lectures que le collectif *Les Sorcières* était le seul collectif qui accordait une place au partage des expériences maternelles. Je conclusais en demandant si, contrairement ce qui était défendu par Descarries et Corbeil en 2002, les féministes raciales parlaient bien de la relation maternelle et des expériences de la maternité.

Ensuite, il a été question des enjeux soulevés par les militantes relativement à la maternité et à la reproduction. Ces moments d'entretien davantage centrés sur les expériences maternelles permettent alors de quitter un discours quelque peu homogénéisant sur « le contrôle du corps de femmes » qui tend à laisser penser que les femmes partagent un même rapport à leur corps pour laisser place aux variations, aux contextes socio-historiques, aux inégalités entre femmes. J'ai démontré que les analyses devenaient plus complexes lorsqu'il était question d'enjeux et d'expériences concrètes : les normes maternelles, la division sexuelle du travail, l'atomisation et l'isolement social, la santé reproductive et les expériences des mères militantes sont alors évoqués comme autant d'enjeux liés à la maternité.

Les entretiens défendent qu'il n'existe pas une expérience unifiée de la maternité et que celle-ci varie en fonction du statut socio-économique, du niveau d'éducation, de l'orientation sexuelle :

Je pense pas qu'on peut généraliser sur comment les femmes en général vivent la maternité. [...] [Ça dépend] si tu es dans un couple hétéro ou couple homoparental [...]. Je pense que ça va être différent si tu es pauvre et que t'as pas eu beaucoup d'éducation et que, je sais pas, tu te fais enlever ton enfant par la DPJ [Protection de la jeunesse] en bas âge *versus* si tu es riche et que tu vis dans une belle maison à Westmount. (Véronique, P45-P47)

Il y a un spectre de vécu, qui peut partir du spectre de « C'est super cool » donc qu'une femme veut vraiment un enfant puis que ça se passe bien puis qu'elle est à l'aise avec ça et qu'elle est à l'aise de conjuguer en fait sa vie, ses aspirations avec le fait d'être mère jusqu'à un autre spectre où il y a des femmes qui sentent une pression sociale par rapport à la maternité puis qui ont des enfants et que peut-être que ça ne leur tente pas vraiment mais que c'est un petit peu ça la norme. (Cynthia, P77)

Ainsi si cette dimension du problème est délaissée dans les discours publiquement portés, elle réapparaît en revanche dans les entretiens individuels. Entre les discours collectifs et individuels, entre le monde des expériences concrètes et des positionnements politiques, un monde semble se creuser. Qu'en est-il de la manière dont la famille féministe radicale montréalaise pense, vie et agit sur les enjeux relatifs aux expériences maternelles à même leurs pratiques militantes?

CHAPITRE V

MATERNITÉ ET RAPPORT AU MILITANTISME

Ce chapitre consiste à rendre compte des modalités d'articulation entre maternité et militantisme dans le cadre des organisations féministes radicales. Il s'agit par-là de chercher à voir comment l'expérience même de la maternité peut devenir un nouvel enjeu de lutte et de résistance pour les militantes concernées et comment la maternité modifie le rapport au militantisme et l'engagement militant. Il est aussi question d'interroger les collectifs, leur pratique militante et leurs modes organisationnels en fonction des manières dont les mères militent. Comment les mères perçoivent et vivent leur maternité dans le cadre de leur militantisme ? Comment les contraintes liées à la maternité viennent-elles limiter leur participation politique au sein des collectifs dans lesquels elles sont engagées ? Comment ces collectifs intègrent-ils ces contraintes dans leurs fonctionnements ? Quelles sont les pratiques qui contrarient ou, au contraire, facilitent l'entrée des mères et leur rétention dans ces espaces militants ? Et finalement, quelles sont les conséquences de ces pratiques sur leur engagement militant ?

Pour présenter les résultats de la recherche sur cette question du mode d'engagement des mères militantes, je procéderai en deux temps. D'abord, il sera question de la manière dont les mères envisagent leur maternité comme un lieu de résistance féministe permettant un legs militant intergénérationnel. Cette forme de maternité

doit faire face à deux espaces : les environnements familiaux qui apparaissent comme des espaces de lutte pour les mères et l'espace-temps militant féministe radical qui se présente comme un lieu de solidarité, mais aussi comme un lieu à l'intérieur duquel les mères font face à des injonctions particulières. Dans un second temps, ce sont les obstacles à l'implication des mères dans le militantisme qui seront examinés. J'insisterai sur l'organisation des temps sociaux, la spécificité des espaces de rencontres militantes et sur la question des répertoires d'actions protestataires.

5.1 Maternités alternatives : résistance, solidarité et injonction

Pour les mères militantes rencontrées, la maternité se présente comme un lieu spécifique de résistance. Devenir mère s'accompagne d'une réflexion critique sur la socialisation genrée des enfants qui conduit vers un travail d'éducation féministe visant, autant que faire se peut, à résister à la reproduction de celle-ci. Les mères militantes se trouvent alors confrontées aux schémas dominants et rencontrent de nombreux obstacles dans leur travail éducatif. L'environnement familial élargi est l'un de ces lieux où le travail de transmission de valeurs féministes aux enfants est régulièrement contrarié. La sociabilité féministe radicale, de son côté, se présente comme un lieu de solidarité en matière d'éducation féministe, mais ces entre-soi militants sont aussi parfois vécus comme des espaces d'injonctions et de jugements envers les mères qui ne seraient pas suffisamment attentives à l'éducation féministe. Au travers des discours militants, on peut finalement repérer la construction d'un idéal de mère-militante-féministe-radical inatteignable et indéfini, auquel les mères militantes tentent toutefois de se conformer.

5.1.1 La maternité alternative : stratégie de résistance et de lègue

D'abord, la maternité peut être réinterprétée par les mères militantes comme un acte de résistance, un acte féministe. C'est ce qu'Élise décrit avec clarté. Dans la première moitié de sa vingtaine, elle était de ces féministes qui clamaient haut et fort leurs refus de maternité. Elle dit : « Pour moi, des enfants c'étaient des outils de reproduction des oppressions. Ça allait m'enlever du temps pour militer, ça allait entraîner des conflits de valeurs. » (Élise, P36). Elle raconte comment des événements familiaux marquants (le décès de sa grand-mère et l'accident vasculaire cérébral (AVC) de son père) ainsi que des contacts plus fréquents et des amitiés nouées avec des parents militants ont progressivement ébranlé ses convictions initiales. Au moment de raconter sa grossesse, elle explique : « J'étais rendue à une époque où je considérais ma maternité comme un acte de militantisme. J'allais mettre au monde une féministe puis elle allait éventuellement participer à un mouvement social féministe. » (Élise, P40). Lorsqu'elle apprit qu'elle était enceinte d'un garçon, elle affirme que :

Mon beau projet de mettre au monde une future militante venait un peu d'échouer [...] Je me suis un peu rabattue sur le fait que : "Ben coudont, faut toujours bien que les filles féministes hétéros aient des chums un petit peu « datable »⁴⁰. Donc, je vais essayer d'élever soit un chum « datable » pour les féministes hétéros, soit un camarade gay de lutte. (Élise, P42)

Cette maternité-militante passe par une éducation féministe. Par contre, à la question « Qu'est-ce qu'une éducation féministe ? », Marion répond :

⁴⁰ Le terme « datable » est l'action de rendre ou de devenir une personne agréable avec laquelle avoir une rencontre ou une relation. Elle prend ses origines dans les termes anglais « to date », soit le fait de fixer un rendez-vous. Dans le contexte dans lequel Élise le pose, il s'agit de rendre son fils une personne agréable avec qui avoir une relation intime ou amoureuse.

Ben c'est pour ça que je dis que s'est pas évident, je ne le sais pas encore. [...] mais ce n'est pas évident d'élever et se dire: " J'aimerais ça que mon garçon soit pro-féministe puis qu'il ne se rince pas avec ça". Ce n'est pas évident d'éveiller les enfants à ça. Là maintenant que j'ai une fille, c'est sûr que j'aimerais ça élever ma fille avec des valeurs féministes puis que ça soit important pour elle, mais il n'y a pas de mode d'emploi pour faire ça. Ce n'est pas évident. J'essaie de penser aux féministes des années 60-70-80, je ne sais pas si elles ont réussi. (Marion, P64)

À cette incertitude sur ce que devrait être une éducation féministe et, partant, une pratique féministe de la maternité, viennent s'ajouter les obstacles concrets.

5.1.2 La maternité alternative face à l'environnement familial

Les mères interrogées disent se heurter à beaucoup de résistance dans la mise en œuvre d'une éducation féministe qui résiste à la socialisation de genre. Et c'est d'abord et avant tout leur propre environnement familial qu'elles évoquent au moment de préciser ce à quoi elles se trouvent confrontées :

C'est frustrant, c'est tellement normatif. Juste mon beau-père, il a beaucoup, beaucoup, poussé Mathias vers les autos, les camions, les affaires de même. Mais pour lui, c'est parce que c'est un petit gars et il avait rien fait. Mais il le prenait et allait prendre des marches avec lui puis il lui faisait remarquer les autos et les camions et il disait: "Oui, mais il aime ça". C'est toi qui nomme ces choses-là. Oui, quand il y a une grosse affaire rouge qui passe à côté de lui il est attiré, tous les enfants vont être attirés par une grosse affaire rouge qui passe. (Marion, P99)

La famille est l'un de ces lieux où les efforts d'éducation féministe peuvent être sapés, où chaque petit geste peut entraîner des luttes visant, d'un côté, à renforcer les normes genrées, ou, de l'autre, à les combattre. Iris affirme : « Je pense que malgré la résistance, – et j'en ai vu des filles résister solide – je pense qu'il y a une partie qui est inévitable. » (Iris, P59).

Pire, pour Iris, bien que les mères résistent, les normes genrées rattraperont inévitablement leurs enfants :

Au fil de mes expériences féministes, de voir les femmes autour de moi avoir des enfants [...] Je pense que d'être témoins de la maternité, malgré tout ce que ça comporte de « wow », mais politiquement, de voir qu'est-ce que ça implique pour une femme puis à quel point [...] que tu n'as pas le choix de rentrer dans le moule peu importe à quel point tu te bats. (Iris, P90)

Outre le désir d'inculquer des valeurs et des principes féministes à leur(s) enfant(s), qu'est-ce qui motive donc les mères à poursuivre ce combat?

5.1.3 La maternité alternative dans les milieux féministes radicaux

Entre jugement...

Bien que les mères militantes souhaitent sortir des modèles normatifs de la maternité, leur présence et celle de leur(s) enfant(s) dans les espaces militants ne sont pas sans créer de remous avec plusieurs des militantes non-mères. Pour sa part, Véronique a une vision très rigide de ce qu'une mère devrait faire et dire afin de pouvoir maintenir une relation avec elle :

C'est sûr que les femmes qui sont très : « Mon enfant, c'est le centre du monde et tout », ben ces femmes-là, je ne les garde pas dans mon entourage parce que c'est juste pas quelque chose qui me rejoint et je pense que je serais peut-être trop critique ou dans le jugement envers les femmes qui ne sont pas conscientes de toute la pression qu'elles ont subie et qu'elles subissent encore pour faire des enfants. (Véronique, P44)

Iris tient un discours similaire :

En plus quand elle n'est pas critique politiquement, quand elle a un « kid⁴¹ » et qu'elle fait juste parler de ça, à un moment donné les affinités ne sont plus là. C'est comme si elle n'existait plus comme personne. [...] moi je me retire parce que je ne suis plus à l'aise, je n'ai plus tant d'affinités. (Iris, P92)

Ces affirmations mettent en lumière des dynamiques plus ou moins explicites au sein des collectifs. D'abord, pour Véronique comme pour Iris, une mère qui ne porterait un discours relatif à la « contrainte à la maternité » et qui accorderait une place centrale à ses enfants dans sa vie ne pourrait tout simplement pas espérer entretenir une relation, du moins à long terme, avec elles. Une telle mère se verrait donc éjectée de leur entourage sous couvert de manque d'affinités politiques. Ensuite, les mères s'exposent ainsi aux jugements des autres féministes si elles ne se montrent pas assez critique dans leur rapport à la maternité, la manière dont elles éduquent leurs enfants et qu'elles concilient leur maternité. Élise, mère d'un enfant, confesse les jugements qu'elles avaient envers certaines mères avant d'être elle-même mère :

Je ne pense pas jamais avoir jugé des filles parce qu'elles avaient choisi d'avoir des enfants. Par contre, je me souviens les avoir jugées sur la manière dont elles les élevaient ou conciliaient leur maternité. J'ai d'ailleurs beaucoup de regret par rapport à ça aujourd'hui. (Élise, P36).

Plus tard dans l'entretien, Élise raconte :

Récemment, je suis allée dans un party [avec d'autres féministes radicales...] puis je me suis dit : « Ah non! Ah non! [Mon copain] n'a pas « packé »⁴² le pyjama de Jonathan avec des autos dessus ?? Qu'est-ce que les filles vont penser? Qu'est-ce que les filles vont penser ? ». Puis c'est douloureux de penser ça. [...] à toutes les fois que Jonathan est un peu trop masculin ou un peu trop turbulent, je me dis : « Ça y est. Tout le monde me juge ». [...] Je trouve ça difficile d'être en milieu féministe avec des enfants. (Élise, P43)

On voit ici comment le milieu féministe radical fonctionne plus ou moins

41 Un enfant.

42 Expression tirée de l'anglais « to pack » qui signifie « faire ses valises ». Utilisé comme au passé composé de l'indicatif, il signifie l'action d'avoir mis quelque chose dans la valise.

consciemment comme un espace de jugement, de soupçon et de travail supplémentaire pour les mères qui tentent de se conformer à un idéal de « mère-féministe-radical » (voir chapitre 4⁴³). La « bonne-militante-mère-féministe » est d'abord celle qui affirme et montre une position critique face à la maternité ce qui suppose, pour elle, de porter le discours de la contrainte à la maternité. C'est aussi celle qui élève son (ses) enfant(s) de manière féministe, bien que cette éducation féministe ne jamais soit définie. Finalement, elle doit orienter ses choix et ses gestes quotidiens de manière à laisser transparaître ses orientations féministes. Bref, il semblerait que les mères féministes doivent se plier à des codes de conduite militants spécifiques au risque de s'exposer aux critiques et aux jugements du milieu féministe, de se voir possiblement retirer la confiance affinitaire, et, ultimement, de se faire éjecter du groupe.

... *et solidarité.*

Paradoxalement, les mères témoignent également de l'importance de leur groupe féministe en tant que soutien émotionnel et politique. Un excellent exemple de soutien émotionnel se manifeste dans l'écoute à laquelle les mères ont droit chez *Les Sorcières*. Cela leur permet de parler de sujets parfois tabous dans d'autres sphères de leur vie. Tel que relaté précédemment, dans son projet politique de maternité, Élise souhaitait avoir une fille afin de permettre un lègue féministe. Ainsi, lorsqu'elle a appris qu'elle était enceinte d'un garçon, elle a pu nommer sa déception et ses craintes aux *Sorcières* :

43 J'avais alors défini « les normes maternelles comme l'ensemble des critères socialement définis à partir desquels on distingue la « bonne mère » de la « mauvaise mère ». Ces éléments sont multiples et comprennent à la fois des gestes, des manières d'être, de penser et d'agir que doivent accomplir les candidates au statut, malgré elles, de la grossesse aux différents stades de développement de l'enfant, en passant par l'accouchement. »

Ça donné que j'avais une réunion des *Sorcières* le lendemain [que j'ai appris le sexe] puis je pense que j'ai un peu pleuré quand je leur ai dit ça que j'avais un gars [Rire]. Ma peur numéro un, c'était et c'est toujours, je pense qu'il n'y a pas une journée où je ne pense pas à ça, d'élever un agresseur ou un Marc Lépine. [...] *Les Sorcières* m'ont très bien accueillie là-dedans. « On te comprend d'avoir ces appréhensions-là, c'est normal que tu sois déçue ». Alors que dans d'autres milieux ça ne passait pas du tout ma déception d'avoir un gars (Élise, P42)

Les féministes radicales peuvent être d'un soutien émotionnel notable, mais aussi politique dans ce cas spécifique, face aux expériences et craintes que vivent les mères : « Généralement, c'est bien reçu puis j'ai l'espace pour parler des choses dont j'ai envie de parler, même si ça va pas toucher le quotidien de grand monde comme avoir un bébé qui a la gastro. L'écoute est là. » (Marion, P54).

Les gestes que les militantes posent pour les mères peuvent aussi favoriser le sentiment d'acceptation au sein du groupe :

Les Sorcières ont été super fines en plus, elles ont fait un espèce de « shower⁴⁴ » féministe à moi et Marion. C'était vraiment le fun. Elles ont promis de toujours être là, super compréhensive aussi. Quand on faisait des réunions, il y en avait toujours une qui apportait du cidre [sans alcool] plutôt que du vin, c'était super fin. [...] *Les Sorcières* étaient ben supportantes. (Élise, P40-41)

Entre *Sorcières*, on a fait une petite soirée [fête pré-natale] pour souligner l'événement, mais de façon féministe [...]. Pas nécessairement en faire un événement politique, mais en faire un événement qui était à nous et qui était significatif pour nous collectivement aussi. (Marion, P54)

On observe au sein de ce collectif un autre visage des rapports entre les mères et les non-mères en rupture avec les jugements. Que ce soit par l'organisation d'événements visant à célébrer l'arrivée future des enfants d'Élise et Marion ou par le soutien émotionnel qu'elles leur offrent, il semble clair que *Les Sorcières* permettent aux

44 Un « shower » est une fête pré-natale organisée pour la mère qui est sous le point d'avoir un enfant.

mères d'évoluer dans des environnements qui sont accueillants.

Force alors est de constater qu'être féministe radicale a des incidences sur le travail maternel. Cela s'accompagne par une réflexion critique sur l'éducation des enfants, les normes de genre et la socialisation. Il s'agit de fabriquer une « fille féministe », un conjoint sensibilisé aux enjeux féministes (« datable ») ou encore un « camarade gay de luttes ». Cette compréhension du travail maternel s'inscrit à contre-courant et implique donc des tâches particulières. Les mères féministes radicales doivent donc faire preuve d'une vigilance constante d'autant que les obstacles qu'elles rencontrent sont légions aussi bien dans l'environnement familial que dans l'environnement féministe radical. D'un côté, l'environnement familial tend à reproduire les normes de genre. Les mères doivent donc constamment faire des efforts afin de déconstruire ces dernières. D'un autre côté, l'environnement féministe est ambivalent. Les récits présentés montrent bien les injonctions, les jugements et les critiques auxquels s'exposent les mères dans leurs collectifs féministes, même si ceux-ci fonctionnent aussi comme des espaces de solidarité qui s'avèrent précieux.

5.2 Les contraintes freinant l'implication militante des mères

Outre l'ambivalence des relations qu'elles entretiennent avec les autres militantes, quelles sont les autres embûches auxquelles se heurtent les mères ? Au contraire, quelles sont les mesures qui favorisent leur participation ? Alors que les militantes qui ne sont pas mères identifient la division sexuelle du travail comme étant un facteur explicatif du désengagement :

Quand tu as des enfants ben la double tâche est encore plus grande. Souvent, ce sont les femmes qui doivent s'occuper des enfants. Dans ce temps-là, le militantisme, il y en

a peut-être qui mette une croix dessus en se disant : "j'ai vraiment pas le temps parce qu'en plus de travailler, en plus de nettoyer la maison, il faut en plus que je m'occupe d'un enfant". (Cynthia, P75)

De leur côté, les mères mettent l'accent sur trois éléments connexes : la transformation de leur rapport au temps militant, les problématiques rencontrées face aux espaces militants, puis la transformation de leur rapport au répertoire d'action mis de l'avant par leurs groupes. J'exposerai comment ces trois facteurs explicatifs les amènent à repenser leur manière d'agir leur militantisme. Les objectifs de cette section sont de comprendre quels sont les obstacles organisationnels identifiés par les militantes et comment leurs organisations respectives y répondent.

5.2.1 Gestion du temps

On parle dans ce cas de « développement d'engagements concurrents⁴⁵ » (McAdam, 2005, p. 68) pouvant ralentir l'intensité et la fréquence de l'implication militante :

Une de mes amies proches, elle milite dans le mouvement féministe [radical] depuis plusieurs années. J'ai souvent parlé avec elle [...] que toutes les femmes avec qui elle avait milité qui avaient maintenant un enfant, qu'elle avait clairement réalisé que ces femmes-là militaient *beaucoup* moins. (Véronique, P51, elle souligne)

Les problématiques de gestion de temps occasionnées par la maternité s'expriment

45 Les engagements concurrents sont des moments ou des sphères de vies qui peuvent venir en concurrence les unes avec les autres pouvant entraîner la sortie d'un groupe, d'un mouvement ou du militantisme dans son ensemble. Effectivement, McAdam explique qu'« une immersion dans un nouveau réseau social [par exemple un emploi à temps plein] qui, avec le temps, peut venir à concurrencer d'autres liens sociaux significatifs en remodelant la conception de soi, les attitudes, et plus largement les conceptions du monde. Associées à ce que demande en temps et en énergie, l'exercice d'une profession, ces influences concurrentes peuvent graduellement (ou subitement) décourager la continuation de tout activisme. [...] Dans un tel cas, l'individu n'est pas seulement sujet à de nouvelles formes de pressions sociales au travers de l'immersion dans son activité professionnelle, mais il est aussi moins capable de résister à ces pressions du fait du relâchement des liens entretenus avec ses camarades » (McAdam, 2005, p. 68).

sous différentes facettes et peut avoir des conséquences différenciées sur leur rapport global au militantisme. Par exemple, Marion raconte comment sa maternité l'a amenée à réévaluer le temps qu'elle pouvait offrir aux *Sorcières* : « Je te dirais que, moi, je me mets un petit peu une pression personnelle au sens que ça me donne moins de temps. J'ai moins de temps à investir dans le collectif, j'ai moins le temps pour prendre des tâches, je me mets des limites. » (Marion, P53). Iris renchérit en affirmant que la diminution du temps d'implication militant de Marion s'est également accompagnée d'une transformation du type de tâches qu'elle pouvait réaliser : « C'est sûr qu'elle a beaucoup moins de temps, c'est sûr qu'elle va prendre plus des tâches du type écriture, trucs internet, faire la mise en page. » (Iris, P103).

Les effets des problématiques liées à la gestion du temps peuvent aussi être compris comme la difficulté, voire l'impossibilité d'être présente lors de certaines activités qui se déroulent dans certaines plages horaires. Dans le cas des organisations antifascistes dont le *Montreal Sisterhood* fait partie, les moments où se déroulent les activités sociales peuvent être problématiques pour les parents.

Nous, aussi, on a plus un militantisme de soir dans le sens que quand on organise des événements, c'est le soir. [...] Je pense qu'il y a aussi qui est le fait que globalement notre forme de militantisme, je pense, c'est plus un mode de vie qui cadre moins avec un mode de vie de parents. (Cynthia, P71-P72)

Dans ce contexte, il peut être ardu pour les mères de maintenir les relations qu'elles ont développé au sein de cette organisation :

Puis je trouve ça difficile des fois de maintenir des liens significatifs avec des gens que j'ai pu nécessairement le même mode de vie qu'eux. Je vais toujours me rappeler en 2012 pendant la grève [étudiante], non seulement j'avais un enfant que je voyais comme quelques heures par semaine parce que j'étais en fin de rédaction de thèse. Je me disais en 2005 j'étais aux manifs à tous les jours, mais en 2012 j'en faisais peut-être une par semaine quelque chose comme ça. (Élise, P43)

La combinaison de ces facteurs peut occasionner une intégration déficiente et peut ultimement mener les mères au désengagement :

Pendant mon congé de maternité, mon implication n'a pas chuté dans le sens qu'il est demeuré quand même assez prévalent, mais quand j'ai recommencé après sur ma thèse... La thèse et le bébé et *Les Sorcières*, c'était trop. [...] J'étais en fin de rédaction de thèse, j'étais juste débordée. [...] puis j'ai fini ma thèse, et je me suis mise à travailler 50 heures par semaine. Ça, c'est une autre réalité qui est arrivée par la suite. On dirait que ma maternité me force à prioriser puis c'est ça qui est épouvantable là je me dis: "Criss, j'ai mis un enfant au monde il faudrait bien que je l'élève comme du monde " [Soupir]. [...] Puis j'en étais venue à la conclusion qu'effectivement j'allais quitter le collectif parce que je n'avais plus le temps. (Élise, P32-49)

Comment les collectifs négocient cette réalité ? *Les Sorcières* ont mis en place des pratiques visant à trouver des moments de réunions qui conviennent aux mères, mais aussi aux militantes qui ne sont pas mères : « on a fait quand même fait certaines fois des conciliations travail-famille. Je me rappelle qu'on tentait d'alterner des réunions de soirs de semaine puis une réunion la fin de semaine. Pour répondre aux besoins de tout le monde. » (Élise, P48). Dans ce contexte, la rotation du moment des réunions semble permettre une meilleure participation globale :

Une réunion de soir, ça fait que je ne suis pas avec ma famille. Une réunion de fin de semaine, je ne suis pas avec ma famille. De toute façon je ne m'en sors pas. On ne peut pas faire de réunion de jour parce que d'habitude les gens travaillent [Rire]. On essaie d'alterner juste au niveau pratico-pratique des réunions, on s'arrange. (Marion, P53)

Du côté de la *Coalition féministe radicale contre le G20*, Josée raconte ainsi l'expérience de Pascale, mère monoparentale qui a été de passage au sein du groupe :

On devait trouver une autre date réunion, [...] il y avait une mère [Pascale] qui venait dans la *Coalition féministe*. C'est arrivé comme juste deux fois. Puis beaucoup de gens avaient nommé le fait qu'ils étaient en fin de session, puis [Pascale] avait parlé de son enfant puis qu'elle ne pouvait parce que c'était sa semaine de garde. La question de la fin de session avait pris beaucoup plus de place que la question de la garde. Ça m'avait marqué puis j'en ai d'ailleurs parlé récemment avec Vanessa [une amie de Josée et autre participante de la *Coalition* qui l'a aussi quittée]. Ça nous avait un peu choquées sur le

coup. On trouvait ça bizarre. Puis ça fonctionnait justement dans le fait que les gens qui étaient les plus proches de certaines leaders étaient comme plus jeunes et en fin de session puis ça l'avait plus raisonné que les personnes peut-être plus atomisées qui était moins dans la gang... Elle avait un enfant puis il fallait que ce soit pris en compte.

(Josée, P68)

Pour Josée, la mise de côté des intérêts de Pascale avait tout à voir avec les dynamiques internes et les relations d'amitiés préexistantes au groupe. Effectivement, Pascale n'appartenait à aucune des organisations féministes francophones formant ce que l'on pourrait considérer comme le noyau d'amies du moment, que ce soit *Les Sorcières* ou le *comité organisateur de la rencontre féministe radiale Patriarcat Ya Basta*⁴⁶. Elle ne semblait pas avoir de relation d'amitié ou de proximité avec les participantes de la *Coalition* et ne participait pas aux activités sociales et militantes liées aux contestations du G20. Le manque de réception de la part de certaines membres de la *Coalition* face à sa situation de mère semble avoir pris Pascale de court. Josée relate une discussion avec elle à cet effet :

Que c'était plate, que c'était étrange même un peu, que c'était pas habituel. Elle, c'était une mère depuis quand même un certain temps dans différents groupes. Je pense qu'elle était plus proche des milieux anglophones. Elle était plus habituée que le truc de garderie soit, ben pas de garderie, mais que les trucs de famille soit pris en charge. Ça l'avait surprise un peu.[...]. Je pense que ça ne l'a pas aidé [à précipiter son départ du collectif] de ce que je me rappelle, mais je ne peux pas dire avec certitude. Mais de ce que je me rappelle, ça l'a pas aidé à ce que ce soit si cool que ça [comme expérience militante]. (Josée, P71-P76).

Au final, deux cas de figure peuvent être dégagés des entretiens. Dans le premier, les mères qui sont fortement intégrées dans des organisations peuvent espérer que des

46 La première rencontre *Patriarcat, Ya Basta!* s'est déroulée en 2003 et fût organisée conjointement par *Les Sorcières* et *Némésis*. Elles visent à rassembler les féministes radicales dans un contexte non-mixte d'une ou deux journées où les femmes présentes proposent et choisissent différentes thématiques qu'elles souhaitent aborder collectivement. L'objectif de ces rencontres « est de créer un espace de sororité pour féministes radicales, et de faciliter le réseautage et la création de projets féministes » (Leblanc, 2013, p. 242). Si ces rencontres ont d'abord été organisées par des groupes spécifiques, au fil des années, ce sont davantage des individus (appartenant ou non à des organisations desquelles elles n'étaient pas redevables) s'identifiant au courant féministe qui formeront le comité organisateur.

mécanismes se mettent en place afin de permettre leur participation. Dans le second, les mères qui sont, au contraire, faiblement intégrées ont de la difficulté à faire entendre leurs intérêts mettant ainsi en danger leur rétention dans le groupe. Dans un autre ordre d'idée, il appert que, malgré les efforts qui sont parfois déployés, certains enjeux ne sont jamais adressés dont le fait que les mères se trouvent à effectuer les tâches les plus invisibles ou invisibilisées. De plus, les moments auxquels se déroulent certaines activités militantes rendent leur participation difficile. Par ailleurs, leurs absences répétées affectent leurs relations significatives dans ce type de militantisme affinitaire qui repose sur un entre-soi et une sociabilité très serrée. Tout porte ainsi à croire qu'il existe une tension entre le rythme de vie militant propre à ce militantisme et le rythme du travail maternel.

5.2.2 Les espaces du militantisme

Outre le manque de temps, les espaces où se déroulent les activités sociales et militantes – comme les bars, les salles de spectacles, les lieux géographiques éloignés des lieux de résidences des mères, pour ne nommer que ceux-ci – peuvent faire obstacle à la participation des mères.

Comme il a été souligné, la présence des mères aux activités sociales de leur organisation est primordiale afin qu'elles puissent créer et maintenir des relations avec les autres militantes. Le contexte dans lequel se déroule ces activités sociales se résumerait ainsi : « C'est beaucoup d'activités qui se passent les soirées, les fins de semaines, qui incluent de l'alcool, des bars, des shows, de la musique forte, de la drogue. Ça c'est une partie du milieu. » (Cynthia, P69). Conscientes que les espaces

comme les bars peuvent être problématiques pour les parents avec des enfants mineurs, les collectifs militants tentent parfois d'organiser des rencontres dans les salles « all age⁴⁷ ». Par contre, dit Cynthia (P71), ces espaces privés coûtent trop cher pour être régulièrement réservés par leurs collectifs peu fortunés. Les mères doivent donc se tourner vers des solutions alternatives pour participer à ces activités comme le gardiennage, la prise en charge de l'enfant par un membre de la famille ou du cercle amical. Cependant, les mères monoparentales et/ou en situation de précarité financière sont particulièrement peu susceptibles de pouvoir se tourner vers ces solutions :

[Rachel, mère monoparentale membre du *RASH*, organisation proche du *Montreal Sisterhood* – Cynthia et Anaïs en sont également membres] ne peut pas participer souvent aux activités, aux actions parce qu'elle a ses enfants avec elle. Elle ne veut pas les faire garder trop souvent et elle n'a pas beaucoup d'argent parce qu'il faut qu'elle s'occupe de ses enfants. Donc, elle ne peut pas avoir une job à temps plein parce qu'elle a deux enfants seule. (Cynthia, P77)

Ces activités ont également été critiquées par Marianne, une mère ayant milité dans *Les Sorcières*. Cette dernière proposait même de commencer une discussion sur la place des mères dans les milieux militants et ses activités :

Marianne voulait continuer à militer. Par ailleurs, je la respecte beaucoup pour ça. Elle avait publié un article dans le journal sur comment concilier militantisme et maternité. Je pense que c'est en 2005-2006, elle disait qu'elle ne trouvait pas toujours ça évident, qu'il faudrait valoriser des espaces où les personnes qui ont des enfants soient mieux intégrées entre guillemets, organiser des garderies. (Élise, P37)

L'éloignement géographique des lieux de rencontre est aussi un élément évoqué par les militantes. Le choix de ces lieux pourrait être significatif du degré de réflexivité des groupes relativement à la participation des mères. Dans la pratique, les groupes antifascistes tels que le *RASH*, dont Rachel fait partie, ne semblent pas mettre en

47 Des espaces où des gens de tous âges peuvent se réunir.

place des mesures visant à permettre la participation des mères.

Par exemple, les réunions. [Rachel], elle reste dans l'ouest [de l'île de Montréal]. Je trouve qu'il devrait y avoir plus de mesure pour essayer de l'accommoder un peu plus parce que ça fait qu'elle ne peut jamais aller au meeting [dans l'est de l'île]. (Anaïs, P58)

Le collectif *Les Sorcières* a également été confronté à ce genre de problématique, mais les réponses y ont été fort différentes. Par exemple, elles ont favorisé la présence des mères lors des rencontres du groupe en leur proposant du transport, particulièrement lorsque leurs enfants sont en bas âge, en plus de permettre la présence des enfants lors de celles-ci. « Là, tu vois, la dernière réunion [...] son chum [à Marion] est venu la porter [en voiture] à la réunion, puis après on est allé la reconduire avec la petite Esther. » (Myriam, P79).

Il y a quand même une entente consensuelle, on est d'accord, [Marion] a posé la question : Esther [le second enfant de Marion, alors âgé de quelques mois] vient avec elle. Ça veut dire que ça gazouille pendant la rencontre puis qu'elle va allaiter pendant qu'on jase, mais je pense aussi que c'est peut-être aussi parce que c'est *un groupe affinitaire qui est tellement serré*. On n'est pas toutes dans la folie de "Ouaahhh!" [Bruit reflétant l'extase que peuvent avoir certaines personnes lorsqu'elles sont en présence d'un bébé]. Bon, on le fait un peu, elle est cute, mais quand on est en réunion, on est en réunion. (Iris, P102, je souligne)

Iris pose ici l'hypothèse que la raison de la réussite d'un tel mécanisme peut être liée au fait que les membres du collectif sont « serrés ». Autrement dit, elles sont « uni[s] [sic] étroitement par des liens d'amour, de solidarité ou d'intérêt, très soudé » (OLF, 2017). En tant que collectif, elles acceptent donc que la présence de l'enfant puisse légèrement perturber la réunion, mais cela ne doit pas venir interrompre les visées de leur rencontre. En ce sens, parlant du fils de Marion alors âgé de 5 ans, Myriam raconte :

[Marion] ne demande plus si elle peut venir en réunion avec son fils qui est plus turbulent, qui est plus vieux. Elle l'a fait une fois, ça l'a été la catastrophe. C'est-à-dire qu'il parlait tout le temps puis elle se sentait coupable de ne pas être avec lui. Elle n'arrêtait pas d'être avec lui et on n'arrivait pas à réunir. Ça c'est très matériel, c'était problématique. Elle n'a pas retenté l'expérience parce qu'elle-même disait : "Ça n'a pas marché pantoute". (Myriam, P80)

Dans le cadre d'organisations qui accordent une grande importance à la non-mixité du groupe, ce mécanisme pourrait cependant s'avérer problématique dans le cas où une militante a un garçon sous sa responsabilité. En ce sens, *Les Sorcières* avaient discuté du moment où les garçons ne pourraient plus être présents dans les réunions :

Marianne, c'est une fille qu'elle avait, donc elle venait dans nos réunions et elle écoutait. Je me rappelle qu'à un moment donné on avait une discussion qu'à partir de 6 ou 7 ans, on ne pourrait plus nécessairement amener des petits gars dans nos réunions. C'était purement hypothétique comme discussion (Élise, P48)

Ainsi, alors que Rachel peut difficilement participer aux rencontres en raison de leur éloignement géographique, elle peut, de ce fait, difficilement avoir son mot à dire dans le processus décisionnel relativement aux types d'activités sociales qui seront mises de l'avant par le *RASH*. De son côté, le collectif *Les Sorcières* veille aux déplacements des mères, quand cela est nécessaire, en plus de permettre la présence des enfants lors des rencontres – tant que cela ne nuise pas trop à leur déroulement ou que les garçons ne soient pas trop âgés. Dans ce contexte, Marion peut ainsi nommer ces réserves face à certains types d'activités. Il est cependant important de noter qu'aucune membre actuelle ou ancienne des *Sorcières* n'a relevé l'existence d'activités sociales qui se déroulaient dans des lieux peu propices à la présence d'enfants. L'accent était davantage mis sur les problématiques qu'avaient les mères face au répertoire d'actions mobilisées par leur collectif. C'est d'ailleurs ce dont il sera question dans la section suivante.

5.2.3 Transformation du rapport au répertoire d'actions

Les risques d'arrestations, et plus largement de répression policière, accompagnent *de facto* le militantisme radical. Dans un premier temps, à cause du faible degré de tolérance des forces policières face aux actions directes prioritairement causées par « l'identification de ces citoyen[ne]s à une déviance en apparence politique » (Dupuis-Déri, 2006) qui guide les actions répressives et policières. Marion affirme :

Si on va en manif puis que je me fais arrêter et que je suis prise dans une souricière⁴⁸ pendant six heures, je ne peux pas allaiter ma fille. Moi, ça, ça me pose un problème. En ce moment, j'ai comme super gros la chienne de me faire arrêter. (Marion, P53)

Ces risques deviennent ainsi des obstacles à la réalisation de tâches et responsabilités parentales. Cependant, lorsque vient le temps de passer à l'action, il ne s'agit pas des seules embûches auxquelles les mères s'exposent. Comme il en a été mentionné dans le chapitre III, les confrontations physiques ou les actions à caractère illégal font partie du répertoire d'action du *Montreal Sisterhood*.

Si on parle de l'antifascisme, c'est des actions parfois qui sont illégales. Exemple, faire des graffitis, coller des affiches, mener des actions directes, s'impliquer dans des confrontations physiques. Quand tu as des enfants, je peux comprendre que tu es moins à l'aise. (Cynthia, P69).

Ces pratiques placent les personnes impliquées dans une panoplie de situations risquées : « tu n'as pas le goût de te faire défoncer ta maison, tu n'as pas le goût

48 La souricière, aussi appelée « encerclement de masse », est une technique d'arrestation fréquemment utilisée dans les dernières années par les corps policiers québécois, particulièrement le Service de police de la ville de Montréal (SPVM), le Service de la ville de Québec (SPVQ) et le Service de Police de la ville de Gatineau (SPVG) au cours des manifestations. Elle consiste habituellement en une ou plusieurs lignes de policiers antiémeutes qui encerclent un grand nombre de manifestant-e-s et parfois de passant-e-s. La plupart des personnes alors arrêtées se voient remettre des constats d'infractions, mais certain-e-s peuvent aussi être accusées d'avoir commis des actes criminels. Dans plusieurs cas, des manifestant-e-s pris dans ce genre d'encerclement sont demeuré-e-s debout dans la rue durant plusieurs heures avant d'être relâchées.

d'aller chercher une pinte de lait, d'être suivie et qu'il se passe de quoi. [...] Tu n'as pas envie que tes enfants soient mêlés à ça. » (Anaïs, P70-P72).

Sinon de façon plus générale, il y a des parents qui ont indiqué être moins « down⁴⁹ » pour les actions illégales ou violentes parce que s'ils se font arrêter ou s'ils mangent une volée ou s'ils se font identifier par la police ou des gens d'extrême-droite, ça pourrait à moyen terme retomber sur leur entourage [...]. Ils pourraient être judiciairisés, ils pourraient être criminalisés, ils pourraient être ciblés ou blessés. Donc ça pourrait nuire dans le fond à leur entourage immédiat, dont leurs enfants. (Cynthia, P76)

Ainsi, dans ce contexte de militantisme, les risques sont jugés trop élevés par les parents et ces derniers préfèrent parfois s'en retirer⁵⁰ (McAdam, 1986). Si l'ensemble des parents sont susceptibles de moduler leur engagement en raison de ces risques, il appert cependant que pères et mères ne sont pas affecté-e-s de la même manière en raison d'un rapport asymétrique à la prise en charge des enfants.

Anaïs : « Il y en a des pères antifas [impliqués]. [Rire] Ça n'a pas l'air d'être quelque chose qui les dérangeant [les risques liés au répertoire d'action]. »

Stéphanie : « Est-ce que tu voudrais m'expliquer ? »

Anaïs : « Je trouve qu'il n'y a pas de réflexion faite en ce sens parce que souvent les pères ont moins de responsabilités que les mères. Dans le sens qu'ils vont [avoir leurs enfants] une fin de semaine sur deux. J'ai l'impression qu'ils ne s'en font pas avec ça. [...] ça arrive que deux membres du milieu antifa aient des enfants ensemble puis c'est la mère qui se retire. » (Anaïs, P68-P74)

Par conséquent, ce n'est pas seulement la fréquence et la durée selon laquelle un parent a la charge de son enfant qui va venir moduler son implication militante. Aux dires d'Anaïs, même dans les couples militants, la charge des enfants est souvent

49 L'expression « ne pas être "down" » signifie « ne pas être à l'aise » ou encore « être moins enclin à ». Ainsi dans cette citation, Cynthia affirme que les parents ont nommé être moins enclins à participer à des actions illégales ou violentes.

50 Lorsqu'il parle de militantisme à haut risque/coup, McAdam affirme que « le terme coût réfère aux dépenses de temps, d'argent et d'énergie qui sont requises d'une personne engagée dans une quelconque forme de militantisme. [...] Dans sa dimension analytique, "risque" et "coût" diffèrent grandement. Le risque se rapporte aux dangers prévus – qu'ils soient légaux, sociaux, physiques, financiers et ainsi de suite – de s'engager dans un type particulier d'activité. » (1986, p. 67).

reléguée aux mères. La venue d'un enfant viendrait donc toucher ces dernières plus sévèrement.

Le désengagement des mères de certaines activités politiques ne découle pas d'un désintérêt pour les actions à haut risque. Iris raconte un échange entre Marion et les autres membres des *Sorcières* :

Là on parlait d'une manif puis [Marion] disait : "Ouais, je me demande si Esther est assez grande pour qu'on l'amène". Puis c'est nous-autres [les autres membres des *Sorcières*] qui lui ont dit: "Au nombre de flics qu'il y a dans les rues en ce moment, moi, sérieusement, je ne le ferais pas". Mais c'est correct, je me dis que ça doit aussi venir avec une charge de culpabilité par bout du genre: "Je suis pas avec elles dans l'action à cause de mes contraintes". (Iris, P103)

Dans un premier temps, il est possible de comprendre que la transformation du répertoire d'actions des mères s'articule autour de la perception « d'un risque accru » (McAdam, 2005, p. 69) à leur sécurité et à celle de leur famille qui viendrait, soit limiter la réalisation de leurs tâches parentales, soit impacter négativement la vie de leurs enfants. Dans un deuxième temps, qu'elles soient en couple ou monoparentales, ces tâches familiales leur reviennent encore majoritairement. Dans ce contexte, les risques peuvent sembler plus lourds de conséquences pour les mères que pour les pères et peuvent les porter à se distancier davantage de certaines pratiques militantes. Dans un troisième temps, si les mères ne relèvent pas – consciemment ou non – ces risques, les militantes de leur entourage vont leur rappeler.

Aucune participante n'a soulevé de pratiques permettant un meilleur sentiment de sécurité ou encore la modification ou l'ajout de certaines pratiques militantes convenant mieux aux mères. En se basant sur l'expérience de Marion relatée par Iris, il semble même attendu des mères qu'elles se retirent de certains types d'actions.

5.3 Conclusion

L'objectif de ce chapitre était d'informer sur les pratiques d'articulation militantisme-famille au sein des collectifs féministes radicaux montréalais. En ce sens, plusieurs éléments doivent être rappelés. Le premier est l'expérience globale de la maternité comme site de résistance et de lègue rendue possible grâce à la pratique d'une maternité alternative, qui s'exprime à travers l'éducation féministe et non-genrée des enfants. Dans le cadre de l'environnement familial, le fait de vouloir inculquer des principes et valeurs allant en ce sens se heurte à de nombreux obstacles mettant les mères en position de luttes perpétuelles. Dans l'environnement féministe radical, la maternité alternative fait figure de norme auquel les mères militantes doivent se soumettre sous peine d'être jugées, de perdre des amitiés, voire même, de se faire exclure. D'un autre côté et dans le même temps, cet environnement féministe fonctionne aussi comme un lieu de solidarité et de soutien émotionnel précieux.

Ensuite, il a été possible de constater que la maternité militante se traduit par de multiples contraintes liées aux « engagements concurrents » (McAdam, 2005, p. 68), les obligeant à renégocier le temps et l'énergie qu'elles peuvent allouer au militantisme. Afin d'y pallier, certaines d'entre elles prennent donc des tâches militantes qui sont moins énergivores, mais la plupart du temps invisibles. Deuxièmement, j'ai souligné comment les espaces de l'entre-soi militant – activités sociales et politiques des collectifs – pouvaient poser des problèmes pour les mères et causer de l'absentéisme répété. Troisièmement, les répertoires d'actions mobilisées par les collectifs et leurs réseaux sont identifiés comme comportant des risques inhérents. Face à ces risques perçus ou « accrus » (*Ibid.*, p. 69), les parents jugent bon de retirer leur participation à certaines manifestations ou actions. Il a été donné de

voir que le retrait de ce genre de répertoire d'actions touche plus durement les familles monoparentales, mais aussi les mères militantes toujours en couple à qui les tâches liées aux enfants sont plus souvent assignées. À travers ces thématiques, il a été possible de constater que les collectifs mettaient en place, de manière inégale, des mesures favorisant la participation des mères. Quand des mesures étaient mises de l'avant, elles se concentraient exclusivement sur la participation des mères aux réunions des collectifs ne questionnant pas leurs absences répétées aux activités sociales, militantes et actions collectives, pourtant identifiées comme des lieux privilégiés de l'entretien de l'entre-soi militant. Dans ce contexte, le maintien des relations significatives des mères avec leur sphère militante devient alors une lutte de tous les instants qui mène quasi-inexorablement vers le désengagement militant.

CONCLUSION

Dans le cadre de mon mémoire, je me suis intéressée aux discours et pratiques de trois groupes féministes radicaux montréalais – *Les Sorcières*, *La Coalition féministe radicale contre le G20* et le *Montreal Sisterhood* – relativement à la maternité et, plus spécifiquement, à la manière dont les mères s’y mobilisent et la réponse des organisations face aux embûches auxquels les mères se butent.

J’en suis venue à poser quatre questions de recherche que je jugeais concomitantes :

- 1) Comment la maternité affecte-t-elle l’engagement militant des mères appartenant ou gravitant autour de groupes féministes radicaux montréalais ?;
- 2) Comment la maternité transforme-t-elle le rapport des mères au répertoire d’action, travail militant et réseaux de sociabilité féministe radical montréalais ?;
- 3) Comment les organisations tentent-elles de contrer ou non la défection ou le désengagement des militantes devenues mères ?;
- 4) Comment les organisations facilitent ou nuisent à l’intégration des mères militantes ?

Je soutenais l’hypothèse que c’est par l’analyse des interactions entre les militantes, principalement des relations d’amitiés, qu’il est possible de comprendre la manière dont les organisations militantes féministes radicales montréalaises mettaient ou non en place des mesures afin de faciliter la présence des mères. Afin de tester mon hypothèse, j’ai choisi d’analyser le parcours militant de ces féministes, la manière

dont elles politisent individuellement et collectivement la maternité, les mesures mises en place ou non par leurs organisations, pour finalement comprendre les conséquences de ces dernières sur les mères.

Dans cette optique, j'ai opté pour une méthodologie en trois temps. Dans un premier temps, j'ai fait une analyse de contenu du matériel militant des différents groupes. Cette méthode m'a permis d'en apprendre davantage sur le discours militant développé par les collectifs. Ensuite, j'ai effectué des entretiens semi-dirigés avec huit militantes féministes radicales appartenant ou ayant appartenu aux trois collectifs sélectionnés. Troisièmement, j'ai distribué des questionnaires sociodémographiques afin de dresser un portrait de ces militantes, aspect méconnu dans la littérature sur ces groupes féministes radicaux. Faute de consentement des collectifs toujours actifs (*Montreal Sisterhood* et *Les Sorcières*), j'ai dû laisser de côté l'idée d'y faire de l'observation directe.

Les principaux résultats de recherches

Il a été possible de constater que le *membership* des collectifs différait en terme de composition sociale. Malgré ces quelques différences, il a été possible de conclure que, de par l'importance qu'elles accordent à la politisation de leur vécu comme base de leurs analyses et actions politiques, celles-ci prennent largement racine dans le vécu de jeunes femmes francophones, blanches, hautement scolarisées, étant citoyennes canadiennes, mais ayant un revenu faible et des emplois qui les placent en situation de précarité (travail à temps partiel et contractuel).

J'ai démontré que, sans relation d'amitié et sans mécanisme d'accompagnement (formel ou informel) des nouvelles membres, il est difficilement concevable pour les militantes d'être recrutées, intégrées et reconnues. Ainsi, si les affinités politiques sont les pierres d'assises qui rassemblent ces militantes, les amitiés, quant à elles, sont très certainement le ciment permettant de solidifier leur structure organisationnelle. Il est donc impensable de distinguer le recrutement, le processus d'intégration, la rétention et le désengagement sans analyser les dynamiques internes des collectifs.

D'un côté, les discours militant des trois organisations ciblées par cette recherche mobilisaient trois thématiques transversales relativement à la maternité soit, 1) l'avortement et la contraception, 2) la division sexuelle du travail et, 3) le contrôle limitatif de la fécondité. En ce sens, je me demandais si l'affirmation de Descarries et Corbeil selon laquelle les féministes radicales avaient eu tendance à laisser de côté « la relation ou l'expérience maternelle » (2002, p. 33) s'appliquait également aux trois groupes ici étudiés. J'ai conclu que seule la littérature développée par *Les Sorcières* a laissé et ce, à travers les années, un espace non négligeable aux partages des expériences des mères. De l'autre, l'analyse des entretiens semi-dirigés réalisée auprès de militantes féministes radicales contemporaines a démontrée que l'ensemble de celles-ci délaissaient l'approche quelque peu homogénéisante de leur collectifs au profit d'analyses sur les relations et expériences maternelles. Effectivement, elles affirmaient que la maternité était composée d'expériences multiples et hétéroclites qui se situaient dans des contextes socio-historiques spécifiques et différenciées en fonction de la place qu'occupent les mères dans l'enchevêtrement des structures d'oppression. C'est pourquoi j'ai affirmé qu'« entre les discours collectifs et individuels, entre le monde des expériences concrètes et des positionnements

politiques, un monde semble se creuser ».

Ensuite, j'ai relaté la manière dont les mères militantes analysaient leur maternité comme un lieu de résistance et de lègue intergénérationnel féministe se pratiquant à travers une maternité dite alternative. Leur environnement familial complexifie la réalisation de l'inculcation d'une éducation féministe et non-genrée auprès de leurs enfants. L'environnement féministe radical tant qu'à lui est traversé par un paradoxe. Alors que la maternité alternative y est érigée en normes auxquelles les mères doivent se soumettre sous peine d'être jugées, voire exclues, il est à la fois un lieu de solidarité où les mères militantes peuvent trouver le soutien émotionnel et politique tant recherché.

Par la suite, il a été possible de constater que les militantes qui ne sont pas mères avaient tendance à identifier la division sexuelle du travail comme facteur explicatif du désengagement des mères militantes. Bien que la division sexuelle du travail ne soit pas étrangère au désengagement militant de ces dernières, en analysant le parcours militant des mères, on relève également qu'il intervient dans deux contextes différents : le premier, quand les mères militantes n'ont pas ou peu de liens amicaux avec les gens déjà mobilisés; le deuxième, quand les ruptures biographiques (dont la maternité) viennent affecter trop durement le maintien « des liens affectifs significatifs », venant ainsi compromettre leur engagement politique dans leur collectif. En ce sens, la maternité devient cet engagement concurrent qui oblige les mères à renégocier leur rapport au militantisme, particulièrement le temps qu'elles y allouent et les espaces qu'elles investissent. Dans un premier temps, cette renégociation se manifeste par une transformation du type de travail militant qu'elles effectuent (travail bien souvent invisible). Dans un deuxième temps, elles

désinvestissent les espaces de l'entre-soi militant, telles les activités sociales et, parfois, les rencontres en collectif. Finalement, elles modifient également leur participation à certains éléments du répertoire d'actions des collectifs qu'elles considèrent trop risqués. Il a été possible de constater que, lorsque les collectifs mettaient en place des pratiques visant à favoriser la participation des mères, la plupart des mesures se concentraient exclusivement sur les moments et les lieux de rencontres. De ce fait, bien que plusieurs militantes qui ne sont pas mères saisissaient que les mères pouvaient difficilement participer aux activités sociales et aux actions politiques dans leur forme actuelle, ces enjeux étaient complètement laissés de côté. De l'aveu des mères, ce contexte d'engagement concurrent et le fait de ne pas pouvoir participer à ces deux types d'événements rendaient difficile le maintien de relations significatives entre elles et le reste de leur groupe et milieu militant. Coupées ainsi d'une partie du ciment permettant leur rétention, même les mères ayant été initialement bien intégrées sont ainsi poussées, souvent involontairement, vers le désengagement militant ou dans le « meilleur » des scénarios à l'invisibilité militante.

Limites de la recherche

Cette recherche n'est cependant pas sans limite. D'abord, l'observation directe aurait pu me permettre de valider ou d'invalider les propos de mes participantes en ce qui a trait à la présence ou l'absence d'articulation militantisme-famille. Il aura été intéressant de voir également les dynamiques en place lors des rencontres des collectifs, afin de mieux saisir le contexte dans lequel se déroule ses interactions. Une seconde ronde d'entretiens semi-dirigés aurait pu être bénéfique. Elle aurait pu cibler plus spécifiquement les personnes sous-représentées dans mes entretiens soit, les membres des collectifs ayant quitté les collectifs, les mères y ayant participé ou y

participant toujours. Ensuite, cela m'aurait permis de retravailler ma grille d'entretiens pour la recentrer sur la thématique qui m'intéressait soit, les pratiques et les discours féministes radicaux relativement à la maternité. J'aurais pu ouvrir mon échantillonnage au feu collectif féministe radicale s'étant autonomisé de leur collectif mixte non-violent et ainsi ouvrir mes perspectives à un groupe féministe radical au sein duquel un nombre important de mères (en rapport avec son effectif global) avait milité. Ces militantes auraient pu me donner un éclairage différent sur les pratiques d'un collectif où les mères étaient nombreuses, contrairement aux trois groupes sélectionnés où les mères étaient minoritaires ou, au contraire, venir valider davantage ma thèse et les problématiques mises en lumière dans le cadre de ce mémoire. J'en viens donc à me demander : est-ce que la proportion de mères présente dans un collectif peut intervenir dans les pratiques d'articulation militantisme-famille? Question, j'en conviens, qui mériterait d'être retravaillée et creusée.

Ouverture

Tel que vu précédemment, face aux différentes contraintes auxquelles font face les mères militantes, les collectifs répondent de manière différente. Les militantes affirment être conscientes des problématiques vécues par les mères (et les pères dans une moindre mesure) face aux activités sociales, répertoire d'actions, lieux et temps des réunions. Malgré cela, les mesures se font rares et les réflexions à cet effet ne semblent pas être à l'ordre du jour. Certaines affirment même explicitement que ce n'est pas dans leur priorité de le faire.

Je pense que ce n'est pas une de nos priorités [au *Montreal Sisterhood*], ça c'est sûr. Ce n'est pas une priorité, même dans le mouvement antifasciste en général. Moi, je me

sens un peu mal par rapport à ça, mais je n'ai pas vraiment la volonté ni le temps de m'occuper de ça. (Cynthia, P79).

Sous l'impulsion de Marianne, ancienne militante du collectif s'étant autonomisé du collectif mixte non-violent, des *Sorcières* et mère d'un enfant, des outils visant à être davantage attentives aux besoins des différentes membres du collectif ont été mis en place. Malgré les limites de certaines de ces pratiques, Iris explique le succès de leur mise en place par la fermeté des relations existantes au sein du groupe affinitaire de conscience qu'est *Les Sorcières*. Cela a permis une intégration de certaines pratiques formelles pour mieux accommoder les mères. Marianne souhaitait également mener ce combat dans les milieux militants de la gauche radicale afin de faciliter plus largement la participation des parents dans une logique d'articulation militantisme-famille. À la lumière du matériel amassé, cela semble ne s'être jamais réalisé. Comment alors les mères peuvent-elles espérer être entendues? Et de ce fait, quel est l'avenir envisagé pour les mères dans les collectifs féministes radicaux et, plus largement, dans la gauche radicale? Les mères semblent donc prises dans un paradoxe : elles doivent entretenir des relations significatives pour se maintenir dans les collectifs et ainsi porter leur voix et leur lutte, mais des contraintes liées à leur maternité viennent limiter leur participation. Quand les problématiques sont soulevées, encore faut-il que les militantes aient la volonté de vouloir agir sur ces questions. On l'a vu avec le *Montreal Sisterhood*, quand les problématiques sont entendues, elles sont souvent reléguées à « la semaine des quatre jeudis ».

Pourquoi des groupes féministes partant du constat de l'importance de la mise en commun de leurs vécus comme force fondatrice et d'actions peuvent-ils laisser tomber un nombre si important de leurs consœurs ? Si les groupes se voient comme les « mauvaises têtes » des milieux radicaux, comment se fait-il qu'elles n'amènent pas des discours à la pratique les enjeux relatifs à l'implication différenciée des pères

et des mères? Ou, autrement dit, que les mères semblent faire davantage les frais que leur camarades pères de la manière dont les milieux radicaux sont articulés ? Pourtant, ne dénoncent-elles pas la division sexuelle du travail et le fait que les femmes sont assignées prioritairement aux soins des enfants?

Il semblerait que cette critique ne doive pas être seulement dirigée envers les milieux mixtes, mais également, aux organisations non-mixtes. Les mères semblent seules à exiger la prise en compte de leur situation particulière et à réclamer des aménagements en ce sens. Il semblerait que même les militantes et leurs organisations féministes radicales ne soient pas prêtes à modifier les types d'activités militantes qu'elles proposent ou auxquelles elles participent. En ce qui a trait à la maternité et à la réalité des mères militantes, la sororité semble ici s'arrêter quelque part entre la porte de sortie de la réunion et la porte d'entrée du bar ou de la tête du cortège de la manifestation.

ANNEXE I
GRILLE D'OBSERVATION

Groupe : _____ Date : _____ Lieu : _____ Heure : _____

1. Modalités pratiques

1.1 Organisation et déroulement de la réunion

A) Quel est la structure de la réunion ? (inscrire les différentes sections et le temps accordé à chacune d'entre elles)

B) Est-ce qu'il y a un ordre du jour ? Par qui et comment est-il élaboré ? Est-ce qu'il y a des points statutaires ?

C) Y-a-t-il une personne désignée à l'animation ? À la prise de notes ? Une personne désignée pour gérer les échanges ? Quelles sont leurs tâches ? De qui s'agit-il et comment ces tâches sont attribuées?

1.2 Participantes

A) Combien de membres sont présentes ? Est-ce qu'il y a des absentes?

B) Que semble être la composition sociale et caractéristique des femmes présentes ? (âge, origine ethnoculturelle et sociale)

C) Combien y-a-t-il d'enfants présents ? Est-ce que toutes s'en occupent ? Est-ce que la mère doit quitter la réunion à certains moments pour s'occuper de l'enfant ? Comment réagissent les autres membres ? Semblent-elles irritées, conciliantes, aidantes ?

1.3 Processus décisionnel

- A) Quel est leur processus décisionnel ? (proposition, prise de vote, consensus)
- B) Comment proposent-elles une action, un texte ou un thème pour ceux-ci ?
- C) Comment décident-elles de la date et du lieu de leurs prochaines rencontres ?

2. Les interactions

2.1 Les sujets débattus

- A) Quels sont les sujets traités lors de cette rencontre ?
- B) Quelles thématiques et enjeux sont souvent été traités, soulevés, discutés ?
- C) Est-ce qu'il y a des débats, des désaccord ? Si oui, sur quels sujets ?
- D) Comment se déroulent ces débats ?

2.2 Prises de parole

- A) Comment la parole est prise ? (main levée, tour de parole en fonction de qui a parler le plus souvent, intervention libre)
- B) Comment le temps de parole est-il réparti entre les membres ? Est-ce qu'une ou plusieurs personnes interviennent plus souvent/ longtemps ? Quelle est la nature de ces interventions (ramener à l'ordre, spécification, explication, appuie) ?
- C) Est-ce que certaines parlent peu, voire pas du tout ? Qui sont-elles ? Est-ce qu'elles se font couper la parole ? Semblent-elles à l'aise dans les échanges ?

2.3 Ambiance lors de la rencontre et les relations entre les membres

- A) Quel est l'ambiance générale de cette rencontre ?
- B) Quel est le ton des échanges (colérique, conciliant, calme) ? A-t-il changé au cours de la réunion ? Si oui, à quel sujet ? Envers qui ?
- C) Est-ce que les membres semblent à l'écoute les unes des autres et ce, de manière égale ? (Est-ce que certaines participantes sont moins écoutées ? Est-ce que des gens se lèvent ? Est-ce que certaines semblent se distraire avec d'autres objets ? Est-ce que certaines personnes se font couper la parole ?)
- D) Est-ce que les membres se comprennent entre elles ? Lorsqu'il y a un problème de compréhension, est-ce que les gens adaptent leur langage ? Est-ce que des obstacles à la compréhension persistent ?

E) Est-ce que certains membres semblent vouloir imposer leurs idées, leurs expériences et leurs connaissances ou, au contraire, sont-elles mises en commun ? Quelles sont les stratégies déployées afin d'imposer/mettre en commun les idées ? De quelle manière cela a-t-il une incidence sur les prises de positions des groupes ? (Ces questions recourent également celles sur les prises de position : quelles sont les positions en présence ? Quelle est la décision prise ?)

ANNEXE II
GRILLE D'ENTRETIENS

1. Carrière militante et organisations

Questions principales	Questions de relances	Questions de clarification/ notes
Comment as-tu commencé à t'impliquer politiquement?	→ quand? → avec qui? → avec quel(s) groupe(s)? → pourquoi?	
Comment as-tu commencé à militer dans des groupes féministes radicaux?	→ quand? → avec qui? → pourquoi? → pendant combien de temps?	
Comment en êtes-vous venu à vous réunir politiquement? ou Pourquoi est-ce tu t'es jointe à ce groupe?	→ (si groupe existe avant l'arrivée de la personne) : Peux-tu me parler du groupe tel qu'il était quand tu as commencé à t'y impliquer? → Peux-tu me parler des rapports que vous entretenez avec la gauche radicale mixte?(collaborez-vous fréquemment avec ces	

	groupes mixtes? Comment se passe cette collaboration?)	
Peux-tu me parler un peu du fonctionnement du groupe?		
Qui sont /étaient les militantes de ce groupe exactement? Comment décrirais-tu les membres?	→ expérience personnelle → idéologies → objectifs politiques → âge, antécédents (« background ») , etc.	
Est-ce que vous avez des priorités de luttes? Des chevaux de batailles qui vous tiennent à cœur et que vous mettez de l'avant?		
<u>* Pour les groupes dissous ou les anciennes membres*</u> 1) Pourquoi as-tu quitté le groupe? 2) Comment le groupe en est arrivé à se dissoudre?	→ est-ce qu'il y avait des conflits, si oui de quel ordre?	

2. Maternité et reproduction

Questions principales	Questions de relances	Question de clarification/ notes
En tant que féministe, quelle est ta perception de la maternité et de		

la reproduction?		
Comment vis-tu la maternité? Ou Comment crois-tu que les mères vivent la maternité?	→ Est-ce que tu penses que les femmes ont des expériences similaires de la maternité et de la reproduction? → Comment en es-tu arrivée à ce constat-là?	
<u>*Pour les groupes qui ont des mères*</u> Comment le groupe gère le fait que certaines aient des enfants?		
Crois-tu qu'il y ait des effets à la présence de mères dans un groupe? Si oui, lesquels?		
Quels sont, pour toi, les enjeux et défis actuels par rapport à la maternité et la reproduction?		
Quelles sont les positions de ton organisation sur ces questions?	→ Comment en êtes-vous arrivé à cette position? (est-ce qu'il y a eu des débats? Est-ce qu'il y a eu mises en commun?) → Est-ce que c'est quelque chose que vous avez discuté en réunion ou autour d'une bière? À quoi ressemblait les	

	<p>échanges?</p> <p>→ Est-ce que votre vision de la maternité et de la reproduction a déjà créé des tensions dans le groupe?</p> <p>→ Est-ce que votre vision de la maternité et de la reproduction a déjà créé des tensions avec des gens extérieurs au groupe?</p>	
Est-ce qu'il y a des enjeux qui ne sont pas traités par ton groupe sur ce sujet que tu aimerais qui soient abordés? Pourquoi?		

3. Intersectionnalité

Questions principales	Questions de relances	Question de clarification/ notes
En tant que féministe, quel est ta perception de l'intersectionnalité?		
Quels sont, pour toi, les enjeux et défis actuels par rapport à l'intersectionnalité?		
Quelles sont les positions de ton organisation sur ces questions?	<p>→ Comment en êtes-vous arrivé à cette position? (est-ce qu'il y a eu des débats? Est-ce qu'il y a eu mises en commun?)</p> <p>→ Est-ce que c'est quelque</p>	

	<p>chose que vous avez discuté en réunion ou autour d'une bière? À quoi ressemblait les échanges?</p> <p>→ Est-ce que votre vision de l'intersectionnalité a déjà créé des tensions dans le groupe?</p> <p>→ Est-ce que votre vision de l'intersectionnalité a déjà créé des tensions avec des gens extérieurs au groupe?</p>	
<p>Vous est-il déjà arrivé de rediscuter les termes 1) de vos actions ou 2) de vos positions politiques à la lumière de certaines critiques? Si oui,</p>	<p>→ Lesquels?</p> <p>→ Comment avez-vous résolu la situation?</p>	
<p>Concrètement, quelles sont les pratiques de toi ou de ton groupe pour lutter contre le patriarcat, le capitalisme et le racisme?</p>		
<p>Quels sont les enjeux qui ne sont pas traités par ton groupe sur ce sujet que tu aimerais qui soient abordés? Pourquoi?</p>		

4. Conclusion

Questions principales	Questions de relances	Question de clarification/ notes

<p>Est-ce qu'il y a un truc que tu aimerais ajouter? Un sujet que tu aurais aimé traiter? Ou des questions?</p>		
---	--	--

ANNEXE III
QUESTIONNAIRE SOCIODÉMOGRAPHIQUE

L'objectif de ce questionnaire est de dresser un portrait général des personnes participant aux entretiens. Soyez assurée que ces informations resteront anonymes et confidentielles.

1. Sexe : _____

2. Âge : ____

3. Quel est votre plus haut degré de scolarité complété :

__ Secondaire non-complété __ Secondaire __ Collégial

__ Baccalauréat __ Maîtrise __ Doctorat

__ Post-doctorat __ Autre. Spécifiez : _____

4. Langue première :

__ Français __ Anglais __ Autre. Spécifiez : _____

5. Pays de naissance :

Canada Autre. Spécifiez : _____

Si vous êtes née à l'extérieur du Canada, depuis combien d'années vivez-vous au Canada ? _____ an(s)

6. À quel(s) groupe(s) vous identifiez-vous? Cochez toutes les réponses qui s'appliquent.

Blanc / caucasien

Noir (ex. Haïtienne, Africaine, Jamaïquaine, Somalienne)

Latino / Hispanique

Asiatique (ex. Chinoise, Japonaise, Vietnamiennne)

Moyen Orient

Natif / Première nation / Métis

Iles du Pacifique

Autre. Spécifiez : _____

7. À quelle classe sociale vous identifiez-vous?

Classe populaire Classe moyenne Classe aisée

8. Quel est approximativement votre revenu personnel. N'incluez pas le revenu de votre conjoint(e)

Moins de 10 000\$ 10 000 à 29 999\$ 30 000 à 49 999\$

50 000 à 69 999\$ 70 000 à 89 999\$ 90 000 à 109 999\$

110 000\$ et plus

9. Occupation : _____

10. À quelle classe sociale identifiez-vous vos parents, tuteurs/tutrices légaux?

Classe populaire Classe moyenne Classe aisée

11. Quel est, selon vous, le revenu personnel de vos parents, tuteurs/tutrices légaux?

Moins de 10 000\$ 10 000 à 29 999\$ 30 000 à 49 999\$

50 000 à 69 999\$ 70 000 à 89 999\$ 90 000 à 109 999\$

110 000\$ et plus

12. Quelle est l'occupation de vos parents, tuteurs/tutrices légaux?

a) _____

b) _____

13. Lequel de ces énoncés décrit le mieux votre situation?

Je suis célibataire Je suis en couple Je suis en union civile

Je suis mariée Je suis divorcée Je suis veuve

Autre : _____

14. Lequel de ces énoncés décrit le mieux votre situation?

J'habite seule

J'habite en colocation

J'habite seule avec mon/mes enfant-s

J'habite avec mon/ma conjoint-e

J'habite avec mon/ma conjoint-e et mon/mes enfant-s

Autre : _____

15. Vous vous définissez comme :

Hétérosexuelle Homosexuelle Polysexuelle

Bisexuelle Pansexuelle Asexuelle

Autre. Spécifiez : _____

16. Combien d'enfants avez-vous? ___

Si vous n'avez pas d'enfants, ne répondez pas aux questions suivantes.

17. Âge de chacun de vos enfants : ___ / ___ / ___ / ___ / ___

18. Combien d'enfants vivent actuellement avec vous? ___

19. Vous avez vos enfants en garde :

Complète

Partagée

Droit de visite

Droit de visite avec supervision

ANNEXE IV
GRILLE PRÉLIMINAIRE D'ANALYSE DE CONTENU

Les catégories de classification

1. Les groupes

- a) Les Sorcières
- b) Montréal Sisterhood
- c) La Coalition féministe radicale contre le G20

2. Période

Chacune des années et chacun des mois seront codé-e-s

3. Titre

Le titre du document militant

4. Type de documentation

- a) articles de journal militant
- b) discours
- c) tracts
- d) ateliers de formation
- e) productions artistiques

5. Dossier(s) ou événement(s) important(s) à cette période

Les dossiers ou événements importants au moment de la rédaction du matériel seront relevés au moment qu'ils se révéleront leur du codage

6. Les sujets

Voici quelques exemples :

a) La maternité en générale

comment est considérée la maternité, expérience de la maternité, récit de mères, appropriation du corps des femmes, allaitement, monoparentalité

b) Intersectionnalité en général

position sur l'intersectionnalité, la manière dont le groupe articule certains systèmes d'oppression

c) Avortement

accès à l'avortement, son histoire, les luttes y étant liées, expérience(s) d'avortement(s), criminalisation, avortement sélectif

d) Stérilisation

ligature des trompes, stérilisation forcée, stérilisation refusée

e) Contrôle des naissances

politiques sexuelles, politiques démographiques, religion

f) Accouchement

pratiques médicales, transformations médicales, mortalité infantile, mortalité, maternelle, maison des naissances

g) Garde des enfants

immigration et garde, violence conjugale et garde, santé mentale et garde, garde partagée, monoparentalité

h) Travail

articulation travail-famille, division sexuelle du travail, tâches domestiques, maternage

i) Vie politique, vie sociale et militantisme

implication des mères, présence des mères

ANNEXE V
 TABLEAU DES THÉMATIQUES DANS LE MATÉRIEL MILITANT *LES*
SORCIÈRES

Nb. apparition	Thèmes	Année, no. de la revue : page(s)
21	Maternité et reproduction	2000a, 1 : 13, 14, 16 (3x), 17, quatrième de couverture; 2001, 3 : 8 et 28; 2002, 4 : 16 et 17; 2003, 5 : 12; 2005, 6 : 2 et 3, 4 et 5, 6; 2010, 7 : 6 et 9, 16 et 17, 17, 18 et 19, 20 et 21; 2012, 8 : 12 2016, Zine : 4 et 5.
18	Violences faites aux femmes	2000a, 1 : 11; 2000b, 2 : 2 et 3, 7, 14, 15, 17; 2002, 4 : 10, 17, 24 et 25, 27; 2003, 5 : 3, 6 à 9, 14 (2x), 22, 23; 2010, 7 : 15 et 22; 2012, 8 : 16 et 17.
17	Groupes militants et/ou féministes	2010, anthologie : deuxième de couverture;

		<p>2000a, 1 : 2 et 3, 8 et 9, 10 et 11;</p> <p>2000b, 2 : 3;</p> <p>2001, 3 : 6, 25.</p> <p>2003, 5 : 2 et 3, 4, 12 (2x), 16 et 17, quatrième de couverture;</p> <p>2005, 6 : 17;</p> <p>2010, 7 : 12 et 13;</p> <p>2012, 8 : 7 à 12, 18.</p>
14	Police	<p>2000a, 1 : 16 et 17, 18 et 19, 26.</p> <p>2002, 4 : 27;</p> <p>2003, 5 : 3;</p> <p>2016, Zine : 2 et 3, 4 et 5, 6 et 7, 8 et 9, 11 et 12, 13, 14 à 17, 18 à 21, 22 et 23.</p>
13	Actions politiques	<p>2000a, 1 : 4 et 5, 6 et 7, 20 à 22, 27;</p> <p>2000b, 2 : 2 et 3, 3;</p> <p>2001, 3 : 6 et 7, 7, 8 (2x), 26;</p> <p>2003, 5 : 16 et 17.</p>
10	Prostitution, trafic humain et pornographie	<p>2000a, 1 : 7, 12 et 13, 13, 14 et 15;</p> <p>2000b, 2 : 9 et 10, 10 et 11, 12;</p> <p>2003, 5 : 23;</p> <p>2010, 7 : 8 et 9;</p> <p>2012, 8 : 2 à 6.</p>
9	Variés	<p>2001, 3 : 4 et 5; (Humour, courrier LS)</p>

		2003, 5 : 11 (Bush contre les femmes), 13 (courrierLS), quatrième couverture (horoscope); 2010, 7 : 24 (horoscope); 2012, 8 : 13 et 15 (test féministe); 19 (horoscope); quatrième de couverture (boule de billard)
8	Santé	2001, 3 : 8, 9 et 10, 10, 11, 20 et 21; 2002, 4 : 6 et 7, 20 et 21; 2003, 5 : 15.
7	Situations et droits des femmes à travers le globe	2000a, 1 : 25; 2001, 3 : 16 et 17; 2002, 4 : 19; 2003, 5 : 10 et 11, 12, 22; 2010, 7 : 7 et 22.
6	Objectivation du corps des femmes et idéaux de beauté	2000a, 1 : 2, 20 à 22; 2000b, 2 : 15 (2x); 2001, 3 : 21; 2002, 4 : 8 à 10.
5	Poésie	2000a, 2 : 18; 2001, 3 : 20; 2002, 4 : 27; 2005, 6 : 22 et 23; 2010, 7 : 23.

4	Chasse aux Sorcières	2001, 3 : 2 et 3; 2002, 4 : 22 et 23, 23; 2003, 5 : 18 à 21
	Colère	2012, 8 : 6, 10, 12, 17.
	Masculinisme et antiféminisme	2000b, 2 : 17; 2002, 4 : 12 et 13, 14 et 15; 2005, 6 : 12 et 13
3	Cinéma	2000b, 2 : 19; 2002, 4 : 11; 2005, 6 : 17.
	Logement	2001, 3 : 26, 27; 2003, 5 : 5.
	Militant-e-s	2000a, 1 : 18; 2000b, 2 : 11; 2005, 6 : 20 et 21.
	Religion	2000a, 1 : 4 et 5; 2002, 4 : 5, 17.
	Tâches domestiques et division sexuelle du travail	2001, 3 : 12 et 13, 14 et 15; 2010, 7 : 17.
2	Capitalisme	2000b, 2 : 18; 2002, 4 : 20 et 21.
	Courants féministes	2000, 2 : 4 et 5;

		2005, 6 : 8 à 11.
	Immigration, aide domestique et travail	2000b, 2 : 17; 2010, 7 : 14.
	Mutilations génitales féminines	2001, 3 : 18 et 19; 2002, 4 : 8 à 10.
	Racisme	2002, 4 : 2 à 4; (Dans MS) 2013 ou 2014 : 1 à 4.
	Réforme de l'éducation	2000b, 2 : 6; 2002, 4 : 6 et 7.
	Sexisme	2016, Zine : 6 et 7, 18 à 21.
	Séréotypes genrés	2005, 6 : 7, 14 à 16.
	Syndicalisme et travail	2002, 4 : 26; 2003, 5 : 23.
1	Art	2012, 8 : central.
	Colonisation spatiale	2010, 7 : 10 et 11 et 13.
	Contrôle des femmes	2001, 3 : 9 et 10.
	Couple	2002, 4 : 18 et 19.
	Équité/ prise de parole des femmes	2000b, 2 : 8.
	G20	2010, 7 : 6 et 9.
	Homophobie	2016, Zine : 14 à 17.

Le privé est politique	2010, 7 : 2 à 5
Libération sexuelle	2000b, 2 : 18.
Lesbianisme	2003, 5 : 12.
Menstruation	2000a,1 : 23 et 24.
Mondialisation	2001, 3 : 16 et 17.
Paléontologie	2012, 8 : 6.
Propos misogynes	2001, 3 : 22 à 25.
Rester mobilisé	2005, 6 : 18 à 20.

ANNEXE VI
TABLEAU DES THÉMATIQUES DANS LE MATÉRIEL MILITANT DE LA
COALITION

Nb. apparition	Thèmes	Année, no. de la revue : page(s)

J'ai plutôt opté pour des schémas argumentaires pour ce groupe puisqu'il n'y a qu'un thème principal dans chacun de ces textes, tracts, discours, etc, c'est-à-dire le G20 et, plus spécifiquement, la rencontre du G20 à Toronto en 2010.

Dans cette thématique principale, il y a deux sous-catégories : 1) actions politiques;
2) analyses politiques.

ANNEXE VII
 TABLEAU DES THÉMATIQUES DANS LE MATÉRIEL MILITANT DU
MONTREAL SISTERHOOD

Nb. apparition	Thèmes	Initiale revue, année, no. de la revue : page(s) CS = Casse sociale SiU = Smash it Up!
12	Groupes militantes et/ou féministes	CS, 2010, 5 : 52 et 53; CS, 2012, 7 : 43; CS, 2013, 8 : 27 et 28; SiU, 2013 ou 2014, 1 : 3, 13 et 14 SiU, 2015, 2 : 2, 3 à 9, 22, 34 à 38; CS, 2015, 11 : 24, 25 et 26; SiU, 2016, 3 : 14 à 17.
9	Entrevue	CS, 2012, 7 : 34 et 35, 46 et 47; CS, 2013, 8 : 27 et 28, 33 et 34; SiU, 2013 ou 2014, 1 : 45 à 49; SiU, 2015, 2 : 29 à 32, 44 à 52, 53 à 56 CS, 2015, 11 : 28 et 29; SiU, 2016, 3 : 10 à 13.
	Militant-e-s	CS, 2012, 7 : 42, 48;

		CS, 2013, 8 : 26, 29 et 30; CS, 2013, 9 : 27 et 28; SiU, 2015, 2 : 14, 16, 18, 20
	Actions politiques	CS, 2013, 8 :26; SiU, 2013 ou 2014, 1 : 13 et 14, 31 et 32, 52 et 53; SiU, 2015, 2 : 3 à 9, 65 à 69; CS, 2015, 11 : 24, 25 et 26, 32 et 33.
8	Femmes dans les scènes contre-culturelles	CS, 2012, 7 : 34 et 35; CS, 2013, 8 : 33 et 34; SiU, 2013 ou 2014, 1 : 4 à 7, 45 à 49; SiU, 2015, 2 : 29 à 32, 44 à 52, 53 à 56 CS, 2015, 11 : 28 et 29
5	Violences faites aux femmes	SiU, 2013 ou 2014, 1 : 4 à 7, 16 et 17, 18 à 21, 25 à 28; CS, 2015, 11 : 32 et 33.
4	Charte des valeurs, laïcité et égalité h/f	CS, 2013, 9 : 24; 25 et 26; SiU, 2013 ou 2014, 1 : 8 à 11, 33 à 36.
	Maternité et reproduction	CS, 2012, 7 : 38 à 41; SiU, 2016, 3 : 18 à 25, 26 à 32, quatrième de couverture.
3	Usage de la violence	SiU, 2015, 2 : 10 à 12; CS, 2015, 11 : 27;

		SiU, 2016, 3 : 33 et 34.
	Extraits de textes révolutionnaires	CS, 2012, 7 : 48; CS, 2013, 8 : 29 et 30; CS, 2013, 9 : 27 et 28
	Tatouage	CS, 2013, 9 : 34; SiU, 2016, 3 : 4 à 9, 10 à 13.
2	Consentement	SiU, 2013 ou 2014, 1 : 2; SiU, 2015, 2 : 23 à 25.
	Femmes et prisons	SiU, 2013 ou 2014, 1 : 41 à 44; SiU, 2015, 2 : 57 à 65.
	Le privé est politique	CS, 2013, 8 : 31 et 32; SiU, 2013 ou 2014, 1 : 37 à 40.
	Non-mixité	CS, 2013, 8:25 et 26; SiU, 2013 ou 2014, 1 : 15.
	Problématique / rapport de pouvoir en milieu militant	SiU, 2013 ou 2014, 1 : 29 et 30 CS, 2015, 11 : 30 et 31.
1	Équité salariale	CS, 2012, 7 : 44 et 45.
	Femmes et austérité	CS, 2012, 7 : 37.
	Femmes et cinéma	CS, 2013, 9 : 32 et 33.
	Femmes et syndicalisme	CS, 2012, 7 : 46 et 47.
	Féminité	SiU, 2013 ou 2014, 1 : 23 et 24.

	Lesbianisme	SiU, 2016, 3 : 35 et 36.
	Prostitution	SiU, 2015, 2 : 26 à 28.
	Racisme et sexisme	SiU, 2015, 2 : 39 à 43.
	Slam	SiU, 2016, 3 : 37 et 38.
	Spécisme	CS, 2013, 9 :30 et 31.
	Travail de femmes	CS, 2013, 9 : 29.

ANNEXE VIII
COURRIEL DE RECRUTEMENT

Bonjour,

Dans le cadre de mémoire de maîtrise en sociologie, je m'intéresse aux groupes féministes radicaux montréalais et ces membres relativement à leur manière de percevoir et politiser la maternité et l'intersectionnalité.

J'aimerais donc m'entretenir de manière individuelle avec des membres étant ou ayant été actives dans au moins une des organisations suivantes : Montreal Sisterhood, Les Sorcières et la Coalition féministe radicale contre le G20. Ces entrevues, précédées d'un bref questionnaire sociodémographique (âge, statut socio-économique, etc.), durent approximativement 2 h 15 (incluant une pause).

Je garantis l'anonymat des participantes à cette recherche (c'est-à-dire que vos noms ne seront pas utilisés et je retirerai certaines informations susceptibles de dévoiler votre identité). Les données que j'aurai récoltées seront strictement pour mon utilisation académique et ne pourront être consultées que par moi-même. Si vous vous portez volontaire, vous êtes libre de retirer votre participation à tout moment ou de refuser de répondre à certaines questions.

Les personnes intéressées peuvent me contacter par courriel ou par téléphone. Vous pouvez également me contacter afin d'avoir plus d'informations sans que cela ne vous attache de quelque manière que ce soit à la participation de cette recherche.

Merci de considérer mes demandes et de diffuser aux personnes qui pourraient être intéressées.

Sincèrement,

Stéphanie Benoit-Huneault

514-606-3104

benoit-huneault.stephanie@courrier.uqam.ca

ANNEXE IX
FORMULAIRE DE CONSENTEMENT

UQAM Faculté des sciences humaines
Université du Québec à Montréal

Formulaire de consentement

La maternité et la reproduction dans une perspective intersectionnelle. Études comparatives du Montréal Sisterhood, du collectif Les Sorcières et de la Coalition féministe radicale contre le G20

Personne responsable du projet

Chercheure responsable du projet : Stéphanie Benoit-Huneault
Programme d'études : Maîtrise en sociologie, concentration études féministes
Adresse courriel : benoit-huneault.stephanie@courrier.uqam.ca
Téléphone : 514-606-3104

Direction de recherche

Direction de recherche : Elsa Galerand
Département ou École : Sociologie
Faculté : UQAM
Courriel : galerand.elsa@uqam.ca
Téléphone : 514-987-3000 poste : 4566

But général du projet

Vous êtes invitée à prendre part à un projet visant à connaître les discours et les pratiques des féministes radicales montréalaises et des groupes au sein desquels elles militent sur les questions de la maternité et de la reproduction au croisement des

oppressions de sexe, de classe et de race. Ce projet tente également d'en connaître davantage sur la composition sociale des groupes féministes radicaux montréalais (âge, éducation, statut socio-économique, etc.).

Cette recherche bénéficie du soutien financier de la Fondation de l'Université du Québec à Montréal.

Tâches qui vous seront demandées

Votre participation consiste à une rencontre en deux parties : la première consistera à répondre à un questionnaire socio-démographique vous demandant certaines informations à votre sujet comme votre âge, votre occupation, votre revenu; la seconde partie sera de donner une entrevue individuelle au cours de laquelle il vous sera demandé de décrire, entre autres choses, votre perception de la maternité et vos implications politiques présentes et passées. Cette entrevue est enregistrée numériquement avec votre permission et prendra environ 1 heure de votre temps. La transcription sur support informatique qui en suivra ne permettra pas de vous identifier.

Moyens de diffusion

Les résultats de cette recherche seront publiés dans un mémoire de maîtrise et dans un article scientifique qui sera soumis à une revue savante. Si vous le souhaitez, les résultats de la présente recherche vous seront communiqués lorsqu'ils seront disponibles.

Avantages et risques

Votre participation contribuera à l'avancement des connaissances relativement aux défis, tensions et résistances que rencontrent les mouvements sociaux lorsqu'ils tentent d'intégrer les différents systèmes d'oppression et leur imbrication à leurs analyses et luttes. Il est possible que certaines questions ravivent des émotions désagréables liées à une expérience militante, la reproduction ou la maternité. Une ressource d'aide appropriée pourra vous être proposée si vous souhaitez discuter de votre situation. Vous demeurez libre de ne pas répondre à une question que vous estimez embarrassante sans avoir à vous justifier. Il est de la responsabilité de la chercheuse de suspendre ou de mettre fin à l'entrevue si cette personne estime que votre bien-être est menacé.

Anonymat et confidentialité

Il est entendu que les renseignements recueillis lors de l'entrevue sont confidentiels et que seules la personne responsable du projet et sa direction de recherche auront accès à l'enregistrement de votre entrevue et au contenu de sa transcription. Le matériel de recherche (enregistrement numérique et transcription codés) ainsi que votre formulaire de consentement seront conservés séparément sous clé par la personne responsable du projet pour la durée totale du projet. Les enregistrements ainsi que les formulaires de consentement seront détruits 5 ans après les dernières publications des résultats de recherche.

Participation volontaire

Votre participation à ce projet est volontaire. Cela signifie que vous acceptez de participer au projet sans aucune contrainte ou pression extérieure et que, par ailleurs, vous êtes libre de mettre fin à votre participation en tout temps au cours de cette recherche. Dans ce cas, les renseignements vous concernant seront détruits. Votre accord à participer implique également que vous acceptez que le responsable du projet puisse utiliser aux fins de la présente recherche (incluant la publication d'articles, d'un mémoire, d'un essai ou d'une thèse, la présentation des résultats lors de conférences ou de communications scientifiques) les renseignements recueillis à la condition qu'aucune information permettant de vous identifier ne soit divulguée publiquement à moins d'un consentement explicite de votre part.

Compensation financière

Votre participation à ce projet est offerte gratuitement.

Questions sur le projet et sur vos droits

Vous pouvez contacter la personne responsable du projet pour des questions additionnelles sur le projet. Vous pouvez également discuter avec la direction de recherche des conditions dans lesquelles se déroule votre participation et de vos droits en tant que personne participant à la recherche.

Le projet auquel vous allez participer a été approuvé au plan de l'éthique de la recherche avec des êtres humains par le Comité d'éthique de la recherche pour les projets étudiants (CERPÉ) de la Faculté des sciences humaines de l'UQAM. Pour toute question ne pouvant être adressée à la direction de recherche ou pour formuler

une plainte ou des commentaires, vous pouvez contacter la présidente du comité par l'intermédiaire de la coordonnatrice du CERPÉ, Anick Bergeron, au 514 987-3000, poste 3642, ou par courriel à l'adresse suivante : bergeron.anick@uqam.ca.

Remerciements

Votre collaboration est importante pour la réalisation de ce projet et nous tenons à vous en remercier.

Signatures

Participante, participant

Je reconnais avoir lu le présent formulaire et consens volontairement à participer à ce projet de recherche. Je reconnais aussi que la personne responsable du projet a répondu à mes questions de manière satisfaisante et que j'ai disposé de suffisamment de temps pour réfléchir à ma décision de participer. Je comprends que ma participation à cette recherche est totalement volontaire et que je peux y mettre fin en tout temps, sans pénalité d'aucune forme, ni justification à donner. Il me suffit d'en informer la personne responsable du projet.

Je souhaite être informée, informé des résultats de la recherche lorsqu'ils seront disponibles : oui non

Nom, en lettres moulées, et coordonnées

Signature de la participante, du participant

Date

Personne responsable du projet

Je déclare avoir expliqué le but, la nature, les avantages et les risques du projet à la personne participante et avoir répondu au meilleur de ma connaissance aux questions posées.

Signature de la personne responsable

Date

Un exemplaire du formulaire d'information et de consentement signé doit être remis à la personne participante.

ANNEXE X
PORTRAIT DE CYNTHIA

Portrait de Cynthia, membre active et co-fondatrice du Montréal Sisterhood

Cynthia a 26 ans. Elle possède un diplôme d'études collégiales et fréquentait l'université au moment de l'entretien. Elle occupe un poste de gestion dans un groupe communautaire et s'identifie à la classe moyenne. Ses parents, pour leur part, appartiennent à la classe aisée. Son père travaille dans le secteur des transport et livraison et sa mère en gestion des ressources humaines. Depuis quelques années, Cynthia habite à Montréal avec son conjoint. Le couple n'a pas d'enfant bien que son conjoint ne « veut pas vraiment d'enfant », ils ont convenu d'en reparler dans leur trentaine.

Son parcours militant débute dans un établissement d'enseignement supérieur où elle y a son premier contact avec le féminisme radical par le biais d'un comité femmes. C'est là qu'elle développe des liens avec le milieu antifasciste radical et décide de s'y impliquer. À travers ses expériences du sexisme et de la secondarisation des enjeux féministes, elle fonde avec d'autres femmes du milieu antifasciste radical un collectif féministe radicale non-mixte : le *Montreal Sisterhood*.

ANNEXE XI PORTRAIT D'ANAÏS

Portrait d'Anaïs, membre active et co-fondatrice du Montreal Sisterhood

Présentement étudiante à la maîtrise, Anaïs, 28 ans, a grandi dans une famille de classe aisée. Son père est le propriétaire d'un commerce et sa mère travaille dans un syndicat du domaine de la santé. Elle habite depuis quelque temps avec son copain de longue date. Ils n'ont pas d'enfant pour le moment et n'ont pas discuté de la question.

C'est à Québec qu'Anaïs a intégré les milieux de la gauche radicale. Elle y fréquente de manière récurrente un bar où les groupes de diverses scènes contre-culturelles font des prestations. Ce bar est également un lieu de prédilection pour les gens appartenant aux milieux de la gauche radicale de Québec. Elle y organise ses premiers spectacles et y côtoie différents groupes de différentes tendances politiques, mais sa « crew » était les antifascistes autour de l'organisation *RASH-Québec (Red and Anarchist Skinheads)*. Lors de son arrivée à Montréal, ses liens avec des organisations et des militants antifascistes lui ont permis d'intégrer le milieu antifasciste montréalais où elle rencontre les femmes avec lesquelles elle cofondera le *Montreal Sisterhood*.

ANNEXE XII PORTRAIT D'ÉLISE

Portrait d'Élise, ancienne membre des Sorcières (2004-2011)

Élise a 34. En plus d'être titulaire d'un doctorat, elle enseigne et fait de la recherche. Elle dit appartenir à la classe moyenne. Son père travaillait dans les hautes sphères politiques (il est maintenant à la retraite) et sa mère est gestionnaire d'entreprise. Elle vit en union civile, avec son conjoint de longue date et leur enfant de 5 ans et demi.

Son parcours militant débute en 2000 alors qu'elle est au baccalauréat. C'est l'une de ses camarades de classe qui l'invite à participer à une réunion dont le but était de créer un nouveau collectif féministe radical. Arrivant à la rencontre avec des préjugés défavorables sur le féminisme radical, les militantes qu'elle rencontre font preuve, à son avis, d'une très grande ouverture face à ces craintes et questionnements. Curieuse et un peu convaincue, elle décide de s'investir davantage dans les rencontres et les discussions du groupe. C'est dans ce contexte que naît le collectif féministe radical *Les Insoumises*. C'est par le biais de ce groupe féministe qu'elle entre en contact avec la gauche radicale montréalaise. À travers diverses activités, manifestations et mobilisations militantes, elle côtoie des membres du collectif *Les Sorcières* qu'elle a rejoint en 2004.

ANNEXE XIII PORTRAIT DE MYRIAM

Portrait de Myriam, membre active des Sorcières depuis 2001

Myriam est une étudiante et enseignante de 36 ans. Elle n'a pas d'enfant et ne compte pas en avoir. Elle affirme être issue d'une famille de classe populaire (sa mère est décédée et son père est à la retraite), mais elle tient également à spécifier que, de par ses études avancées, de son emploi et de sa longévité dans le milieu militant, elle possède tout de même un capital militant et culturel notable.

Elle retrace le début de son parcours militant au sein du mouvement étudiant québécois vers les années 1999-2000. Alors au baccalauréat, elle découvre son intérêt pour le féminisme dans le cadre d'un cours. Forte de ses nouvelles connaissances, elle souhaite alors militer rapidement afin d'éradiquer les oppressions et les diverses problématiques dont elle prenait conscience. Elle s'est impliquée dans le collectif féministe radical *Les Insoumises* avec Élise, puis, ayant un « ras-le-bol » du milieu militant étudiant, elle est invitée à rejoindre *Les Sorcières* en 2001. Bien qu'elle ne revendique pas à titre individuelle la création de ce qui deviendra en 2010 la *Coalition féministe radicale contre le G20*, elle se souvient avoir lancé cette initiative avec Iris (dont je parlerai un peu plus loin). Les deux militantes avaient alors constaté l'absence d'analyse féministe au sein du *Bloc AMP*. Malgré la courte aventure que fût la *Coalition*, elle est demeurée active jusqu'à ce jour dans *Les Sorcières*.

ANNEXE XIV
PORTRAIT DE MARION

Portrait de Marion, membre active des Sorcières depuis 2007

Marion a 36 ans. Mère de deux enfants – 5 ans et 3 mois – elle est en congé de maternité au moment de l’entretien. Elle travaille dans le secteur de la documentation et de l’archivage. Tout comme ses parents, elle s’identifie à la classe moyenne (sa mère travaillait dans la finance et son père travaillait dans le secteur des télécommunications ; les deux sont maintenant à la retraite. Elle est en couple avec un homme depuis plusieurs années qui est également le père de ses deux enfants.

Du point de vue militant, elle a participé de manière distanciée à une grève étudiante à la fin de l’année 1990. Elle commence à militer plus activement au sein de son association étudiante modulaire, puis son association étudiante facultaire, pour ensuite s’impliquer au sein du comité femmes de son association étudiante nationale. C’est là qu’elle découvre la non-mixité organisationnelle. Au même moment, elle rencontre des militantes féministes radicales des *Sorcières*, de *Cyprines* et de *Némésis*. Elle investit ensuite deux coalitions mixtes – *la Coalition anti-masculiniste* et la coalition *Avortons leur congrès!* (contre la venue d’un congrès anti-choix) – avant de rejoindre *Les Sorcières* en 2007. Elle est toujours active au sein de ce dernier.

ANNEXE XV PORTRAIT DE JOSÉE

Portrait de Josée, membre de la Coalition féministe radiale contre le G20 en 2010

Âgée de 30 ans, Josée a récemment terminé sa maîtrise. Elle a grandi en région dans une famille de classe moyenne œuvrant dans le milieu de l'enseignement. Sa mère est enseignante et son père, maintenant décédé, était dans un poste de direction dans un établissement d'enseignement. Josée est aujourd'hui enseignante contractuelle. Elle est présentement en couple et vit en colocation. Bien qu'elle n'ait pas d'enfant au moment de l'entretien, elle confie penser fréquemment à la possibilité d'en avoir, mais que sa précarité économique est un frein au projet.

Elle commence à militer en s'impliquant dans des associations étudiantes locales lors d'une grève étudiante alors qu'elle fréquente une université en région. À son arrivée à Montréal, elle recherche en vain des groupes politiques féministes dans lesquels s'impliquer. Les années 2008-2011 sont des années de creux en termes d'organisations féministes radicales selon elle, et se dit déçue de ses expériences dans le mouvement étudiant. En 2010, elle s'est jointe à la *Coalition féministe radicale contre le G20* au début de sa constitution, mais la quitte rapidement à cause des dynamiques internes qu'elle juge problématiques.

ANNEXE XVI PORTRAIT D'IRIS

Portrait d'Iris, membre active des Sorcières depuis 2007 ou 2008 et ancienne membre de la Coalition féministe radicale contre le G20

Âgée de 35 ans, Iris a complété des études universitaires de premier cycle. Elle grandit en région au sein d'une famille monoparentale de classe populaire (sa mère est aujourd'hui à la retraite). Iris travaille aujourd'hui dans le milieu communautaire et se considère toujours comme appartenant à la classe populaire. Elle n'a pas d'enfant.

Son militantisme a débuté dans un comité de mobilisation au cégep. Grâce aux contacts qu'elle y développés, elle s'implique à l'extérieur du milieu étudiant. À la fin des années 1990, elle s'implique dans un groupe mixte et non-violent contre la mondialisation. C'est au sein de cette organisation qu'elle rencontre d'autres féministes radicales. Face aux diverses problématiques spécifiquement vécues par les femmes au sein de cette organisation, elle participe à la création d'un comité femmes. Quelques mois plus tard, ce comité deviendra un collectif autonome féministe radical. Après la dissolution de ce dernier, elle se joint à un groupe féministe radical qui s'organise contre les groupes anti-choix. Le groupe a depuis cessé ses activités. C'est en 2007 qu'Iris rejoint *Les Sorcières*. En 2010, avec Myriam, elle lance un appel à la création d'une *Coalition féministe radicale contre le G20*. Iris demeure à ce jour active au sein du collectif *Les Sorcières*.

ANNEXE XVII PORTRAIT DE VÉRONIQUE

Portrait de Véronique, membre de la Coalition féministe radicale contre le G20 en 2010

Véronique a 26 ans et détient un baccalauréat. Elle est présentement étudiante et travaille dans un organisme communautaire. Elle a grandi à Montréal dans une famille blanche de classe moyenne. Sa mère travaille dans le secteur de la documentation et de l'archivage et son père à l'accueil et gestion dans le milieu hospitalier. Présentement célibataire, elle vit en colocation et n'a pas d'enfant.

Son parcours militant débute alors qu'elle est étudiante à l'université et qu'un conflit de travail éclate entre les professeur-e-s et l'administration de son université qui culmine par le déclenchement d'une grève. À ce moment, ses ami-e-s l'encouragent à participer à des manifestations. C'est par ce chemin qu'elle en vient à s'impliquer dans le mouvement étudiant. Elle identifie à la fois ses cours, ses lectures, ses amitiés, le contexte politique et une conférence d'une militante comme étant à l'origine de son engagement politique. Par la suite, elle intègre le comité organisateur d'une rencontre féministe radicale à Montréal. Ensuite, elle participe à la formation d'un groupe affinitaire féministe radical : *La Solidaire Insurgée*. En 2010, elle intègre la *Coalition La Solidaire Insurgée* se dissout autour de 2012. Depuis, Véronique n'est dans aucun collectif, mais continue de participer à diverses manifestations et actions.

BIBLIOGRAPHIE

- Ackelsberg, Martha A. (2010). *La vie sera mille fois plus belle. Les Mujeres Libres, les anarchistes espagnols et l'émancipation des femmes*. Lyon : Atelier de création libertaire.
- Bajos, Nathalie et Ferrand, Michèle. (2006). L'interruption volontaire de grossesse et la recomposition de la norme procréative. *Sociétés contemporaines*, (61), 91-117.
- Bardin, Laurence. (2013). *L'analyse de contenu*. Paris : Les Presses Universitaires de France.
- Bargel, Lucie. (2005). La socialisation politique sexuée : apprentissage des pratiques politiques et normes de genre chez les jeunes militant.e.s, *Nouvelles Questions Féministes*, 24(3), 36-49.
- Baribeau, Magenta. (2015). *Maman? Non merci!*
- Bellemare-Caron, Rémi. (2013). Les anarchistes et le mouvement étudiant. Dans Rémi Bellemare-Caron, Émilie Breton, Marc-André Cyr, Francis Dupuis-Déri, Anna Kruzynski (dir.) *Nous sommes ingouvernables. Les anarchistes au Québec aujourd'hui* (p.95-117). Montréal : Lux éditeur.
- Benford, Robert D. (1993). Frame Disputes within Nuclear Disarmament Movement. *Social Forces*, 71(3), 677-701.
- Benford, Robert D. et Snow, David A. (2012). Processus de cadrage et mouvements sociaux : présentation de bilan, *Politix*, 25(99), 219-255.

Bennani-Chiraibi, Mouani. (2009). *Exit, voice, loyalty*. Dans Olivier Fillieule, Lilian Mathieu et Cécile Péchu (dir.), *Dictionnaire des mouvements sociaux* (p. 228-234). Paris : Les Presses de Science Po.

Benoit-Huneault, Stéphanie. (2015, août). *Les groupes affinitaires féministes radicaux à Montréal : analyses et pratiques intersectionnelles sur la maternité*. Communication présentée dans le cadre du 7^e Congrès international des recherches féministes dans la francophonie (CIRFF2015), Université du Québec à Montréal (UQAM).

Berger, Peter et Luckmann, Thomas. (2012). *La construction sociale de la réalité*. Paris : Armand Colin.

Blais, Mélissa. (2008). *Féministes radicales et hommes proféministes : l'alliance piégée*. Dans Francis Dupuis-Déri (dir.), *Québec en mouvements. Idées et pratiques militantes contemporaines* (147-175). Montréal : Lux éditeur.

Blee, Kathleen M. (2002). *Inside Organized Racism : Women In the Hate Movement*. Berkeley : University of California Press.

Bowen, Derek. (2008). *Patterns of Skinhead Violence*. (Thèse de doctorat). University of New Hampshire.

Breton, Émilie, 2013, *La CLAC : parcours d'un réseau anticapitaliste* ». Dans Rémi Bellemare-Caron, Émilie Breton, Marc-André Cyr, Francis Dupuis-Déri, Anna Kruzynski (dir.), *Nous sommes ingouvernables. Les anarchistes au Québec aujourd'hui* (41-62). Montréal : Lux éditeur.

Brugère, Fabienne. (2011). *L'éthique du « care »*. Paris : Les Presses Universitaires de France.

Bugnon, Fanny. (2015). *Les « amazones de la terreur ». Sur la violence politique des femmes, de la Fraction armée rouge à Action directe*. Paris : Payot.

Christensen, Loren. (2004). *Skinhead Street Gangs*. Boulder : Paladin Press.

La Convergence des luttes anticapitaliste (CLAC). Récupéré le 4 mai 2017 de <http://www.clac-montreal.net>

Delphy, Christine. (1982). Un féminisme matérialiste est possible. *Nouvelles Questions Féministes*, (4), 50-86.

Descarries, Francine et Corbeil, Christine. (2002). La maternité au cœur des débats féministes. Dans Francine Descarries, et Christine Corbeil (dir.), *Espace et temps de la maternité* (23-50). Montréal : Remue-Ménage.

Desmarais, Louise. (1999). *Mémoire d'une bataille inachevée. La lutte pour l'avortement au Québec*. Montréal : Éditions Trait d'union.

Di Quinzo, Patrice. (1999). *The Impossibility of Motherhood. Feminism, Individualism and the Problem of Mothering*. New York : Routledge.

Dorlin, Elsa. (2008). Épistémologies féministes. Dans Elsa Dorlin, *Sexe, genre et sexualités*. Paris : Presses universitaires de France.

Dupuis-Déri, Francis. (2006). Broyer du noir. Manifestations et répression policière au Québec. *Les ateliers de l'éthique*, 1(1), <http://hdl.handle.net/1866/2480>

Dunezat, Xavier. (2008). La division sexuelle du travail militant dans les assemblées générales : le cas des mouvements de « sans ». *Amnis*, 8. 10.4000/amnis.524

Désengagement. (2009). Dans Olivier Fillieule, Lilian Mathieu et Cécile Péchu (dir.), *Dictionnaire des mouvements sociaux* (p. 180-188). Paris : Les Presses de Science po.

Fortier, Ashley, Kruzynski, Anna, Leblanc, Jacinthe, Newbold, Leah, Pirotte, Magaly et coco riot. (2009). Questionnements sur la compréhension de militantEs libertaires Queer et féministes au Québec à l'égard de *Nous femmes* et de la non-mixité : recoupements et divergences. *Les Cahiers de l'IREF*, 19, 25-36.

Freeman, Jo. (1970). The Tyranny of Structurelessness, *Berkeley Journal of Sociology*, 151-165.

Gerth, Hans et Wright Mills, Charles. (1954). *Character and Social Structure. The Psychology of Social Institutions*. Londres : Routledge-Kegan Paul.

Gill, Rosalind. (2007). Critical Respect : The Difficulties and Dilemmas of Agency and 'choice' for Feminism : A Reply to Duits and van Zoonen. *European Journal of Cultural Studies*, 2(10), 147-166.

Hartsock, Nancy. (1983). The Feminist Standpoint : Developing the ground for a specific feminist historical materialism. Dans Sandra Harding (dir.), *The Feminist Standpoint Theory Reader* (p. 35-54). New York : Routledge.

Hill Collins, Patricia. (1994). Shifting the Center : Race, Class, and Feminist Theorizing about Motherhood. Dans Donna Bassin, Margaret Honey et Meryle Mahrer Kaplan (dir.), *Representations of Motherhood* (56-74). London : Yale University Press.

Hirschman, Albert, O. (1995). *Défection et prise de parole. Théorie et applications*. Paris : Fayard.

Institut de la statistique du Québec. (2010). *Portrait social du Québec. Données et analyses. Édition 2010*. Récupéré le 13 mars 2016 de <http://www.stat.gouv.qc.ca/statistiques/conditions-vie-societe/portrait-social.html>

Institut de la statistique du Québec. [2015]. *Recensement et Enquête nationale auprès des ménages*. Récupéré le 13 mars 2016 de <http://www.stat.gouv.qc.ca/statistiques/recensement/index.html>

Kergoat, Danièle, Imbert, Françoise, Le Doaré, Hélène et Senotier, Danièle. (1992). *Les Infirmières et leur coordination. 1988-1989*. Paris : Lamarre.

Kergoat, Danièle. (2010). Le rapport social de sexe. De la reproduction des rapports sociaux à leur subversion. Dans Annie Bidet-Mordrel (dir.), *Les rapports sociaux de sexe* (p. 60-75). Paris : Les Presses Universitaires de France.

Kruzynski, Anna. (2004). De l'Opération SalAMI à Némésis : le cheminement d'un groupe de femmes du mouvement altermondialiste québécois. *Recherches féministes*, 17(2), 227-262.

La Coalition féministe radicale contre le G20. (2010a, mai). *Plan d'atelier : Mobilisation femmes vs G20*. Atelier donné dans le cadre du Salon du livre Anarchiste, Centre d'éducation populaire de la Petite-Bourgogne et de St-Henri (CEDA).

La Coalition féministe radicale contre le G20. (2010b, 1^{er} mai). *Sans titre*. [Discours], à l'occasion de la manifestation anticapitaliste de la journée internationale des travailleuses et des travailleurs. Montréal, samedi le 1^{er} mai 2010.

La Coalition féministe radicale contre le G20. (2010c). *On veut le patriarcat en crise! La résistance féministe est de mise!* [Tract] Montréal.

La Coalition féministe radicale contre le G20. (2010d). 20 phallus parmi les plus puissants. *Les Sorcières*, 7, 9.

Labbé, Dominique, Croisat, Maurice. (1992). *La fin des syndicats?* Paris : L'Harmattan.

Lamoureux, Diane. (2008). Québec 2001 : un tournant pour les mouvements sociaux québécois? Dans Francis Dupuis-Déri (dir.), *Québec en mouvements. Idées et pratiques militantes contemporaines* (11-34). Montréal : Lux éditeur.

Langevin, Annette, Valabrégue, Catherine, Berger-Forestier, Colette. (1982). *Ces maternités qu'on dit tardives*. Paris : Laffond.

Laperrière, Anne. (2009). L'observation directe. Dans *Recherche sociale : de la problématique à la collecte de données* (311-336). Québec : Les Presses de l'Université du Québec.

Law, Victoria and Martens, China. (2012). *Don't Leave Your Friends Behind. Concrete Ways to Support Families in Social Justice Movements and Communities*. Oakland : PM Press.

Le Quentrec, Yannick. (2009). Les militantes politiques et syndicales à l'épreuve du temps domestique. *Caisse nationale d'allocations familiales (CNAF)*, 3(153), 112-119.

Le Van, Charlotte. (1997). *Les grossesses à l'adolescence, normes sociales, réalités vécues*. Paris : L'Harmattan.

Leblanc, Jacinthe. (2013). 'Contre le patriarcat, je résiste et je me bats!'. Dans Rémi Bellemare-Caron, Émilie Breton, Marc-André Cyr, Francis Dupuis-Déri, Anna Kruzynski (dir.), *Nous sommes ingouvernables. Les anarchistes au Québec aujourd'hui* (241-254). Montréal : Lux Éditeur.

Leet, Duane A., Rush, George et Smith, Anthony. (2000). *Gangs, Graffiti, and Violence*. Richardson : Copperhouse Publishing.

Leray, Christian. (2008). *L'analyse de contenu : De la théorie à la pratique, la méthode Morin-Chartier*. Québec : Les Presses de l'Université du Québec.

Les Sorcières. (2000a). *Spécial 1^{er} mai : Insoumission générale*. Montréal.

Les Sorcières. (2000b). *Image du corps*. Montréal.

Les Sorcières. (2001). *Sans titre*. Montréal.

Les Sorcières. (2002). *Nous ne sommes pas à vendre*. Montréal.

Les Sorcières. (2003). *Sans titre*. Montréal.

Les Sorcières. (2005). *C'est mon choix!* Montréal.

Les Sorcières. (2010). *Sans titre*. Montréal.

Les Sorcières. (2012). *Sans titre*. Montréal.

Les Sorcières. (2013). La charte maudite ou la maudite charte. *Smash it Up!*, 1, 33-36.

Les Sorcières. (2016). *Contre-attaques féministe contre la matraque. Recueil de témoignages féministes sur la brutalité policière*. Montréal.

- Matonti, Frédérique et Franck Poupeau. (2004). Le capital militant. Essai de définition. *Actes de la recherche en sciences sociales*, 5(155), 4-11.
- Maruani, Margaret. (1979). *Les Syndicats à l'épreuve du féminisme*, Paris : Syros.
- Mayer, Stéphanie. (2011). *Du « Nous femmes » au « Nous féministes » : l'apport des critiques anti-essentialistes à la non-mixité organisationnelle*. (Mémoire de maîtrise). Université du Québec à Montréal.
- Mc Adam, Doug. (1986). Recruitment to High-Risk Activism : The Case of Freedom Summer. *American Journal of Sociology*, 92(1), 64-90.
- Mc Adam, Doug. (2005). Pour dépasser l'analyse structurale de l'engagement militant. Dans Olivier Fillieule (dir.), *Le désengagement militant* (49-73). Paris : Édition Belin.
- Mc Pherson, James M., Popielarz, Pamela A., Drobnic, Sonja. (1992). Social Networks and Organizational Dynamics. *American Sociological Review*, 57(2), 153-170.
- Montreal Sisterhood. (2013). *Sans titre*. Smash it Up!, 1.
- Montréal Sisterhood. (2014). *Sans titre*. Smash it Up!, 1(2).
- Montréal Sisterhood. (2015). *Sans titre*. Smash it Up!, 2.
- Montréal Sisterhood. (2016). *Sans titre*. Smash it Up!, 3.
- Muke Zihisire, Modeste. (2011). *La recherche en sciences sociales et humaines : guide pratique, méthodologie et cas concrets*. Paris : L'Harmattan.

Nengeh-Mensah, Maria. (2005). Une troisième vague féministe au Québec? Dans Maria Nengeh Mensah (dir.), *Dialogues sur la troisième vague* (11-27). Montréal : Remue-Ménage.

Nez, Héloïse. Nature et légitimités des savoirs citoyens dans l'urbanisme participatif. Une enquête ethnographique à Paris. *Sociologie*. 2(4).
<http://sociologie.revues.org/1133#text>

Office québécois de la langue française. [2017]. *Serré*. Récupéré le 6 juillet 2017 de http://bdl.oqlf.gouv.qc.ca/bdl/gabarit_bdl.asp?id=4036

Pagé, Geneviève. (2006). *Reinventing the Wheel or Fixing It? A Case Study of Radical Feminism In Contemporary Montreal*. (Mémoire de maîtrise). Université Carleton.

Passy, Florence. (2005). Interactions sociales et imbrications des sphères de vie. Dans Olivier Fillieule, *Le désengagement militant* (p. 111-130). Paris : Éditions Belin.

Péchu, Cécile. (2007). « Laissez parler les objets! » De l'objet des mouvements sociaux aux mouvements sociaux comme objets. Dans Pierre Favre, Olivier Fillieule et Fabien Jobard (dir.), *L'Atelier du politiste* (p. 59-78), Paris : La Découverte.

Pette, Mathilde. (2014). Associations : les nouveaux guichets de l'immigration? Du travail militant en préfecture. *Sociologie*, 5(4), 405-421.

Pires, Alvaro. (1997). Échantillonnage et recherche qualitative : essai théorique et méthodologique. Dans Jean Poupart (dir.), *La recherche qualitative. Enjeux épistémologiques et méthodologiques* (p. 113-119). Montréal : Gaetan Morin.

Polletta, Francesca. (2002). Friendship and Equality In the Women's Liberation Movement, 1967-1977. Dans *Freedom is an Endless Meeting. Democracy In American Social Movements* (p. 149-175). London : The University of Chicago Press.

Oribi, Abdelhak. (2010). Socialisation et identité. L'apport de Berger et Luckmann à travers « La construction sociale de la réalité ». *Groupe d'études de psychologie*, 2(506), 133-139.

Quéniart, Anne et Vennes, Stéphanie. (2003). De la volonté de tout contrôler à l'isolement : l'expérience paradoxale de la maternité chez les jeunes mères. *Recherches féministes*, 16(2), 73-105.

Quéniart, Anne et Jacques, Julie. (2004). *Apolitiques les jeunes femmes?*. Montréal : Remue-Ménage.

Red and Anarchist Skinheads de Montréal (RASH). (2010). Retour sur le G20 à Toronto. *Casse sociale*, (5).

RASH – Montréal et Montreal Sisterhood. (2011). Antifascisme radical. *Casse sociale*, (6).

Red and Anarchist Skinheads de Montréal (RASH). (2012). La peur doit changer de camp. *Casse sociale*, (7).

Red and Anarchist Skinheads de Montréal (RASH). (2013a). Violence in Our Minds. *Casse sociale*, (8).

Red and Anarchist Skinheads de Montréal (RASH). (2013b). À travers le monde, les riches comptent. Nous aussi! *Casse sociale*, (9).

Red and Anarchist Skinheads de Montréal (RASH). (2015). 20 ans de résistance, culture et lutte. *Casse sociale*, (11).

Roberts, Dorothy. (1997). *Killing the Black Body. Race, Reproduction, and the Meaning of Liberty*. New York : Vintage Books.

The Roestone Collective. (2014). Safe Space. Toward a Reconceptualization, *Antipode*, 46(5), 1346-1365.

Ross, Loretta. (2006). Understanding Reproductive Justice : Transforming the Pro-Choice Movement. *Off Our Backs*, 36(4), 14-19.

Savoie-Zacj, Lorraine. (2009). L'entrevue semi-dirigée. Dans *Recherche sociale : de la problématique à la collecte de données* (p. 337-360). Québec : Les Presses de l'Université du Québec.

Silliman, Jael, Gerber Fried, Marlene, Ross, Loretta, Gutiérrez, Elena R. (2004). *Undivided Rights. Women of Color Organize for Reproductive Justice*. Cambridge : South End Press.

Smith, Andrea. (2005). Beyond Pro-Choice Versus Pro-Life : Women of Color and Reproductive Justice. *Feminist Formations*, 17(1), 119-140.

Staggenborg, Suzanne. (1998). Social Movement Communities and Cycles of Protest : The Emergence and Maintenance of a Local Women's Movement. *Social Problems*, 45(2), 180-204.

Statistique Canada. [24 juin 2016]. *Enquête sur la santé dans les collectivités canadiennes – Composante annuelle*. Récupéré le 13 juillet 2016 de http://www23.statcan.gc.ca/imdb/p2SV_f.pl?Function=getSurvey&SDDS=3226

Tanner, Samuel et Campana, Aurélie. The Canadian Network for Research on Terrorism, Security, and Society (TSAS). (2014, août). *The process of Radicalization : Right-Wing Skinheads in Quebec*. Récupéré le 14 février 2016 de http://tsas.ca/tsas_library_entry/tsas-wp14-07-the-process-of-radicalization-right-wing-skinheads-in-quebec/

Tarrow, Sidney. (1995). Cycles of Collective Action : Between Moments of Madness and the Repertoire of Contention. Dans Mark Traugott (dir.), *Repertoires and Cycles of Collective Action* (p. 89-116). Durham : Duke University Press.

Trat, Josette. (2006). La responsable féministe, la « mauvaise tête » dans les organisations mixtes. *Cahiers du Genre*, 3(1), 143-158.

Tilly, Charles. (1995). Contentious Repertoires in Great Britain, 1758-1834. Dans Mark Traugott (dir.), *Repertoires and Cycles of Collective Action* (p. 15-42), Durham : Duke University Press.

Zylberberg-Hocquard, Marie-Hélène. (1981). *Femmes et féminisme dans le mouvement ouvrier français*. Paris : les éditions ouvrières.